
U d'/ of Ottawa
39003002126836



NOTRE VOYAGE

AUX

PAYS BIBLIQUES

III



NOTRE VOYAGE

AUX

PAYS BIBLIQUES

PAR

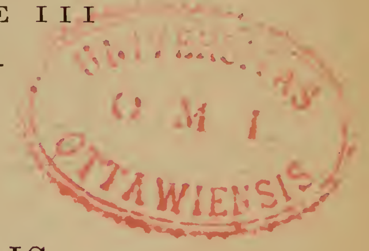
L'ABBÉ E. LE CAMUS

Ὁ ἀστὴρ προῆγεν αὐτούς.
L'étoile allait devant eux.
MATTH. II, 9.

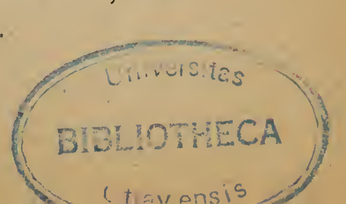
—

TOME III

—



PARIS
LETOUZEY ET ANÉ, ÉDITEURS
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 17
—
1890





VOYAGE
aux
PAYS BIBLIQUES
par
l'abbé E. LE CAMUS.
Itinéraire de MM.rs E. Le Camus et Vigouroux.
L. Thuillier, Del.t
Echelle:
0 100 200 300 400 500 Kilomètres.
Imp. Dufrenoy, 49, rue du Montparnasse. Paris
PONT - EUXIN
(MER NOIRE)
MOESIE
Ister ou Danube
THRACE
ILLYRICUM
MACEDOINE
MER ADRIATIQUE
MER TYRRHÉNIENNE
MER IONIENNE
MER EGÉE
GRANDE MER
(MER MÉDITERRANÉE)
Mer de Libye
Mer d'Afrique
Mer d'Egypte
Mer de Crète
Mer de Pamphylie
Aulon de Cilicie
M. Carpathique
Mer de Phénicie
Mer de Myrto
ASIE
BITHYNIE
GALATIE
PONT
CAPPADOCE
Phrygie
Mysie
Lydie
Carie
Pisidie
Lycie
Pamphylie
Lycaonie
CILICIE
SYRIE
Chypre
Crète
SICILE
Sardaigne
Corse
AFRIQUE
LIBYE
CYRÉNAÏQUE
Pentapole
EGYPTE
Delta
ARABIE
Idumée
Petite Syrte
Grande Syrte
Rome
Athènes
Corinthe
Thessalonique
Philippes
Troas
Ephèse
Antioche
Tarse
Jérusalem
Damas
Alexandrie
Memphis
Pyramides
Héliopolis (Le Caire)
Cyrène
Carthage
Syracuse
Malte
Rhodes
Sinope
Nicée
Ancyre
M.t Sinaï
Pétra

NOTRE VOYAGE

AUX

PAYS BIBLIQUES

SYRIE

Tripoli, 10 avril.

Pas plus ici qu'à Beyrout il ne faut chercher des souvenirs bibliques. Ce n'est pas que la côte phénicienne ait échappé, dès l'origine, à l'action des hommes apostoliques. Nous savons, au contraire, qu'après le meurtre d'Étienne, les disciples, persécutés à Jérusalem, se répandirent hors du pays et prêchèrent en Phénicie, à Chypre et à Antioche[1]. Seulement les détails sur l'évangélisation de ces villes maritimes, toutes à leur commerce et à leurs voyages, quand elles n'étaient

[1] Actes, XI, 19.

pas à de criminels plaisirs, nous font défaut. On sait néanmoins que lorsque Paul, allant de Milet à Jérusalem, descendit à Tyr, où le vaisseau laissait des marchandises, il y trouva un groupe de disciples. Au nom de l'Esprit-Saint, ceux-ci le prièrent de ne pas monter à la Ville Sainte, et, après sept jours de pieux entretiens, ils l'accompagnèrent au navire. Leurs femmes et leurs enfants s'unirent à cette démonstration de respectueuse tendresse. Ensemble ils s'agenouillèrent sur le rivage, et, dans une fraternelle prière, ils se dirent un cordial adieu [1]. Plus tard, Paul, conduit à Rome pour y être jugé, obtint du centurion Julius la permission de débarquer à Sidon pour y voir des amis qui constituaient déjà une église [2]. On peut en conclure qu'il y eut aussi des communautés chrétiennes dans les autres villes de la côte, à Béryte, à Byblos, à Tripoli, à Arad, mais de leur histoire il ne nous est rien parvenu.

Au reste, Tripoli ne fut autrefois qu'une sorte de marché phénicien où trois villes, — de là vient son nom, — Tyr, Sidon et Arad avaient chacune son comptoir, situé à un stade l'un de l'autre, et entouré d'une enceinte fortifiée. Ces établissements occupaient la presqu'île nommée aujourd'hui El-Mîna, le Port ou la Marine. Il en reste encore des débris visibles au milieu des champs, dans les murs des maisons modernes et sur la plage de

1. Actes, XXI, 4.
2. Actes, XXVII, 3.

l'anse allant d'El-Mîna à l'embouchure du Kadicha, où des colonnes de granit vert gisent, à demi enfouies, au pied de six vieilles tours à peu près détruites.

La nouvelle ville s'est bâtie à trois kilomètres plus avant dans les terres, autour d'un château monumental élevé, au XIIe siècle, par Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, sur un des contreforts du Liban, pour protéger les pèlerins. Un tramway, moyen de locomotion nouveau dans le pays, nous y conduit. La brise du matin est embaumée par les citronniers et les orangers, qui couvrent la plaine. La plus luxuriante végétation, entretenue par un travail intelligent et des milliers de ruisseaux qui serpentent à travers ces terres d'alluvion, fait de ce triangle, dont la tête est à El-Mîna et la base à la route de Beyrout à Tortose, un délicieux verger. Je ne m'étonne pas que les Croisés, arrivant ici en mai 1099, aient éprouvé un saint respect pour ce paradis terrestre. Ils n'y prirent, dit la chronique, qu'une plante pour l'emporter religieusement : ce fut la canne à sucre. De l'impériale de la voiture nous admirons le paysage. Dans son site gracieux, avec le fleuve qui la traverse, son port plus abordable, sa terre moins brûlée par le soleil, ses fruits plus beaux et plus suaves, Tripoli l'emporte sur Jaffa.

Nous descendons chez les Filles de Saint-Vincent-de-Paul. Faute de souvenirs bibliques à vénérer, la Providence m'y ménage une de ces rencontres désirées depuis longtemps, et qui répondent

à tout ce qu'on en avait espéré. Dès mon enfance, j'avais entendu citer comme un idéal d'amabilité, de douceur, de charité, une femme qui, malgré ses charmes et sa fortune, peut-être parce que son cœur avait souffert, se donna à Dieu avec un tel courage, qu'elle n'a plus consenti à regarder en arrière, même un instant, pour y revoir ce qu'elle avait jadis très légitimement aimé. Née à Rieux-Minervois, il y a quatre-vingts ans de cela, elle m'a paru n'y plus connaître personne, et la grâce l'a si bien établie dans un monde nouveau, qu'elle a tout oublié de son pays natal. La sœur Ramel est célèbre dans la congrégation de la Charité par son abnégation, son esprit pratique, sa bonté et ses œuvres. Elle l'est restée parmi ses compatriotes par ses charmes de jeune fille et la générosité de sa vocation. Enfant, on la couchait dans le même berceau que mon père. Aujourd'hui notre tombeau de famille est à côté du tombeau des siens. C'est dire quels souvenirs nous unissent. Chez moi, ils se compliquent d'une tendre vénération pour la femme dont le nom, mêlé aux récits édifiants du foyer domestique, m'a toujours rappelé la suave énergie de la grâce modelant, à travers le jeu des passions humaines, l'âme des serviteurs de Dieu.

La voilà donc cette chère sœur encore pleine d'agréable vivacité, de séduisante bienveillance, de bonheur maternel en nous accueillant. Les rides ont à peine effleuré son front, et ses grands yeux bleus reflètent toute la candeur de son âme. Le

soleil d'Orient, depuis quarante-cinq ans qu'elle l'endure, n'a pas altéré la blancheur de son teint. Quelques-uns de ses blonds cheveux qui s'échappent de sa coiffure sans recherche grisonnent à peine. Elle est petite de corps et grande d'âme. Je la trouve telle que je l'avais rêvée. Ses filles l'aiment comme une mère et la vénèrent comme une sainte. Le sultan n'a plus de volonté quand elle va à Constantinople le supplier pour ses œuvres, et nous verrons tout à l'heure comment elle fera agréer ses requêtes par M. Imbert, le délégué du gouvernement français, que nous avons rencontré ici.

Qui pourrait s'en plaindre? Cette femme n'a qu'une passion : la charité. Ce qu'elle veut, ce qu'elle obtient, ce qu'elle fait est pour rendre les êtres malheureux plus rares, la vertu plus facile, Dieu plus connu, la France plus aimée. Elle nourrit deux cents orphelines, élève gratuitement quatre cents jeunes filles, traite au dispensaire tous les malades qui se présentent. Quand je dis *elle,* j'entends ces vingt religieuses qui, sous ses ordres, travaillent, enseignent, visitent, se multiplient et n'ont qu'un désir, celui d'être le bras de leur mère. C'est une très édifiante communauté. Les quelques Syriennes qui en font partie ne sont pas déplacées à côté des Parisiennes spirituelles, ou des Anglaises distinguées qu'on y rencontre. Nous observons que ces bonnes filles de l'Orient portent à leurs mains ou à leur front des tatouages qu'elles ont cruellement cherché à faire disparaître.

Souvenirs de famille, symboles d'amitié, empreintes de la main d'un père ou d'une mère qui ont marqué leurs droits sur la frêle créature pour la retrouver s'ils venaient à la perdre, seriez-vous donc un sacrilège? Dieu ne dit-il pas à Sion qu'il porte son image sur sa main[1]?

Nous visitons les classes, la filature, la magnanerie, le vaste jardin où les orangers ploient sous le poids des fruits les plus beaux et les plus exquis. Nous n'avons pas à lutter comme Hercule pour conquérir ces pommes d'or. Nos charitables Hespérides les choisissent et nous les offrent. Le consul et M. Imbert nous surprennent au milieu de ce repas matinal. Volontiers j'exprime à celui-ci nos impressions sur les derniers événements de Damas et les dangers que court le protectorat français en Syrie. C'est un homme droit et clairvoyant. Nous reprendrons cette conversation sur le paquebot. Maintenant c'est à la mère Ramel de s'emparer de lui et d'obtenir les soixante mille francs nécessaires à une construction qu'elle rêve, et que la France se doit à elle-même de ne pas refuser.

Tandis qu'on se met en fête dans la communauté à notre occasion, nous allons visiter les Lazaristes qui sont invités à déjeuner avec nous, les Frères des écoles chrétiennes qui s'installent à peine, les Franciscains que nous ne voyons pas, la ville, le Nahr-Kadicha, la Tekkeh des derviches et le château.

La ville a des bazars largement pourvus de sa-

[1] Is., XLIX, 16.

Vol. III, p. 7.

Château et ville de Tripoli.

von, de passementeries et d'éponges. Ses rues, qui serpentent sous des arcades perpétuelles, ne ressemblent guère à ce que nous avons vu jusqu'ici. Les bords du fleuve sont pleins de sites ravissants, et je ne connais rien de plus pittoresque dans ces contrées que le joli couvent des derviches tourneurs, avec sa blanche coupole et ses gracieux avant-corps encadrés dans la verdure et précédés d'une terrasse dont le fleuve baigne les pieds. Le château de Saint-Gilles, avec ses tours rectangulaires nues et tristes, me rappelle celui des papes à Avignon. Il en a la sévère majesté. Nous y arrivons par un sentier d'où les échappées de vue sur le couvent des derviches et la vallée du fleuve sont ravissantes. Parvenus au sommet, nous nous reposons un moment à l'ombre du vieux donjon crénelé, sous la gueule de canons rouillés qui ne tonnent plus. Il fait bon contempler de ces hauteurs la petite plaine couverte d'arbres, de fleurs et de fruits, encadrée par la mer, le fleuve et la montagne, sillonnée par mille petits cours d'eau semblables aux mailles d'un vaste filet qu'El-Mîna semble tirer à lui. Sur la colline qui enserre le nord de la ville, des maisons de campagne sont échelonnées parmi des bouquets d'arbres et de cactus. A nos pieds, Tripoli se groupe avec ses édifices percés de nombreuses et coquettes ouvertures. Quelques coupoles et de rares minarets dominent les terrasses brûlées par le soleil. Nous écoutons volontiers le P. Guillermin faisant le panégyrique de ce brave Raymond IV, comte de Toulouse et duc de Nar-

bonne, un compatriote, vaillant Croisé, qui refusa deux fois la couronne de Jérusalem, et préféra mourir pieusement et modestement dans son Châtel-Pèlerin de Tripoli. Comme notre nation française a eu la magnanimité facile et de grands cœurs à semer partout! Autrefois les Croisés, aujourd'hui les Filles de la Charité, tous fruits d'une même sève que les années et la malice des hommes n'épuiseront jamais.

Les PP. Lazaristes sont arrivés de leur campagne pour dîner avec nous. Les bonnes religieuses nous offrent chacune un plat de son pays. Notre meilleur régal est le parfum de simplicité, de sympathie, de sainteté qu'elles répandent sur la petite fête. Nous les quittons avec un vrai serrement de cœur, chargés de souvenirs que leur inépuisable bienveillance nous force d'accepter. Les âmes chrétiennes ont l'espoir de se retrouver devant Dieu.

A six heures le navire cingle vers l'île de Chypre, pays d'infâmes souvenirs, et antipodes de l'atmosphère où est éclose la sœur de Charité.

Ile de Chypre, 11 avril.

J'assiste au lever du soleil sur le pont. La mer est belle à voir. Ses vagues passent subitement du vert le plus tendre au bleu le plus pur, selon le jeu varié de la lumière qui les pénètre. La blanche

écume qui couronne leur crête mobile forme encore, coup sur coup, le berceau vaporeux où la poésie antique avait fait naître Vénus. A part ce ravissant spectacle de la mer qui l'entoure, l'île où nous allons aborder est indigne de son antique réputation. Râpée, brûlée, sans végétation, hérissée de montagnes abruptes, il n'est pas possible de ne pas demeurer interdit devant sa décevante laideur.

On l'appelait jadis la *Bienheureuse*. En ce temps-là d'immenses forêts de pins, de cyprès, de cèdres, de frênes, couvraient ses pics aujourd'hui dénudés et y maintenaient une bienfaisante fraîcheur. Elles servirent à construire des flottes, à édifier des palais, à fondre le cuivre et l'argent des mines inépuisables de l'Olympe, et, comme au dire de Strabon[1], on ne parvenait pas à disputer aux forêts toujours envahissantes assez de terre pour l'agriculture, on laissa à chaque particulier le droit de tout abattre et de se déclarer propriétaire du sol qu'il défrichait, aussi bien que des bois qu'il avait coupés. Convenons que, dans la suite des âges, le triomphe des bûcherons a été complet.

Partout où notre œil pénètre avec la lunette, à peine s'il distingue quelques maigres oliviers au milieu des champs d'orge ou de blé déjà moissonnés. De loin en loin quelques cyprès font seuls tache noire sur la teinte grise de la terre et des rochers.

[1] Géogr , liv. XIV à la fin.

L'île présente la forme d'un hachoir artistement façonné dont le manche se terminerait, vers l'Orient, au cap Dinaretum, et le tranchant s'arrondirait du côté de Paphos, pour se terminer en pointe relevée au cap Saint-Épiphane vers l'Occident. Des dunes très élevées et des falaises rougeâtres bordent sa côte septentrionale, où il n'y a jamais eu de véritable port. Au sud-ouest, elle est couverte par les immenses montagnes calcaires du Troodos ou de l'Olympe, haut de deux mille trois cents mètres. La plaine intermédiaire, Mésoria, partage l'île en deux, du couchant au levant. Elle est arrosée par quelques cours d'eau dont le plus important est le Pédiœos, qui se jette dans la mer près de Salamine. Comme le Nil, le Pédiœos a ses crues périodiques, mais, dépourvu de barrages et de canaux, à l'époque des pluies il se précipite comme un torrent dévastateur, et quand les chaleurs arrivent la sécheresse devient désastreuse.

Les ports de Chypre étant naturellement tournés vers la Syrie, et le peuple, par ses origines, ses relations, son caractère, se rattachant à la côte phénicienne, on peut trouver naturel que l'île ait été évangélisée sitôt que des prédicateurs jugèrent à propos de rayonner hors de la Palestine. Les Juifs étaient d'ailleurs fort nombreux en Chypre[1], comme dans la plupart des îles commerçantes. En outre ils avaient demandé ici leur part à la vaste exploitation des mines de cuivre qu'Hérode avait entre-

[1] I Macc., xv, 23.

prise du consentement d'Auguste. Un des plus vaillants messagers de la bonne nouvelle, Barnabé, ce *Fils de consolation* ou de *prédication*, qui vendit ses terres pour en donner le produit à la communauté chrétienne, fut un Cypriote. Il devint le protecteur et le compagnon de Paul dans l'apostolat. Mnason, l'ami chez lequel l'Apôtre devait recevoir l'hospitalité à son dernier voyage à Jérusalem[1], était encore de Chypre, et comme l'historien sacré le qualifie d'ancien disciple, on peut croire qu'il avait été un converti de l'île.

C'est à Salamine, derrière ce cap Pédalion, au fond du golfe à notre droite, que débarquèrent Paul et Barnabé, envoyés par la communauté d'Antioche. Là ils inaugurèrent leur apostolat officiel en dehors d'Israël, à travers les plus vives émotions. Jean-Marc les accompagnait. C'est dans les synagogues juives qu'ils cherchèrent leurs premiers auditoires. Sauf une sorte de crypte de onze mètres de long, avec une fontaine au milieu et qui fut peut-être un temple, il n'est pas resté pierre sur pierre de cette ville, bâtie, dit-on, par une colonie de Salamine, près d'Athènes, et devenue la seconde capitale de Chypre à l'époque apostolique. Des buissons touffus couvrent ce site désolé, et le port lui-même est depuis longtemps envahi par les sables.

Cependant nous entrons dans la rade de Larnaka, qui fut l'antique Citium, Kettim de la Bible. Le

[1] Actes, xxi, 16.

nom actuel de cette ville est un mot grec qui signifie les *coffres* ou les sarcophages, et fait allusion au grand nombre de tombeaux répandus sur la plage. Plusieurs étaient à fleur de terre, et les marins désignèrent ce lieu sous le nom de Larnaka. Le consul américain, M. de Cesnola, en a fouillé plus de deux mille qui dataient des quatre premiers siècles avant l'ère chrétienne. L'un d'eux contenait dans une urne de bronze six cents statères d'or à l'effigie de Philippe et d'Alexandre. Encouragé par ce résultat, il entreprit, au compte des États-Unis, mais avec une précipitation regrettable, des fouilles à l'ancienne Idalie, située plus avant dans les terres. Il y fit ouvrir quinze mille tombes phéniciennes. A Golgos, non loin d'Idalie, il recueillit, dans les ruines de deux temples, une riche moisson de statues égyptiennes et des sculptures romaines, grecques et même assyriennes. Ayant moins bien réussi à Salamine, il se rejeta vers Leucolla, Pissouri, Paphos, Amathonte, sur la côte méridionale, et couronna ses fécondes recherches en mettant la main sur le trésor de Curium. Dans le souterrain d'un vieux temple, il découvrit la plus belle collection de vases d'or, de cristal ou de bronze et de pierres gravées que pût rêver le plus ambitieux des archéologues. Tout n'a pas été encore exhumé, car la grande île était un des points du vieux monde où le passé avait le plus enfoui de richesses et où les hommes modernes en avaient le moins cherché. Depuis qu'il y règne en maître, le gouvernement anglais a interdit toutes les fouilles.

En mettant pied à terre, nous constatons ce que, sur ce sol poudreux, le soleil brûlant a de désagréable. Le monument le plus ancien qui soit ici est une sorte de chapelle presque enfouie sous terre, et qui fut primitivement un temple phénicien. La *cella,* couverte par deux larges quartiers de roc taillés en cintre surbaissé, est précédée d'un vestibule. Au milieu, et probablement devant l'autel de la déesse, il y eut une fontaine sacrée. L'oratoire est aujourd'hui consacré à la sainte Vierge sous le nom de *Panaghia Phanéroumeni.* Une lampe pleine d'huile se trouve au milieu de la petite chapelle, et lorsqu'un cœur inquiet veut savoir si son affection est payée de retour, il l'allume à l'approche de la nuit. Si au soleil levant la fatidique lumière brûle encore, c'èst bon signe; si elle est éteinte, le pèlerin désespéré s'en va en se frappant le front; c'est signe qu'il n'est pas aimé. Ainsi, jusque dans leurs pratiques chrétiennes, ces peuples sensuels et grossiers mêlent à l'expression de leur foi quelques restes de souvenirs païens. On dit qu'aux fêtes de la Pentecôte ils arrivent processionnellement sur la plage et se jettent à la mer par centaines, comme, d'après Hérodote, leurs aïeux s'y jetaient autrefois pour célébrer la première visite des anciens Cypriotes à Vénus fraîchement éclose au milieu des flots. Les filles du peuple croient que se rendre à cette manifestation religieuse est le meilleur moyen de se marier, et les jeunes gens, partageant cette conviction, s'empressent d'y aller choisir leurs épouses.

A voir le type de la population actuelle, nous demeurons convaincus qu'il a été aussi modifié que l'aspect de l'île, autrement il faudrait convenir que la déesse de Paphos et son culte ne profitaient guère au développement de la beauté des formes plastiques chez ses fanatiques adorateurs.

Sur une butte appelée Bamboula, que les Anglais viennent de faire niveler pour combler le marais où fut l'ancien port, s'éleva jadis un temple d'Astarté. Dans les substructions on a trouvé, avec de nombreuses statuettes en terre cuite, des tablettes de marbre où étaient gravés les salaires dus aux divers employés du temple, portiers, décorateurs, barbiers, chanteuses et personnages infâmes voués au culte de la déesse. On peut voir aussi des arasements d'un autre sanctuaire vers l'ouest. Deux piédestaux de marbre portaient le nom de Déméter, *Protectrice des bords de la mer*. A en juger par les misérables moissons nées dans ces champs, où l'acreté du sol arrête la végétation, il a dû être de tout temps utile d'implorer la protection de Cérès sur les sillons brûlés par le soleil et par la salure de la mer.

A l'intérieur, la ville est absolument morte. Tout le mouvement se concentre au faubourg qui longe la plage. Les PP. Franciscains nous font un excellent accueil. De belles roses et quelques fleurs que j'admire dans leur jardin m'expliquent la qualification de *parfumée,* εὐώδης, que les grecs donnaient à l'île. A dîner on nous offre du vin de la Commanderie. Sans être séculaire, comme celui que

l'on a adressé à Léon XIII pour ses noces d'or, il est assez vénérable pour paraître délicieux à ceux que n'épouvante pas son feu plus ardent encore que les rayons du soleil.

L'église byzantine de Saint-Lazare mérite d'être visitée. Les Grecs prétendent qu'elle est bâtie sur la tombe de l'heureux ressuscité de Béthanie que Jésus rendit à ses deux sœurs désolées, et qui, afin d'éviter la persécution, serait venu plus tard se refugier à Citium pour y prêcher comme évêque et même y mourir martyr. Il est très surprenant que saint Épiphane, archevêque de Salamine, se contente de nous apprendre que Lazare mourut trente ans après Jésus-Christ, sans rien dire de son épiscopat en Chypre, surtout s'il avait réellement son tombeau à Citium, ville dont il était lui-même métropolitain. Cependant la croyance de ces bons prêtres grecs remonte à une haute antiquité, car l'histoire raconte que Citium fut le lieu où, au IXe siècle, l'empereur Léon le Philosophe fit prendre les reliques de saint Lazare pour les transporter à Constantinople dans une belle église qu'il y avait bâtie en l'honneur de ce saint[1]. Je ne sais comment ces prétentions des prêtres de Larnaka s'accommoderaient avec celles de nos amis de Provence et de Marseille.

Quoi qu'il en soit de Lazare, il est certain que Paul et Barnabé sont passés à Citium, car il est dit

[1] Cedrenus, *Hist.*, p. 599; Zonaras, *Annal.*, III, 145.

qu'après leur prédication à Salamine « ils traversèrent l'île d'un bout à l'autre jusqu'à Paphos ». La route de terre suivait à peu près la côte méridionale, touchant aux principales villes maritimes Citium, Amathonte et Curium. Des colonies juives étaient échelonnées dans ces centres commerçants. Le nombre des israélites y devint même si considérable, qu'ils purent, vers la fin du règne de Trajan, se soulever contre les Cypriotes, et, sous la conduite d'un certain Artémius, en faire un immense massacre. Adrien les châtia cruellement de cette sanglante équipée et les chassa de l'île. Au temps de saint Paul, leurs synagogues avaient singulièrement favorisé l'évangélisation mixte des deux apôtres, qui commençaient par s'adresser aux juifs pour étendre insensiblement leur action jusqu'aux familles païennes.

Il faut bien croire que l'amour de l'argent a poussé de tout temps les fils d'Israël à pactiser avec la conscience et la loi; car enfin comment pouvaient-ils s'acclimater dans un milieu aussi immoral que celui de Chypre, et comment eux, si jaloux d'éviter toute souillure, se résignaient-ils à vivre dans cette perpétuelle impureté? L'île tout entière n'était que le vaste temple de cette Vénus Astarté, puissance génératrice dont le culte, licencieux jusqu'à l'infamie, résumait tout ce que les passions brutales de l'Orient et la volupté raffinée de la Grèce avaient imaginé de plus abominable. Le sanctuaire vénéré parmi tous était celui de Paphos où, sur une éminence, à deux kilomètres de la

mer, dans un temple dont les murs, avec leurs énormes blocs de cinq mètres de long sur trois de haut, subsistent encore, la déesse était adorée. Sa statue n'avait rien de commun avec ces marbres célèbres que le génie grec nous a légués. Elle n'était sortie ni du ciseau de Praxitèle ni de celui de Phidias. On la disait tombée du ciel. Au delà d'un parvis semi-circulaire où, près de l'autel toujours fumant, voltigeaient les colombes sacrées, entre les rideaux de pourpre suspendus à deux colonnes monolithes entourées de fraîches guirlandes, la cella laissait entrevoir dans ses profondeurs une pierre blanche en forme de cône tronqué. C'était le symbole inepte ou abominable sous lequel se manifestait la divinité.

Plus près du rivage, deux piliers de granit, encore debout, firent partie d'un second temple qui marquait la place où Vénus se montra pour la première fois aux habitants de l'île. En suivant toujours la route qui longe la côte, vers le nord, on peut voir le *Jardin sacré de Vénus,* Hieroskipos, avec la fontaine appelée les *Bains d'Aphrodite,* et atteindre bientôt après la nouvelle Paphos.

C'est là que s'arrêtèrent les deux messagers de l'Évangile. Il s'y trouvait un proconsul préoccupé par exception des questions qui, dans la nature ou dans la philosophie, méritent l'attention de tout homme sérieux. Son nom était Sergius Paulus. C'est probablement lui que Pline le Naturaliste mentionne par deux fois, quand il parle des savants dont il s'est inspiré pour composer ses

œuvres. Au milieu de tant de fous qui ne pensaient qu'à jouir de la vie présente, près du sanctuaire de Vénus, cet honnête Romain s'inquiétait du problème redoutable de la vie future. Il en demandait le secret à un Juif qui s'occupait de magie. La venue des deux apôtres lui parut une bonne fortune. Paul, en frappant d'aveuglement le mage Élymas, amena Sergius à la lumière de l'Évangile. Ce souvenir m'est particulièrement précieux, car, selon une vieille tradition, Sergius Paulus devint plus tard évêque de Narbonne, et c'est sous son patronage, dans l'église qui lui est dédiée, que j'ai inauguré mon ministère sacerdotal. Que demeura-t-il de cette première tournée apostolique dans l'île? Il est à croire que, quand Barnabé y revint seul, après s'être séparé de Paul, il y créa des églises ayant chacune son chef hiérarchique. L'épiscopat cypriote remonte certainement aux premiers temps du christianisme.

Chose étrange, ces souvenirs bibliques ne me réconcilient pas avec cette vieille terre du sensualisme, de la luxure et de la débauche. Quand, au coucher du soleil, le navire lève l'ancre pour partir, j'éprouve un soulagement particulier, et je jette sans regret un dernier regard de pitié à ces montagnes tant chantées par les poètes, aujourd'hui dénudées comme des Vénus sans cheveux; à ces champs arides et désolés, où tout s'étiole comme si l'antique abus de la vie avait épuisé jusqu'à la sève du sol; à cette population vulgaire, laide, repoussante, comme si le stigmate des vices pa-

ternels se perpétuait dans le regard hébété, la lèvre pendante, les membres ballants de si misérables descendants.

Ni autrefois ni maintenant Chypre n'a eu le souci de son indépendance. Les mains qui servaient Vénus n'étaient pas faites pour tenir le glaive. L'île a été à tous les maîtres qui ont voulu s'en emparer. Notons cependant qu'un philosophe célèbre est né à Citium. C'est Zénon. Par la loi des contrastes, ou en vertu de cette réaction que le spectacle de l'immoralité provoque dans une grande âme, l'illustre Cypriote fonda l'école stoïcienne et voulut faire entendre aux hommes qu'il n'y avait d'autre bien que la vertu, ni d'autre mal que le vice. Mal à propos il poussa ses théories jusqu'à condamner l'âme humaine à vivre insensible et sans autre passion que celle d'une vertu farouche. Le plus redoutable adversaire d'Épicure a donc vu le jour dans l'île où l'épicurisme était la morale de tous : ainsi parfois des fleurs naissent sur le fumier. Cicéron fut proconsul de Chypre.

Jeudi 16 avril, Latakieh.

La mer est mauvaise. C'est ordinaire sur la côte de Latakieh. A travers les montagnes qui la dominent, des vents violents s'engoufffrent et s'abattent sur la mer, y soulevant des lames ter-

ribles qui nous soumettent à un exercice d'escarpolette dont tout le monde ne s'accommode pas. Les barques, accourues pour nous amener à terre, exécutent autour de nous des danses insensées. Tantôt, au sommet d'une vague, elles montent aussi haut que le pont du navire, tantôt elles s'enfoncent avec elle, comme dans un mobile et insondable abîme. Aussi, malgré tout notre désir de visiter Latakieh, faut-il se contenter d'en admirer à distance le site, d'ailleurs fort séduisant. Le capitaine nous dit que tenter d'aller à terre serait une folie. Cependant le vice-consul est venu saluer M. Imbert. Je me contente de causer avec lui de l'état des populations au milieu desquelles il vit, et quelque peu aussi des ruines de l'ancienne Laodicée maritime. Ce pays demande à grands cris le protectorat effectif de la France, tel qu'il se pratique en Tunisie. Je crois que ce serait désirable pour la prospérité du pays; mais est-ce possible? serait-ce prudent? En tout cas, nos écoles françaises préparent le terrain. Les Ansaryehs, population à part comme religion et comme mœurs, aiment notre drapeau. Ils sont laborieux et bons soldats. Un jour ou l'autre les peuples d'Occident renverseront d'un coup de pied les droits fort compromis du sultan sur des pays qu'il épuise et ne protège pas. Comment chaque puissance européenne prendra-t-elle sa part de terre, je ne dis pas à posséder, mais à civiliser? Je l'ignore. Aux voix, c'est la France qui aurait à peu près tout. L'homme de l'Orient sait par expérience que l'An-

gleterre arrive toujours pour prendre et la France pour apporter.

Au point de vue des ruines, les voyageurs visitent un tétrapylum, ou arc triomphal à quatre ouvertures, élevé par Auguste, si on en croit Malala, et dont le pareil se trouvait à Antioche. Il mesurait seize mètres sur chaque face et était surmonté d'une coupole dont la première assise est ornée de boucliers, de cuirasses et de casques sculptés. Quelques colonnes, avec leur entablement, marquent un peu plus loin la place d'un ancien temple. Tout cela a résisté aux formidables tremblements de terre qui ont tant de fois bouleversé la ville et semé çà et là tant de colonnes brisées. Parmi les tombeaux, on en montre un, fort vaste, qui aurait une importance considérable pour nous, s'il était authentique. C'est celui de sainte Thècle, cette vierge célèbre dont la légende ne s'est tant préoccupée que parce qu'elle joua un rôle important dans l'Église primitive. Disciple de Paul et douée d'une intelligence et d'une énergie peu communes, elle dut aider l'Apôtre dans quelques-unes de ses missions. La condamnation par le pape Gélase des actes de Paul et de Thècle n'enlèvent pas à cette illustre chrétienne les mérites que les premiers Pères de l'Église lui ont authentiquement attribués. Mais son tombeau fut à Séleucie-Trachée, aujourd'hui Selefkeh, sur les bords de la mer de Cilicie. Peut-être est-ce un souvenir de la vie et non de la mort de Thècle qui se rattache à l'hypogée de Mâr-Toukléh. Ce serait à voir de plus près. Nous avons

dit que toute la côte syrienne fut évangélisée par la première génération apostolique. Laodicée était une de ses villes les plus importantes, et peut-être la plus peuplée de Juifs. Pour faire mieux accepter ses nationaux, Hérode le Grand y avait édifié un bel aqueduc dont nous aurions été heureux de voir les ruines[1].

Des massifs de verdure encadrent agréablement la ville, appuyée sur la colline qui l'abrite vers l'Orient, et où nous distinguons une belle mosquée avec son minaret. La plaine est très fertile. Jadis on y cultivait la vigne avec succès. Aujourd'hui c'est à la culture du tabac que l'on s'est adonné, et l'excellente qualité de celui-ci y fait oublier la réputation du vin d'autrefois.

Vers onze heures nous passons en vue de Séleucie, l'antique port d'Antioche. La mer s'est calmée. Sous le ciel pur, le Casius dresse son sommet dénudé. Ammien raconte que le paganisme y offrit à Jupiter, par la main de Julien l'Apostat, un de ses derniers sacrifices. Plus au nord le Coryphée, dernière ramification de l'Amanus, abaisse ses flancs rocheux, qui servirent jadis de nécropole à la ville de Séleucus. Entre les deux montagnes coule l'Oronte, venant d'Antioche, mais la route qui traverse la partie inférieure du Coryphée a toujours été le chemin le plus direct qui reliait ces deux villes. C'est par ce chemin que descendirent Paul et Barnabé, allant officiellement prêcher

[1] Josèphe, *B. J.*, I, 21, 11.

l'Évangile hors de la Terre Sainte. C'est du port ensablé au fond de cette anse, près de Souedyeh, l'ancienne Séleucie, qu'ils partirent, la foi et l'enthousiasme au cœur, prêts à semer partout ce feu apporté par Jésus au monde, et qui devait se transformer en un si vaste et si salutaire incendie. A ces hommes apostoliques, les préoccupations personnelles, les soucis de la vie physique, les agitations extérieures, la politique, les guerres, la paix, les puissances de la terre n'étaient rien, et sous le souffle de l'Esprit ils faisaient beaucoup. Leur religion ne s'occupait que des âmes et ne voulait voir rien en dehors du monde supérieur où elle établissait son action et préparait son triomphe. Là était peut-être le secret de son action rapide et irrésistible. Je regarde tristement ces flots qui portèrent ces grands prédicateurs, et je rapproche notre impuissance d'aujourd'hui de la puissante activité d'autrefois. Mon Dieu, plus aucun souffle de vous ne passera-t-il donc sur nos âmes, sur nos prêtres, sur l'Église, pour y ramener l'antique sève évangélique? Les siècles ne se ressemblent pas, les conditions de vie ne sont pas les mêmes, les relations sociales ont été absolument transformées; mais le véritable esprit chrétien peut-il être différent de celui de l'Évangile, qui fut l'arme unique des apôtres de Jésus-Christ? Une misérable felouque, comme celle que je vois flotter sur la côte, les emporta vers Chypre, et l'œuvre de la transformation morale du monde romain commença. Contrastes singuliers dans l'histoire et étrange

équilibre des lois de compensation! d'ici étaient partis jusqu'alors et devaient partir plus d'une fois encore, allant de l'Oronte au Tibre, ces semeurs de corruption qui excitaient la verve indignée de Juvénal :

Jampridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes.

Alors c'était le vaisseau de salut qui avait mis à la voile. Qui pourrait dire si, dans les nombreux voyages qu'il entreprit, Paul quittant ce rivage ne se trouva jamais mêlé à l'infâme cargaison des louves mitrées qui portaient à Rome et ailleurs l'immoralité dont parle le satirique romain [1] ?

Nous tournons le cap El-Khanzir (*la Tête de porc*), et nous voilà dans le golfe d'Alexandrette ou d'Issus. La mer n'a plus une seule vague. A trois heures nous débarquons à Alexandrette, où le consul français, M. Garrelli, a eu la bonté de nous faire préparer une voiture pour arriver ce soir à Beylan et demain avant midi à Antioche. La voiture est un vieux coupé fabriqué jadis à Lyon, et qui, je ne sais par quelle série d'aventures, est venu échouer sur la côte de Syrie. Le zaptié, qui nous protège, le cocher qui nous conduit et les trois chevaux qui nous emportent sont ce qu'il y a de plus turc au monde. Nous observons au consul que nous sommes incapables de nous faire entendre de ces gens-là et de quiconque leur ressemble. Il

[1] Juvénal, *Sat.* III, 62 et suiv.

nous donne pour Beylan le nom d'un interprète, et nous partons à peu près rassurés. Le voyage doit durer à peine trois jours. Nos bagages se réduisent à notre gibecière, le bréviaire, le guide, la lunette et un vif désir d'étudier les ruines d'Antioche.

En deux heures, par la belle route d'Alep, nous sommes à Beylan. Le soleil se couche. Trouverons-nous un gîte pour en faire autant? La foule, empressée derrière notre voiture, donne à notre entrée dans la ville un aspect de triomphe. C'est bien, mais les triomphateurs ne savent pas dire un mot à ceux qui les escortent. Cependant il faut demander un hôtel, un souper et un lit. Nos signes n'ont d'autre résultat que de réjouir visiblement l'assistance, et notre mimique, si éloquente soit-elle, demeure parfaitement incomprise. À trois, nous reconstituons enfin le nom que le consul nous a donné comme moyen de salut au moment du départ, et nous jetons à la foule le nom fatidique de Gar-bî. Il n'eut vraiment pas plus de chance que nous celui qui, dans le conte arabe, disait : « Sésame, ouvre-toi! » La foule s'ouvrit et en criant : « Gar-bî! Gar-bî! » elle nous présenta un bancroche en haillons. C'était l'interprète tant désiré. Gar-bî sait, en effet, une douzaine de mots français et autant d'italien. En outre, il en a un dans cette dernière langue, ou dans les deux réunies, qui supplée à tous les autres. Son exclamation favorite est : « *Buon! buon!* » et il en abuse visiblement. Nous lui demandons où est l'hôtel de Beylan. Il paraît que c'est le taudis devant lequel nous

sommes arrêtés. Nul de nous ne l'avait soupçonné. Que l'on se représente le bouge le plus infect, non pavé, sans autre mobilier qu'une cruche d'eau, trois chaises et une large planche fixée dans le mur en guise de divan : voilà l'hôtel ou plutôt le café de Beylan. Nous observons à Gar-bî que ce n'est pas convenable, et qu'il doit y avoir mieux dans une ville de quatre mille âmes. Il déclare que c'est là un excellent hôtel, une perfection et presque un idéal dans l'espèce : « *Buon! Buon! autre, yok!* » dit-il énergiquement, avec un signe négatif qui nous enlève tout espoir. Donc coucher dans ce réduit ou dehors, telle est l'alternative. Mais le souper? Il n'y en a pas.

C'est par ici qu'Alexandre, cherchant l'armée de Darius, s'aperçut qu'il l'avait manquée, et se détermina à revenir sur ses pas pour lui livrer bataille à Issus. Je doute fort que le conquérant macédonien ait eu alors plus de préoccupations que nous en si piètre occurrence. Cependant ce qu'il y avait d'imprévu et d'embarrassant dans notre affaire excitait un peu mon amour-propre et beaucoup notre hilarité. Sans perdre un moment, je me transforme en fourrier et, s'il y a lieu, en Vatel. « Allons, mon brave Gar-bî, en avant et aux provisions! » Cette résolution généreuse paraît rassurer mes deux compagnons, qui, sans plus de façon, s'installent au cabaret, ouvrent leur bréviaire et attendent, en sanctifiant ainsi un lieu si profane, la manne que je ne puis manquer de leur apporter

Un quartier d'agneau, pendu à un magasin et

que j'ai aperçu en arrivant, est vite acheté. Malheureusement on lui aplatit les os avec un caillou dégoûtant ramassé sur la route, et une foule de spectateurs, malgré mes objurgations, s'empresse de le bourrer d'ail en se servant des doigts faute de lardoire. Gar-bî me rassure en criant : « *Buon! buon!* » Pour lui c'est plus que parfait. Il triomphe, et surtout il espère. Au reste, je me dis que le feu purifiera tout. Le feu, c'est la fournaise d'un boulanger. Sans plat, et après lui avoir ménagé une place au milieu des cendres, le tendre agneau est mis au feu. On le retirera sans doute carbonisé. Le plus sûr dès lors et le plus propre sera d'acheter des œufs.

Encore si le pain était acceptable. Le mitron chez qui nous sommes en fabrique sous nos yeux, mais de quelle façon ! C'est de la farine détrempée qu'il passe par le four quelques minutes et qu'il livre toute chaude à la clientèle. Manger de cette étrange galette, peu cuite et toute chaude, serait certainement nous mettre à mal pour cette nuit. Gar-bî juge que ce serait se mettre à bien s'il en mangeait lui-même, et, malgré mes protestations, il élargit sa chemise en guise de sac à provisions, et y engouffre une douzaine de ces chers petits pains qu'il presse sur son cœur : « *Buon! buon!* » dit-il avec une joie délirante. Évidemment le coquin prépare son souper et non pas le nôtre. « Des œufs! lui dis-je, des œufs! » Et tandis qu'il me livre à un compère pour ce nouvel achat, lui se charge de garder la viande, tout en couvant d'un

œil de convoitise la galette brûlante qui, en contact avec sa peau, lui donne de violentes suffocations. Enfin j'ai des œufs, de la galette marine, une salade, des citrons et de l'huile; c'est plus que je n'espérais. Triomphant j'arrive à l'hôtel Saïd; c'est le nom de notre mémorable gîte, à en juger par une inscription française crayonnée au-dessus du divan par quelque voyageur aussi dépaysé que nous.

J'étais parti depuis une heure, la nuit était noire, mes deux amis commençaient, paraît-il, à se préoccuper de leur fourrier, et poursuivaient leur bréviaire. Moi, je me préoccupe de Gar-bî, qui n'a pas encore paru, et, soupçonnant l'affreuse réalité, je vole au four, où le misérable était en train de soigner notre rôti en mangeant la bonne viande et nous réservant très poliment les os et les peaux. Une correction en forme était urgente; il l'eut malgré ses cris de : « *Buon! buon!* » faits pour désarmer tout autre bras que celui du cuisinier à qui un chien enlève le meilleur plat du festin. Mon criminel est dès lors condamné à marcher devant moi, portant piteusement dans ses mains les restes de son méfait. Peut-être sous ces peaux flottantes et autour de ces os dénudés aura-t-il encore laissé quelque chose pour mes amis. Mais voici que sur la route Gar-bî a hélé son fils. Est-ce pour le rendre témoin ou complice de son crime? Hélas! tandis que l'on m'offre une troisième sorte de pain, aussi détestable que les deux autres, mon scélérat a encore disparu. C'est derrière moi qu'il se cache

pour achever, avec son jeune gars, l'exécution du rôti. Il paraît que certaines tentations sont irrésistibles. Que faire? Me passer de Gar-bî? Mais c'est l'interprète, et sans lui qu'allons-nous devenir? Nous mangerons des œufs et un potage à l'ail que je prépare dans une immense marmite dont le couvercle va devenir notre soupière. C'est avec des cuillers à café qu'il nous faut puiser dans l'inépuisable gamelle, y cherchant, tour à tour et au petit bonheur, quelques fragments de galette détrempée dans la liaison à l'œuf qui est mon incontestable triomphe.

Il va sans dire que les spectateurs et, disons-le à notre éloge, les admirateurs ne nous font point défaut. Nous sommes en Orient et dans un café. En nous trouvant ainsi installés devant une marmite, avec trois verres, une gargoulette et une table boiteuse, seuls ustensiles recueillis ou empruntés chez les voisins, dans un milieu si absolument turc, en face du coquin Gar-bî et d'une foule qui doit être à son niveau, aux prises avec un dîner de ma façon, un besoin irrésistible de rire s'empare de nous, et rien n'a été plus gai que le reste de cette soirée aux Portes de Syrie, *Pylæ Syriæ,* ce passage célèbre où jadis les grands capitaines, suivis de leurs armées, prenaient leurs sanguinaires et suprêmes résolutions. A dix heures nous avons poliment congédié les spectateurs en les conduisant par le bras jusqu'à la porte, attendu qu'ils ne voulaient pas nous comprendre autrement. Ayant mis nos revolvers à côté de nous, nous dormons

au bruit du tonnerre qui n'a pas cessé de remuer les échos de la montagne toute cette nuit.

Antioche, 13 avril.

C'est seulement à six heures du matin qu'il a été possible de quitter Beylan. Quelle folie de nous avoir laissé prendre une voiture pour aller là où il n'y a pas de route! A peine étions-nous au bas du col, que, tournant à droite, nous sommes allés à travers champs dans la direction d'Antioche. Pierres, fondrières, buissons, torrents, rien ne manque à la plaine déserte qu'il faut traverser six heures durant. De pont sur les cours d'eau, il n'en existe pas, et s'il s'en trouve un, vous pouvez être sûr que par aucun de ses côtés il ne se relie à la terre ferme. L'arche, isolée au milieu des eaux, prouve un bon mouvement qui est demeuré à l'état d'intention. Il faut alors grimper sur les épaules de notre Turc et traverser ainsi le torrent, car la voiture aura assez de peine à passer vide, les deux rives étant d'ordinaire à pic et la vase très profonde. Plus d'une fois même il nous faut faire le sauvetage du coche, et alors ce n'est pas assez du zaptié, des cavaliers qui passent, des Circassiens qui sont dans les champs, des cordes que l'on ajuste pour repêcher le véhicule. Pendant cet

exercice imprévu, nos chevaux paissent dans les blés du voisinage.

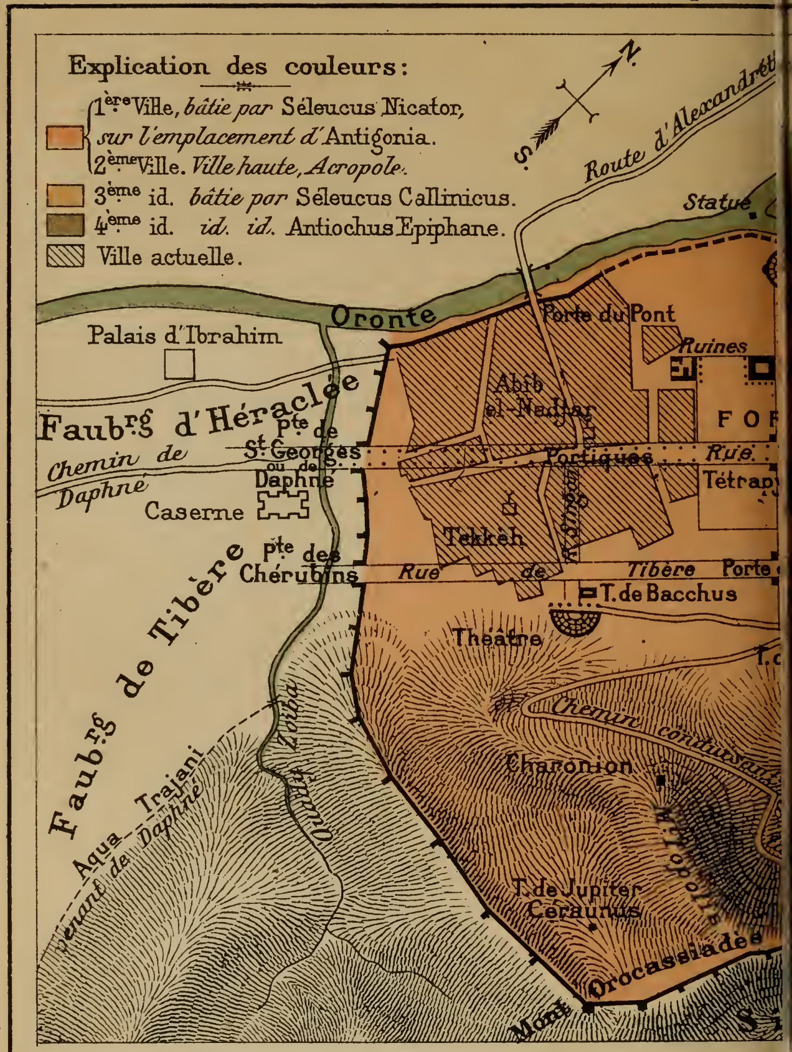
Au reste, pas de souvenirs importants sur la route. A notre droite, deux châteaux en ruine, datant des croisades; à notre gauche, deux *tumuli* non fouillés, avec des vaches et des brebis qui paissent sur les trésors dont ils sont dépositaires et un khan à peu près détruit, c'est tout ce que nous avons remarqué pendant les trois premières heures de marche. Cependant nous laissons bientôt à gauche, miroitant dans le lointain, le lac d'Antioche ou mer Blanche, *Ak Deniz,* comme dit notre Turc, et les sinuosités du Mélas qui en sort pour aller se jeter dans l'Oronte, à quelques kilomètres d'Antioche, Une heure encore de marche, et devant nous, mais dans le lointain, entre l'Amanus au nord et le Casius au midi, dans un splendide vallon traversé de l'est à l'ouest par l'Oronte, fertile comme les terres d'alluvion et rafraîchi par les courants qui s'établissent dans ces gorges larges et profondes, sous un ciel de saphir, sur un fond de montagnes sombres et couronnées de fortifications, se dressent les minarets d'Antioche, tandis qu'à travers les arbres on entrevoit ses blanches maisons. Le voyageur retrouve souvent en Asie, et même en Grèce, où l'on plaçait les villes au pied des hautes montagnes, quelque chose d'analogue à l'effet grandiose que j'admire ici; mais je doute que nulle part le tableau soit plus gracieux et plus séduisant. Il y a dans ce contraste de la grande montagne abritant et protégeant la petite ville, l'œuvre de la nature

dans sa sauvage majesté et l'œuvre de l'homme dans sa beauté un peu coquette, quelque chose qui saisit fortement l'âme et la met en admiration.

Aussitôt nous nous déterminons à achever la route à pied, pour mieux jouir du splendide paysage. Du reste n'est-ce pas à pied que tant de fois les apôtres arrivèrent à Antioche? Les moyens de locomotion, dans l'intérieur des terres, étaient rares alors comme aujourd'hui, et ni le cheval, ni les chars, ni la litière n'étaient pour les pauvres gens. Imitons-les au moins en terminant notre étape. Certainement Paul venant de Tarse, et Barnabé, qui était allé l'y chercher, sont passés par cette voie romaine dont nous suivons la trace. Le pont par lequel nous entrons dans la ville est le même qui existait en ce temps-là.

C'est chez les PP. Capucins que nous recevons l'hospitalité. Le personnel du couvent se compose d'un religieux et d'un frère cuisinier. Ils ont pour auxiliaires un instituteur maronite et un petit serviteur, le jeune Cachir, qui parle turc et va enfin nous servir d'interprète. Le bon P. Modeste, un Piémontais à l'âme ardente et au caractère très ouvert, se trouve ici fort malheureux. Il ne sait pas un mot d'arabe, encore moins de turc, en sorte qu'il lui faut diriger un troupeau dont il n'entend pas la langue. C'est pourtant un homme apostolique. On l'a transporté de Trébizonde à Antioche, sans prévoir que, s'il savait là-bas prêcher en grec, ce n'est pas une raison pour qu'il puisse prêcher en arabe ici. Le don des langues n'ayant peut-être

ANTIOCH
d'après



ICIENNE,
amus .

de Mars
Nahr Koueïk
Echelle:
0 500 1000 Mètres
Bras actuel de l'Oronte
Ruines de pont
Portiques
PALAIS ROYAL
Cirque
Thermes
Lit primitif de l'Oronte
m
Onomiètes Tt
Eglise octogonale?
Route d'Alep
d.. Hérode ... Porte St Paul
Fontaine St Paul
Eaux St Paul
Grotte
æsareum
Faubourg
Rue de Tibère
Ruines de murs
mphithéâtre
Cimetière Latin
d'Agrippa
Ruines
Portes de Fer
Mont Stauris
Citadelle
us

Imp. Dufrenoy, 49, rue du Montparnasse. Paris.

jamais été le don de parler dans tous les idiomes, et en tout cas ne paraissant plus entrer dans le plan providentiel du christianisme moderne, il s'ensuit que le P. Modeste, quoique d'un très heureux tempérament, se morfond ici. Les Carmes d'Alexandrette lui ont envoyé le P. Ambrogio, pour entendre les confessions pascales. La ville où fut créé et donné le nom de chrétien, et qui devint le premier centre de l'Église affranchie du judaïsme, ne compte guère que cent dix catholiques grecs ou latins, et en tout trois cents chrétiens sur une population de vingt mille âmes.

Avec un empressement fraternel, le P. Modeste met à notre disposition ce qu'il possède. Les célèbres anguilles de l'Oronte, accommodées de diverses façons, font le premier le second et le dernier plat. Nous avons du pain convenable et de braves gens qui nous accueillent, c'est l'essentiel. Malheureusement, et c'est là le sort de ceux qui voyagent en Orient, nous ne trouvons pas nos hôtes au niveau du culte enthousiaste que nous professons pour les vieilles ruines. A toutes nos questions ils font la même réponse : « *E niente da vedere!* Nos pauvres Messieurs, vous n'avez rien à voir ici! — Comment! rien? Pas une ruine? Une pierre? — *Niente, niente!* — Nous savons par cœur notre Müller *Antiquitates Antiochenæ.* — *Niente! niente!* » Et sur ce glacial encouragement nous demandons quand même à sortir et, sinon à voir, du moins à chercher.

Eh bien, « *E niente!* » C'est vrai et c'est faux.

De visible, il n'y a rien. Sous terre, à un ou deux mètres de profondeur, il y a tout. A peine sortis de la ville, vers le levant, aux premiers jardins que nous rencontrons, des ouvriers cherchent des pierres pour construire, et ils trouvent des chapiteaux sculptés, des colonnes, des frises, et, les malheureux! ils les brisent pour édifier de mauvaises maisons. Ce sont là très probablement des restes de la magnifique colonnade qu'Hérode avait fait édifier le long de la grande voie qui traversait la ville, sur un espace de vingt stades, près de quatre kilomètres. Cette immense rue, défoncée par les chars, était boueuse et détestable pour les piétons. Le roi juif la fit paver en marbre et orner d'une double galerie qui, de chaque côté, mettait les promeneurs à l'abri du soleil et de la pluie[1]. La direction de la rue vers la porte Saint-Paul est restée la même. De grandes pierres blanches[2] s'y retrouvent encore par intervalles. Les colonnes que l'on exhume sous nos yeux sont bien à peu près là où elles durent tomber sous la secousse de quelque tremblement de terre. Parmi ces débris on ramasse des monnaies qu'on veut nous vendre. L'une d'elles est un *as*, à l'effigie et au nom de Tibère César Auguste, et avec S. C. au revers. Peut-être est-elle passée jadis dans les mains des apôtres ou de leurs disciples. Dire notre stupéfaction, nos paroles indignées en voyant déterrer

[1] Josèphe, *Antiq.*, XVI, 5, 3; *B. J.*, I, 21, 11.

[2] Dans le premier des passages cités, Josèphe dit simplement : λίθῳ ξεστῷ; dans le second : μαρμάρῳ ξεστῇ.

ainsi le passé pour l'exterminer à tout jamais, est inutile. Faute d'autres plus compétents, nos religieux d'Orient ne pourraient-ils pas s'instituer conservateurs, sinon des pierres, ce qui ne serait pas toujours possible, du moins des indications et des souvenirs archéologiques que soulève la pioche de ces ineptes travailleurs?

Nous montons vers le cimetière latin, à travers des jardins fort mal tenus. Malgré l'absence de tout travail, des fleurs éblouissantes croissent partout. Les arbres sont couverts de fruits. Des pillards, non pas enfants, mais barbons plus que mûrs, dévalisent des amandiers et se gorgent de leurs fruits verts. Le site des vieilles villes, soit que les morts y aient engraissé le sol, soit que les vivants aient longtemps négligé d'y rien cultiver, est d'ordinaire très fécond. Les orties montent ici au-dessus de nos têtes, et les lauriers atteignent de colossales proportions.

C'est à l'aide d'une échelle qu'il faut aborder la plate-forme donnant accès au petit sanctuaire, seule relique vénérée à Antioche par les religieux latins. Quand on s'en va, on enlève l'échelle pour rendre moins facile la dévastation du pieux parterre. La population antiochienne, tout en gardant, paraît-il, la légèreté de mœurs d'autrefois, l'a compliquée d'un fanatisme peu commun. Une inscription nous avertit que le P. Basile des Capucins fut poignardé, il y a dix-huit ans, par des visiteurs qui lui avaient demandé de jouer de l'orgue devant eux, et qui le massacrèrent sur le clavier

même de l'instrument, parce qu'il *faisait le bien au nom de Jésus-Christ!* Quelque temps auparavant, un prêtre grec-schismatique était venu avec un firman de Constantinople pour organiser ses coreligionnaires en paroisse. Avant tout, il devait bâtir une église. On lui demanda où il voulait mettre ses ouvriers. Avec empressement il courut en marquer la place près d'un bel arbre, à la porte Saint-Paul. Hélas! le pauvre homme n'en revint pas. On le pendit à l'arbre même qu'il avait désigné, et sur un écriteau les passants purent lire pendant de longs jours : « Celui qui dépendra ce chien sera mis à sa place. »

Ces affreux souvenirs nous reportent assez loin du tableau que mon imagination se retraçait de cette Antioche voluptueuse et frivole où jadis tout était chants joyeux, plaisirs, jeux d'esprit, poésie, vie facile des théâtres et des cirques. Il est vrai que de l'ancienne population il ne reste à peu près rien, et que les Turcs l'ont entièrement supplantée. A peine si de rares Européens ont osé se fixer à côté d'eux avec quelques Syriens et Arméniens s'occupant de négoce.

La grotte où nous entrons peut avoir dix mètres de large sur vingt de long. Elle est d'une nudité parfaite. Une source d'eau très limpide s'y maintient à fleur de terre. A-t-elle servi autrefois à l'administration du baptême? Quelques excavations dans le roc furent-elles destinées à recevoir des lampes pour éclairer l'assemblée chrétienne? C'est ce que nous dit le P. Modeste. Par une ouverture,

pratiquée au fond d'une sorte de sacristie, on pourrait suivre une galerie qui s'élève graduellement dans la montagne escarpée. Peut-être conduit-elle à l'une de ces nombreuses grottes creusées dans le ravin, et où de pieux anachorètes vécurent jadis, se livrant aux plus étranges mortifications, tandis que les bruits de la ville licencieuse montaient jusqu'à eux, comme le murmure expirant de la folie humaine. Ces grottes sont surtout nombreuses dans l'immense fissure qui sillonne la montagne un peu plus vers le couchant. Percée de part en part comme une ruche gigantesque, elle rappelle par son aspect la Quarantania, les gorges du Kelt et les rochers d'Arbèle.

Il me souvient d'avoir lu dans Théodoret qu'au IVe siècle on montrait encore, au pied de la montagne d'Antioche, les cavernes où saint Paul avait habité et évangélisé les premiers disciples. Elles devaient se trouver vers l'Orient, et là même où fut bâti le couvent qui porta le nom du grand apôtre.

Volontiers je serais disposé à croire que ce quartier de la ville devint plus particulièrement celui des Juifs, qui vécurent ici presque aussi nombreux et aussi puissants qu'à Alexandrie. Séleucus Nicator leur avait donné droit de cité, en les mettant sur le même pied que les Macédoniens et les Grecs [1]. Ils avaient leur chef ou Alabarque, et se régissaient

[1] *Antiq.*, XII, 3, 1.

selon leurs propres lois. En dehors des relations commerciales qu'il fallait entretenir avec les Gentils, ils abhorraient de vivre à côté d'eux. N'est-il pas naturel qu'ils se fussent relégués en dehors des quartiers où les théâtres, les temples, les lieux de réjouissances devaient sans cesse troubler leur religion? Le fait qu'à l'orient de cette partie de la ville s'ouvrait le faubourg de Marc-Agrippa, protecteur officiel des Juifs, tandis qu'au nord courait la grande avenue d'Hérode, appuie cette hypothèse. Si on observe, en outre, que le mont au pied duquel nous sommes s'est appelé plus tard Stauris [1] (*la Croix*), tandis que la partie occidentale du Silpius fut nommée Orocassiadès, on pourra trouver assez plausible la tradition qui place ici un sanctuaire de l'Église primitive.

Toutefois je ne pense pas qu'il faille y chercher cette célèbre église, dite l'*Ancienne* (Παλαία), si chère aux fidèles, fondée par les apôtres, et mère des autres églises, comme dit saint Chrysostome [2]. Il a pu y avoir dès l'origine un oratoire, mais on n'y trouverait pas la place d'une église proprement dite, à moins que, les murs ayant été détruits, le terrain lui-même n'eût été entraîné par les pluies d'orage, laissant à nu les alentours du rocher. Sans admettre comme démontré que l'église dite Apostolique fût la maison même de cet excellent Théophile à qui saint Luc adresse son Évangile et

[1] Procope, *de Ædific. Justin.*, II, 10, et *de Bello Persic.*, II, 6.
[2] Chrysost. *Or.*, XII, *in Act.* et *Chronic. Pasch.*, p. 584.

le livre des Actes, nous avons cependant dans Malala une indication qui nous détermine à la chercher en un point plus central que celui-ci, et près du Panthéon, à la rue du Singon où Paul prêcha tout d'abord[1]. Elle fut très certainement plus importante que le petit sanctuaire où nous sommes, car c'est à son entrée que saint Babylas arrêta l'empereur Philippe l'Arabe, en lui déclarant que sa place était dans le narthex avec les pécheurs. Nous savons en outre que, vers 361, tous les chrétiens de la communion de saint Mélèce s'y retirèrent pour se séparer des Ariens.

Quoi qu'il en soit, puisque de toute la vieille Antioche chrétienne il ne reste plus rien que cette grotte, vénérons-la. Il semble assez naturel qu'elle ait été le premier asile des serviteurs de Jésus-Christ. L'Église naissante aimait ces retraites silencieuses, loin du regard indiscret des méchants. C'est peut-être de là-haut, où fut la citadelle, que les soldats romains voyant les premiers fidèles se réunir à la faveur des ténèbres et apprenant qu'ils se liaient par des serments, comme des légionnaires, à un chef qui s'appelait Christ, les nommèrent CHRISTIANI, comme on disait : Cæsariani, Othoniani, Vitelliani, etc... La terminaison *ani*, conservée dans le grec ανοι, semble marquer l'origine latine du sobriquet, qui allait être le titre de gloire de tant de générations. Ceux qui le

[1] Jean Malala, *Chron.*, lib. X. — Κηρύξαντα ἐκεὶ πρῶτον τὸν λόγον ἐν τῇ ῥύμῃ τῇ πλησίον τοῦ Πανθεόυ τῇ καλουμένῃ τοὺ Σίνγωνος.

donnèrent étaient loin de soupçonner ce qu'il avait de profondément vrai, puisque quiconque le porte, non seulement sert le Christ, mais fait du Christ sa propre vie, selon le beau mot de l'Apôtre : *Mihi vivere Christus est.* Nous tombons à genoux sur cette terre où la petite communauté commença par se reconnaître avant d'avoir une maison proprement dite, et où dans la prière elle trouva la force d'expansion qui allait la conduire à la conquête du monde. Peut-être les échos de cette caverne ont-ils retenti du champ pieux des apôtres et des martyrs. Peut-être ici Pierre a prêché. Peut-être ici se tinrent les saintes conférences de Barnabé, de Simon le Noir, de Lucius le Cyrénéen, de Manahen, frère de lait d'Hérode, et de Saul de Tarse. Comme il serait consolant pour nous de savoir si ces entailles dans le mur ont supporté les pauvres lampes de terre ou de bronze qui éclairèrent les veilles de ces illustres témoins de l'Évangile, et si c'est vraiment sous cette voûte massive que la voix de l'Esprit cria : « Consacrez-moi Paul et Barnabé, pour qu'ils se livrent exclusivement à l'œuvre pour laquelle je les ai choisis ! » La tradition dont les PP. Capucins sont les représentants et notre besoin de trouver ici quelque chose du passé nous porte à croire que nous sommes sur un site authentique, et notre âme émue demeure, comme nos yeux, attachée à ce sol sacré. Oh ! trois fois béni le coin obscur de la mondaine et vicieuse Antioche, où s'établit le premier centre de l'action apostolique et où peut-être

Pierre lui-même ne dédaigna pas d'établir provisoirement le siège de sa souveraine et indéfectible autorité. Ce fut le glorieux corps de garde des grands ouvriers de Dieu. L'église dite *ancienne* marqua la seconde étape de la prédication évangélique à Antioche.

Une gorge profonde s'ouvre à notre gauche. Les roches ont subi une violente déchirure, et à leur sommet les montagnes sont largement séparées. Nous trouvons encore assez bien conservé le mur à crémaillère, par lequel les fortifications descendaient dans le ravin. Un grand bruit s'y fait entendre. C'est quelque Turc désœuvré qui provoque une cascade de pierres. Quand il pleut, c'est l'Onopniétès, ancien Phyrminus ou Parménius, qui s'y précipite en mugissant et dévaste la plaine. Justinien fit élever entre les deux collines un mur qui devait barrer le ravin, et par les ouvertures dont il était percé ne laisser passer les eaux qu'après avoir modéré leur fureur. On a appelé ce lieu Bab-el-Hadid, la *Porte de Fer*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la barrière de Justinien commence d'être en fort piteux état. Un éclair sillonne la nue. Nous risquons de voir demain ce qu'est l'Onopniétès dans ses grands jours. A l'heure même nous le passons à pied à peu près sec. Le tonnerre exécute dans ces gorges de superbes roulements.

Nous nous hâtons de regagner la ville pour y trouver quelques archéologues capables de nous fournir d'utiles renseignements. Le vice-consul, M. Potton, est un jeune lyonnais fort avenant et

plein de cœur. Il a épousé une Smyrniote que nous prenons d'abord pour une parisienne, tant elle a été soigneusement élevée par les dames de Sion. Ils sont depuis peu à Antioche, et j'espère que la France leur rendra bientôt justice en les faisant monter plus haut. Un vieux docteur, fort original, avec qui le P. Modeste fait chaque jour sa partie d'échecs, n'en demeure pas moins, tout successeur qu'il soit de saint Luc, médecin à Antioche avant d'être évangéliste, absolument étranger à l'histoire ancienne de la cité. Fort découragés, nous entrons dans la nouvelle église des Grecs, récemment édifiée avec de belles ruines. Il est presque nuit, et nous devrons revenir pour examiner de plus près ses colonnes, qui ont protégé le culte d'autres dieux avant d'être consacrées à glorifier le nôtre. L'orage éclate et la pluie tombe.

Le couvent n'a que trois lits. L'excellent P. Modeste veut qu'ils soient pour nous. Le P. Carme, le F. cuisinier et lui coucheront au divan. Il me semble indiscret de condamner ces braves gens à passer une mauvaise nuit. M. Potton est venu nous offrir deux chambres chez lui, j'en accepte une. Demain M. Vigouroux comprendra toutes les raisons qu'il pouvait avoir de prendre l'autre.

Antioche, samedi 14 avril.

L'orage n'a pas cessé de toute la nuit, et l'eau tombe encore à torrents. Je m'explique la construction très singulière des rues de la ville, qui ont toutes un canal au milieu et un trottoir de chaque côté. Le canal peut avoir de un à deux mètres de large et deux pieds de profondeur. Chaque trottoir n'est guère plus développé que le canal lui-même. Il s'ensuit que pas une voiture ne peut circuler dans la ville. En revanche, quand, par un temps d'orage, les pluies descendent en cascades formidables du haut de la montagne, elles trouvent dans les canaux profonds qui serpentent avec les rues autour des maisons un lit tout naturel. Les habitants circulent sans être envahis par les torrents ainsi subdivisés. Quelques pierres, dressées de loin en loin, surtout à l'intersection des rues, permettent de les franchir sans tomber dans leurs eaux boueuses. Au lendemain des grands orages, des Turcs désœuvrés cherchent partout dans ces ruisseaux, au flanc de la montagne, à travers champs, les antiquités que la pluie a mises à nu en les entraînant vers la ville, et il n'est pas rare de les voir ramasser dans le sable et parmi les ordures des cylindres assyriens, des pierres finement gravées, des monnaies et des fragments de bijoux qui sont le plus souvent d'une valeur artistique considérable.

La vieille cité, tant de fois surprise par les tremblements de terre, a été si bien couchée toute vivante, avec son luxe et ses richesses, sous le sol, qu'à la moindre pluie les terrains ravinés rendent à l'homme ses trésors enfouis depuis des siècles. Nous avons vu ramasser sous nos yeux de petits chefs-d'œuvre de la glyptique grecque, et M. Toselli nous a montré des camées ainsi recueillis dont on avait offert des sommes énormes. M. Toselli est un ingénieur italien, intelligent et serviable, qui deux fois a fait et défait sa fortune en Syrie, et qui risque de la refaire encore si le chemin de fer projeté à travers l'Asie prend réellement Souedieh pour tête de ligne. On cause volontiers avec lui. C'est un des rares hommes qui, dans des pays privés de toute vie intellectuelle, se préoccupe encore de science et d'archéologie.

La tempête nous condamne à l'inaction. Il faut se contenter de regarder mélancoliquement, à travers nos fenêtres, l'Oronte qui grossit toujours et une grande roue qu'il fait mouvoir pour monter l'eau dans des terres où les cataractes du ciel se chargent bien de la jeter aujourd'hui. La Fable suppose que le monstre Typhon, foudroyé par Jupiter au pied de l'Amanus, peut-être près de Pagras, nom donné aussi au terrible géant, creusa, en se dérobant aux foudres vengeresses, le lit sinueux du fleuve jusque près de Baalbek, où, s'enfonçant tout à coup sous terre, il fit jaillir une abondante source. De là le nom de Typhon primitivement donné au fleuve. Celui d'Oronte lui viendrait, d'après Stra-

bon, du premier architecte qui jeta un pont pour réunir ses deux rives. Les Arabes l'appellent El-Assy, *le Rebelle*. Très longtemps le peuple a cru que les tremblements de terre si fréquents dans le vallon n'étaient que les convulsions du monstre vaincu et couché sous le sol. En ce cas, Typhon eût été désastreusement remuant, car il n'est pas possible de compter combien de fois il lui a plu de jeter à bas la ville entière et d'ensevelir sous ses ruines d'innombrables victimes. Au temps de Trajan, un tremblement de terre déplaça jusqu'aux cours d'eau [1], et il faudrait peut-être rapporter à cette époque la suppression du bras méridional de l'Oronte, qui cessa de maintenir dans une sorte d'île la Cité Neuve et le palais royal d'Antiochus Épiphane. L'histoire de tels désastres semblerait exagérée, si des événements récents n'étaient venus en renouveler les plus effrayants détails. La colonne rouge qu'un thaumaturge du temps de Caligula, Debborius, avait dressée au milieu de la ville avec un buste et cette inscription : Ἄσειστα, ἄπτωτα, pas plus que le pouvoir conjurateur d'Apollonius de Tyane, n'ont empêché la malheureuse ville de subir en moyenne deux catastrophes par siècle. Le XIXe a fourni son contingent en 1822 et en 1872 pour la dernière fois. Les fortes crevasses qui, de haut en bas, sillonnent le Silpius n'ont pas d'autre origine, car, dans ces dislocations terribles du sol, les montagnes elles-

[1] Spartien, *Adrien*, XIII.

mêmes tremblent sur leur base, les arbres sont déracinés, et l'ouragan, par des mugissements sinistres, annonce et clôture la formidable catastrophe. Les anciens s'en consolaient en disant : « C'est Typhon qui s'agite dans son tombeau de feu. » Ils relevaient la ville détruite et recommençaient leurs jeux et leurs fêtes.

Si funeste que pût paraître le sol où Séleucus, le grand bâtisseur de cités royales, avait édifié Antioche, on n'en racontait pas moins qu'un aigle, emportant les chairs de la victime offerte à Jupiter Céraunus avait daigné en marquer la place. A en juger par les éclats du tonnerre qui gronde depuis hier, le Dieu de la foudre, s'il voulut maintenir son peuple sous l'impression d'une sainte terreur, n'avait pas mal inspiré son oiseau favori. On sait que les monnaies des Séleucides portent fréquemment l'oiseau de Jupiter armé de la foudre. Adrien étant monté sur le Casius pour voir lever le soleil, y fut assailli par un orage semblable à celui-ci, et le feu du ciel, pendant qu'il sacrifiait, dévora le victimaire et la victime[1].

Afin de varier notre contemplation à distance, nous nous retournons au sud, vers les hauteurs où la tempête se déchaîne avec une recrudescence de fureur inouïe. Les vieux remparts avec leurs tours démantelées produisent sur les sommets du Silpius, à la lueur de la foudre, le plus fantastique effet. L'eau descend en cascades effrayantes à tra-

[1] V. *Trajan,* dans l'abrégé de Dion Cassius par Xiphilin.

vers les roches sombres. Sur notre droite, là où les ruines sont visiblement amoncelées, fut Iopolis, avec le temple de Jupiter Céraunus, le maître du tonnerre. Dans l'un des rochers qui se détachaient de l'énorme masse calcaire, un artiste avait taillé la tête gigantesque appelée Charonion. Au temps d'Antiochus Épiphane, la peste ravageait la cité. Le hiérophante Leïos déclara que, pour apaiser le ciel, il fallait sculpter sur ce sommet abrupte la hideuse figure de Charon le nautonier des enfers. De si bizarres idées venaient parfois à l'esprit des anciens! Dinocrate n'avait-il pas rêvé de transformer le mont Athos en une statue d'Alexandre? En tout cas, il devait produire un effet étrange, l'impitoyable conducteur des morts, ouvrant ses yeux terribles, sa bouche et ses oreilles monstrueuses sur la cité libertine, comme pour y demander à toute heure si quelqu'un avait besoin de sa barque, en attendant de menacer les retardataires de sa colère et du revers de son aviron. Les orages ont détruit le buste odieux, ou peut-être les hommes de guerre ont plus tard trouvé à propos d'asseoir sur sa tête leurs terribles forteresses. Malgré notre vif désir de surprendre quelque part une dernière apparence de ses formes compromises par les temps, nous sommes obligés de convenir que de lui il ne reste rien.

Vers la gauche, et avant d'atteindre le ravin où est la Porte de Fer, un autre massif de tours correspond à l'ancienne citadelle, triangle allongé que nous avons observé de plus près hier soir. Toutes

ces hauteurs, ainsi qu'il convenait à l'acropole d'une grande ville, furent jadis entourées de temples. Mars avait le sien près de la porte du Milieu, qui s'ouvrait au-dessous de la citadelle, sur la grande rue coupant Antioche en deux, du sud au nord. On y voyait Romulus et Rémus allaités par la louve. C'était la consécration de la domination romaine sur un peuple frivole à qui de splendides monuments faisaient oublier la perte de sa liberté.

Non loin du temple de Mars, en descendant dans la plaine, Jules César avait fait élever une basilique appelé Cæsarium. Dans l'une de ses extrémités, arrondie en forme de sanctuaire, les juges rendaient la justice devant la statue protectrice de la Fortune de Rome. Ce premier maître du monde, qui devait tout au génie militaire, avait érigé encore au pied de la montagne un amphithéâtre[1] comme ceux de l'Italie. Ce fut une nouveauté, car les Séleucides n'avaient pas le goût des jeux de gladiateurs. Enfin il avait réparé le Panthéon, qui menaçait ruine. Agrippa, l'ami d'Au-

[1] Est-ce cet amphithéâtre ou le Cæsarium que des fouilles entreprises depuis notre passage viennent de mettre à jour? M. Toselli, qui a eu la bonté de m'en écrire, croit avoir trouvé les ruines du théâtre. Mais les théâtres des anciens étaient plus immédiatement assis au flanc de la montagne, car on cherchait à y ménager aux spectateurs une belle vue sur la ville. La dépression de terrain que me signale M. Toselli peut répondre à l'idée d'un amphithéâtre, mais le site conviendrait surtout au Cæsarium, qui, d'après Malala, était à peu près de niveau avec le point où l'Onopniétès sortant du ravin débouchait dans la plaine.

guste, dota Antioche d'un nouveau faubourg et fit reconstruire l'ancien cirque de Marcianus vers l'orient. Tibère, pour rappeler ici l'acropole d'Athènes, érigea près du théâtre un temple à Bacchus. Les statues colossales d'Amphion et de Zéthus, un groupe rappelant peut-être le supplice de Dircée ou le taureau Farnèse de Naples, en ornaient l'entrée.

En voyant descendre cette avalanche d'eau, de boue, de cailloux qui roulent du haut de ces montagnes, je me demande par quels procédés, aujourd'hui disparus, on pouvait préserver de leur choc dangereux ces magnifiques monuments. Et les solitaires qui habitent encore dans les grottes sur lesquelles les torrents supérieurs tombent en formidables cataractes, que doivent-ils penser à l'heure présente? Ce pays où vécut le Stylite saint Siméon le Jeune a toujours des ermites, chrétiens ou musulmans, qui n'ont pas cessé de se condamner à vivre dans ces creux de rochers soumis aux plus étranges mortifications. Le P. Modeste nous indique, vers le milieu de la montagne, une grotte vénérée parmi toutes et où une lampe brûle nuit et jour. Elle a jadis servi d'asile à l'éloquent diacre Jean, qui sortit de cette solitude pour être la Bouche d'or de l'Église. Vaincu par les supplications de sa mère, le jeune avocat disciple préféré de Libanius avait différé une première fois de se vouer à la vie érémitique. Mais la grâce finit par vaincre la nature, et, tout en se disant que dans sa retraite il n'aurait plus de pain frais, que la même

huile entretenant sa lampe assaisonnerait ses aliments, que ses mains délicates devraient s'assujettir aux plus durs travaux, Chrysostome alla demander à un vieux solitaire de le prendre sous sa direction. Quand on étudie de près les mœurs de l'Orient, on constate que bien des privations, en apparence excessives ou même impossibles pour nous, y sortent peu de la vie ordinaire. Quelques herbes pour nourriture, la pierre dure pour lit, l'eau pour breuvage, l'usage d'un seul vêtement durant de longues années, le jeûne sous un soleil qui supprime la faim, sont ici le lot de la majorité des hommes. Jean, promptement formé à la vie de solitaire, s'enferma donc dans une de ces grottes vers 379. Il y passa deux ans sans se coucher, ne dormant jamais qu'assis et gravant dans sa riche mémoire les belles pages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ses forces physiques ne furent pas au niveau de son énergie morale, et de violents maux de reins l'obligèrent à quitter la solitude pour se faire soigner chez lui. Dans cette caverne que j'examine au bout de ma lunette, il écrivit son admirable livre *du Sacerdoce*, le *Traité de la Componction* et son *Apologie pour la vie érémitique*. Quels hommes et quels temps!

A six heures du soir, il pleut et il tonne encore. Sommes-nous au déluge?

Antioche, dimanche 15 avril.

Soleil radieux. M. Toselli a eu la bonté de nous ménager chez des Turcs un rendez-vous qui peut avoir son importance. L'iman et les protecteurs officiels de la mosquée Abîb-el-Nadjar doivent nous introduire dans ce sanctuaire musulman, le plus important d'Antioche, et où, d'après eux, se trouvent les tombeaux de plusieurs saints et en particulier les restes de l'*Ami du Charpentier*. En réalité, ils défigurent étrangement quelque reste de tradition primitive. D'après eux, Anna et Boulos, Jean et Paul, n'ayant pu prouver par des miracles leur mission divine, furent décapités. Les corps seuls sont ensevelis dans la crypte; leur tête est ailleurs. Deux autres disciples, Chamaoun et Abîb-el-Nadjar, y ont aussi leur sépulture. C'est ce dernier qui, avec son titre d'Ami du Charpentier, me préoccupe. Le *charpentier* est une désignation directe de Joseph ou de son divin fils, et on sait comment, à Antioche même, un rhéteur païen demandant à un chrétien illustre ce que faisait le Fils du charpentier, s'attira cette terrible et prophétique réponse : « Il prépare un cercueil à ton maître. » Le maître était Julien, qui en ce moment même tombait sous les flèches des Parthes. Donc la tradition musulmane est que les

restes d'un et peut-être de plusieurs vaillants défenseurs de l'Évangile reposent dans cette mosquée, au fond d'une crypte. Ne s'agirait-il pas ici de saint Ignace, cet illustre *Théophore* qui se montra si courageusement l'ami du charpentier de Nazareth? Ce qui me fait émettre cette supposition, c'est que la mosquée en question semble correspondre à peu près au site du temple de la Fortune ou du Génie d'Antioche, mentionné par Julien dans son *Misopogon,* et par deux Antiochiens, Ammien Marcellin et le rhéteur Libanius. Ce temple, le même que le Panthéon, était dans la vieille ville de Séleucus, à peu de distance du fleuve, et reproduisait presque les dispositions intérieures du Panthéon d'Agrippa à Rome. Or nous lisons dans l'histoire ecclésiastique[1] que les ossements du grand martyr, laissés à demi brisés dans l'amphithéâtre de Rome par la dent des bêtes féroces, « ces meules broyant le froment de Jésus-Christ, » furent d'abord déposés au cimetière qui était à la porte de Daphné, où, du temps de saint Chrysostome[2], les fidèles allaient les vénérer, et de là transportés dans le temple de la Fortune, qui devint, sous Théodose le Jeune, vers 450, un sanctuaire chrétien. D'autres ossements de martyrs y furent pareillement ensevelis. Comme l'islamisme a toujours établi ses mosquées sur les plus célèbres sanctuaires de l'Église chrétienne, je se-

[1] Évagre, *H. E.*, I, 16.
[2] *Orat.,* XLII, t. I, p. 507. Hieron. V, *illust.,* XVI.

rais fort désireux de constater, par des arguments plus décisifs, ce que j'avance comme une simple hypothèse.

Notre messe dite dans la pauvre petite chapelle des Latins, et notre âme un moment embaumée par tous les grands souvenirs de l'Église primitive, souvenirs des apôtres, des évangélistes et des prophètes d'alors, des martyrs, des docteurs, des conciles, des luttes religieuses pour la justice et la vérité, nous nous rendons à l'entrevue si gracieusement préparée. Dans le divan des deux frères protecteurs de la mosquée, l'élite de la société turque nous attend et nous fait un accueil des plus officiels. Le silence est la forme ordinaire qu'adopte l'éloquence des Turcs. Nous avons le temps de nous regarder et même d'observer un croquis de locomotive rouge et verte, dans le style de nos jeunes écoliers, qui orne la principale paroi de la salle. Je souhaite aux trois autres côtés du mur encore nus des exécutions plus artistiques que celle-là. Le café pris, le narguilhé et la cigarette poliment refusés, nous commençons à nous lasser d'attendre.

Or voici que des cris violents s'élèvent à la porte du divan, sur la terrasse, car nous avons été reçus dans la salle supérieure, le cénacle des anciens. Les deux maîtres de la maison se lèvent, l'iman les suit, et le tumulte n'en devient que plus formidable. Que se passe-t-il? L'employé subalterne, gardien de la fameuse crypte, résiste à toutes les instances et se moque des solennelles injonctions

qu'on lui adresse. Il déclare à haute voix qu'il tient du sultan la clef des tombeaux, et qu'il n'ouvrira que sur l'ordre du sultan. Cet ordre serait long à venir. En attendant, nos hôtes, leurs fils, l'iman, le caïmakam l'accablent d'injures, peut-être même d'arguments frappants, ce qui ne change rien aux dispositions morales du fanatique obstiné. Nous prions alors M. Toselli d'intervenir pour faire cesser une scène si violente, et nous déclarons que, puisqu'il y a un si invincible obstacle, nous n'irons pas à la mosquée. Mais nos Turcs croient qu'il est de leur honneur de nous tenir parole. Le gardien crie qu'il mourra martyr plutôt que de céder. Nous quittons la place.

A peine dans la rue, un émissaire nous annonce qu'on va enfoncer les portes de la mosquée et de la crypte pour nous conduire au tombeau. Après ce que nous venons de voir, il ne serait pas prudent d'envenimer le conflit. Les souvenirs du P. Basile poignardé et du prêtre grec pendu sont encore trop frais pour jouer avec le fanatisme de ces gens-là. Je me contente de recommander mon hypothèse à quelque voyageur qui passera à Antioche, quand le farouche gardien du tombeau aura disparu. Tout ce que j'ai su par M. Toselli, c'est que la crypte est profonde et qu'à la moindre crue de l'Oronte elle se remplit d'eau. Les ouvriers qui ont récemment réparé la mosquée prétendent que la construction primitive avait tous les caractères des édifices gréco-romains. Dans la partie haute, refaite plus tard, il y avait à l'intérieur de

nombreux tuyaux et des vases en terre cuite. Cela pouvait-il intéresser la question d'acoustique? Ce n'est pas probable.

Nous nous dirigeons vers l'Orocassiadès, partie occidentale du Silpius, et nous montons assez haut pour dominer la ville actuelle, jusqu'au point correspondant comme altitude à celui où nous nous étions placés avant-hier sur le Stauris, vers le cimetière latin. Les monuments publics de l'ancienne cité remontaient jusqu'ici. Des exhaussements de terrain, des restes de vieux murs sur lesquels on a élevé des masures, quelques bassins comblés, des conduits creusés dans le roc et amenant les eaux de Daphné et des montagnes voisines aux Lavacra de Trajan, d'Adrien, de Caligula, de César, mettent aussitôt en campagne notre imagination. Nous nous asseyons sous un bouquet de gigantesques lauriers, et nous contemplons en silence ce vaste champ où fut une grande capitale et où la moderne et misérable Antakieh s'abrite sous quelques cyprès, comme à la porte d'un tombeau.

Cette sorte de butte qui est à nos pieds, avec enfoncement semi-circulaire dans le rocher de la montagne, fut sans doute l'ancien théâtre. Les spectateurs étaient dans la situation où nous sommes nous-mêmes, et par-dessus la scène, leur regard, selon l'usage, se reposait sur la ville et ses monuments. Les acteurs, en levant les yeux, voyaient le sommet du Silpius. C'est là et non près de la citadelle, où ils eussent été mal venus à forcer les remparts, que sous le règne de Gallien, vers 260, se mon-

trèrent tout à coup les archers de Sapor, pendant que le peuple riait follement au spectacle. L'acteur, en scène avec sa femme, s'arrêta stupéfait et jetant à l'auditoire avec un suprême effroi ces trois mots : « Ou je rêve, ou voilà les Perses ! » se fit applaudir à outrance par le peuple, qui, croyant cette digression dans le rôle, attribua au talent de l'artiste ce qui était l'expression trop réelle de la frayeur inspirée par l'imminence de la mort. Les flèches des Perses, tombant aussitôt comme la grêle, vinrent donner aux spectateurs le secret d'un cri si naturel. Ils moururent en masse, cloués sur leurs fauteuils. La crête de la montagne surplombe assez le lieu où nous sommes pour expliquer l'horrible massacre.

En rejoignant d'ici, par la rue de Tibère, la Porte du Milieu, on descendait vers ce Forum qui avait vu, à côté des capricieuses agitations du peuple acclamant ou bravant par de malignes invectives les maîtres qui passaient, un spectacle douloureusement sublime et dont le souvenir m'est resté en mémoire, car ce qu'on a lu dans la langue inimitable de Tacite ne s'efface plus. Germanicus était mort empoisonné par ordre de Tibère, et les peuples et les rois pleuraient ce grand homme qui, par sa fin prématurée, rappelait Alexandre, et par ses vertus semblait devoir le surpasser. Avant d'être brûlé, son corps nu fut exposé sur la place publique, sans autre pompe que la douleur universelle et l'éloge que chacun faisait de ses mérites. D'ici sa jeune veuve en pleurs, malade, suivie de ses petits

enfants, tenant dans ses mains l'urne fatale où reposaient les cendres du malheureux prince, partit, objet de compassion pour tous, elle, fille d'Agrippa et petite-fille d'Auguste, naguère environnée de respect et d'hommages par ceux qui l'approchaient, maintenant brisée dans toutes ses espérances, *ferales reliquias sinu ferens, incerta ultionis, anxia sui et infelici fecunditate fortunæ toties obnoxia.*

Deux grandes rues traversaient parallèlement la ville de l'ouest à l'est : l'une était celle qu'Hérode avait, du moins dans son prolongement principal, ornée d'une double colonnade et pavée vers l'orient; l'autre, plus près de la montagne, s'appelait la rue de Tibère. Une troisième, non moins importante, venant de la porte du Milieu, au pied de la citadelle, les coupait perpendiculairement avec des tétrapyles à chaque intersection. Elle se terminait, à l'angle occidental de l'île ou de la ville d'Épiphane, par le Nymphéum, édifice semi-circulaire orné de colonnes et où, au milieu des statues et des fleurs, une fontaine d'eau limpide répandait la plus agréable fraîcheur[1]. Peu de villes furent mieux pourvues d'eaux vives qu'Antioche. Tout grand personnage qui voulait se recommander à ce peuple frivole, lui offrait de nouvelles sources péniblement cherchées sur les sommets du Casius et créait de nouveaux thermes où, avec un raffine-

[1] Liban. *Antiochichus,* p. 372, et Philostr. *Apoll. Tyan.,* VIII, 12.

ment de luxe inimaginable, la ville corrompue allait chercher dans des bains prolongés, non pas un renouveau de jeunesse, comme elle le pensait, mais la décrépitude d'une vieillesse prématurée, ainsi que le disait si bien Apollonius de Tyane. Jules César avait amené, par un aqueduc venant de la route de Laodicée, des eaux très abondantes jusque dans l'acropole. Le réservoir circulaire qu'on y voit encore est sans doute de cette époque.

Quelle agitation fiévreuse nous aurions contemplée d'ici, il y a dix-huit siècles! Sur l'Oronte sillonné de barques les rameurs emportaient vers la mer les richesses de l'Orient, ou en ramenaient les maîtres que l'Occident envoyait à la ville conquise. Entre les colonnades d'Hérode, les chars roulaient vers le cirque, des esclaves portant leurs maîtres sur des litières couraient, les chevaux piaffaient; au forum la fourmilière humaine vendait, achetait, traitait ses affaires; à la porte de Daphné un cortège sacré s'acheminait, avec des victimes, vers les bois de lauriers qui conduisaient au temple d'Apollon; dans la basilique de César on rendait la justice, et des poètes disaient des vers; au Muséum les maîtres de la littérature enseignaient l'art de la parole; autour des thermes des joueurs de flûte se livraient à des danses lascives; au théâtre la foule passionnée applaudissait; au temple de Bacchus l'orgie s'étalait cyniquement. Deux cents décurions allaient et venaient, réglant l'ordre de toutes ces fêtes, de tous ces jeux. A travers ces exhibitions bizarres,

des bateleurs, des charlatans babyloniens, des chanteurs donnaient des spectacles au coin des rues; des magiciens, des vendeurs de talismans, des thaumaturges, chuchotaient leurs secrets autour des temples, et une population de trois cent mille âmes allait et venait, écoutant, regardant, parlant grec, syriaque ou même latin, passant d'un plaisir ou d'une affaire à l'autre, remuant toute sorte d'idées, menant une vie honteusement sensuelle, sans être, au fond, incapable de grandes aspirations.

Mais quels sont dans cette foule ces Juifs nouveaux venus que la persécution a chassés hier de Jérusalem? Leur figure reflète une flamme intérieure qu'ils communiquent d'abord à leurs compatriotes dans des confidences intimes. Puis la vérité dont ils sont dépositaires les tourmente, les presse de parler, et ils la livrent à qui veut l'entendre: « Il n'y a qu'un Dieu, c'est le Père céleste. Il n'y a qu'un Docteur et Sauveur, c'est Jésus crucifié, mort, ressuscité et Seigneur du monde. » Et les Grecs les écoutent. Ce *vir bonus dicendi peritus* plein du Saint-Esprit, à la foi vive et agissante qui inaugure, dans la basilique Césarienne, au Muséum ou au Gymnase, des conférences publiques, c'est Barnabé. La foule goûte sa parole fière et neuve, révèlant au monde le secret de la dignité humaine. Après lui et avec lui voici Paul qui prêche, tout près du Panthéon, dans la rue du Singon [1], peut-être là où est la Tekkeh actuelle et

[1] Malala, lib. X.

où fut l'église *ancienne* ou primitive, le néant des faux dieux. Bientôt les convertis de l'Évangile sont assez nombreux pour former une société que les païens désignent d'un nom étrange et inintelligible à plusieurs. Ce ne sont plus des juifs ou des philosophes, ce sont des *Chrétiens*.

Quels souvenirs évoque ce nom! Je crois l'entendre retentir à ma droite, où fut l'amphithéâtre, au milieu de sinistres clameurs. Car à quelques années de là le peuple, ivre de sang, criait ici comme à Rome : « Les chrétiens aux bêtes! » Tous les martyrs ne furent pas envoyés aux lions de la capitale, comme cet Ignace qui, dans l'hémicycle du Cæsarium, avait répondu à Trajan : « Oui, je suis Théophore, car je porte Jésus-Christ dans mon cœur! » et plus d'un est mort ici. Puis se levèrent sur la génération chrétienne des jours de paix et de triomphe. Dans une splendide cathédrale que Constantin avait commencée, que Constance acheva et dont les ruines sont peut-être au nord de la troisième ville, dans ces jardins se rapprochant des remparts où un vaste monticule attire l'attention des voyageurs, les foules accouraient avides d'entendre la parole de Dieu. Au milieu d'une vaste cour, entourée de murailles, le temple chrétien s'élevait en octogone régulier, surmonté d'un dôme tout resplendissant de lames d'or. Saint-Vital, bâti par les Goths à Ravenne, en reproduit à peu près le type. Le marbre, l'or et les pierres précieuses y brillaient à l'intérieur. Mais ce qui était plus beau que toutes ces richesses,

c'était l'éloquence incomparable de Jean Chrysostome, le prêtre qui, sous le regard bienveillant de son évêque, montait en chaire pour y instruire le peuple et faire oublier tous les misérables triomphes des rhéteurs.

A côté de ces souvenirs lumineux, il y a aussi des souvenirs de ténèbres qui attristent mon âme. Antioche chrétienne, tout en se repeuplant pour moi de ses vieilles gloires, me laisse entrevoir les scandales de quelques apostats. Dans une population frivole et inconstante comme celle-ci, tout novateur pouvait obtenir du succès. Là-bas, sur le forum, Nicolas, l'un des sept diacres choisis par les apôtres, avait conduit un jour son épouse remarquablement belle, en disant : « La prenne qui voudra. » Et, tout en ne voulant peut-être prouver que son détachement de la femme, il avait autorisé les Nicolaïtes à dire plus tard que toutes étaient à tous, et à soutenir l'antinomisme le plus révoltant. Ici Ménandre, un disciple de Simon le Magicien, avait eu ses triomphes. A Ignace, le grand martyr, avait plus tard succédé Paul de Samosate, évêque d'argent, de débauche et de mensonge. Autant est sublime le souvenir de celui-là dans l'arène du Colisée, autant est pitoyable la vanité de celui-ci, payant pour être applaudi quand il parlait dans sa cathédrale, se faisant suivre et précéder d'une troupe de gardes quand il paraissait en public, et se plaisant, sur un trône élevé dans des proportions ridicules, à recevoir les éloges menteurs qu'il condamnait ses prêtres à lui adresser. Ici

débutèrent comme avocats, à deux siècles d'intervalle, Lucien, le mordant sophiste païen, et Jean, le grand orateur chrétien. Avant eux, Apollonius de Tyane s'y était produit en rival de Jésus-Christ.

M. Toselli interrompt ma rêverie, et déclare qu'il est temps de se remettre en marche. Nous montons encore vers les ruines d'une tour pentagonale qui occupe à peu près le milieu du rempart occidental, et nous examinons de près les restes de l'aqueduc Ulpien ou de Trajan, qui venait de Daphné. C'est le seul, d'après M. Toselli, qui existe dans cette direction. Une masse de stalactites qui s'y sont formées ont énergiquement concouru à sa conservation. Il sert de pont sur le ouady Zoïba. Trois kilomètres avant d'atteindre Antioche, cette conduite d'eau se bifurquait pour alimenter sans doute les faubourgs de Tibère et d'Héraclée.

En revenant vers la ville, nous atteignons une fontaine où des femmes lavent et d'autres remplissent leurs cruches. C'est sans doute ici le débouché de quelque ancienne source perdue dans la montagne à travers des conduits engorgés. Deux Turcs fument paisiblement à l'ombre d'un laurier; un troisième gratte le sable encore humide et erre à travers les sentiers ravinés pour découvrir de vieilles pièces de monnaie, des pierres fines ou au moins quelques débris d'ustensiles de toilette, *antika,* comme on appelle ces trouvailles.

Il y eut, à quelques pas d'ici, une porte qui s'ouvrait au bout de la rue de Tibère, et qu'il ne faut

pas confondre avec celle de Daphné, ou de saint Georges au moyen âge. M. Toselli a relevé cette erreur de M. Rey. Cette porte fut celle des Chérubins, ainsi nommée parce que Titus y avait fait placer les animaux symboliques enlevés au temple de Jérusalem. Malala raconte, en effet, qu'Antonin le Pieux commença à la porte des Chérubins le pavage de la rue de Tibère [1]. Celle de Daphné s'ouvrait plus bas sur la fameuse rue des Portiques, commencée par les Séleucides et terminée par Hérode. C'est de là que partaient les cortèges sacrés pour se diriger vers le fameux temple d'Apollon.

Il serait difficile, en se rendant aujourd'hui à Beït-el-Mâ, de se faire une idée de ce que Daphné fut jadis. Tant de gracieux édifices qui bordaient la route, bains, hôtelleries, sanctuaires, lieux de réjouissance, maisons privées, jardins publics, ont tous disparu. Seuls de vastes massifs de lauriers, des myriades de fleurs voyantes et parfumées, et quelques ruisseaux descendant de la montagne vers l'Oronte, laissent entrevoir ce que la nature avait offert à la main de l'homme pour embellir des lieux auxquels l'imagination des Grecs avait voulu rattacher tardivement une tradition mythologique éclose sur d'autres terres. On vénérait dans l'immense bois sacré Apollon poursuivant Daphné métamorphosée en laurier, au moment où le dieu allait l'atteindre.

[1] Malala, lib. XI.

L'arbre sacré dont Phébus resta épris :

Hanc quoque Phœbus amat,

a conservé dans ces parages une vigueur surprenante. Il était aisé à la poésie antique d'animer délicieusement une si belle nature. Le vert feuillage fut la chevelure éparse de la jeune vierge, et les branches rappelèrent ses bras élevés dans un mouvement d'effroi :

In frondem crines, in ramos brachia crescunt.

Ses traits avaient disparu dans la cime de l'arbre, entourée comme d'une auréole par les derniers reflets de la beauté virginale qui venait de s'évanouir. Il y a dix-huit siècles, on prétendait montrer encore dans le temple de Daphné le laurier même de la métamorphose. Çà et là quelques roses rappellent celles qui avaient fait donner à une partie de la route le nom de Rhodion. Le chemin au flanc de la montagne s'élève peu à peu. De la ville même de Daphné, de ses thermes, de ses théâtres, de son château d'eau, des temples d'Isis, de Diane et de Vénus, du stade où se célébraient des jeux olympiques, si fameux dans la mère patrie, d'où ils avaient été importés, il ne reste pas de trace. Quelques cyprès, maltraités par les orages et mourant de vieillesse, rappellent peut-être l'immense couronne de ceux que Séleucus avait plantés autour du téménos d'Apollon. Là furent ces bosquets de myrte et de laurier, asiles d'un culte immoral, où, au bruit des instruments de musique, enivrées de

vins et de parfums, tant de générations s'amollirent honteusement.

Le temple célèbre où le dieu rendait ses oracles avait deux portiques, l'un en avant, l'autre en arrière de la *cella*. Dans celle-ci, ornée de marbres précieux et de bois rares, que la main des artistes avait habilement fouillés, la statue du fils de Jupiter et de Latone s'élevait, colossale de proportions, et chef-d'œuvre de Bryaxis d'Athènes. On sait comment elle fut brûlée, d'après les uns, par la foudre; d'après les autres, par l'imprudence du philosophe Asclépiade, qui avait déposé auprès d'elle une figurine en argent de la Déesse Céleste, dont il ne se séparait jamais dans ses pérégrinations et qu'il aimait à entourer de cierges allumés. Pendant la nuit, des flammèches en voltigeant embrasèrent les ornements du dieu, et tout fut consumé. Julien accusa les chrétiens d'avoir eux-mêmes provoqué l'incendie, et pour les punir il fit clouer et sceller les portes de l'église principale d'Antioche. Au reste, c'est à Daphné que s'engagea la dernière lutte du paganisme contre les disciples de l'Évangile. L'empereur philosophe, « le petit homme à la barbe de bouc, » comme on le désignait, aimait à conduire gravement, au milieu des quolibets de la foule qui l'appelait « Cercope, Éphialte aux grandes enjambées », des processions de dévotes ou de prêtres salariés qui allaient y offrir des hécatombes. Tous ses efforts ne ressuscitèrent pas le culte des faux dieux, à jamais condamné. Quand il n'était plus là pour y pourvoir lui-même, les vic-

times devenaient rares, et Ammien raconte qu'un jour de fête païenne, étant descendu à l'improviste du Casius à Daphné, pour constater les progrès du polythéisme renaissant, il s'y trouva seul avec un prêtre qui, pour toute victime, avait un oison.

Au reste, le dieu lui-même était découragé et ne voulait plus rendre d'oracles. Il en donnait pour raison le voisinage des morts, qu'ici, comme à Délos, il abhorrait. C'était dénoncer à la haine des païens la tombe où reposait, encore chargé des chaînes qu'il avait portées pour Jésus-Christ, l'illustre évêque martyr Babylas. Julien fit rapporter ses restes à Antioche, près de l'Oronte, dans un sanctuaire où ils avaient déjà reposé. Mais Apollon n'en parla pas mieux pour cela. Vainement, afin de lui ouvrir la bouche, l'empereur fit-il dégager l'orifice de la source de Castalie. Adrien, qui y avait reçu l'annonce de sa future élévation à l'empire, l'avait fait obstruer, « car, disait-il, après une si bonne parole, le dieu n'avait plus qu'à se taire. » Apollon s'obstina dans son mutisme. Quand Julien fut mort, l'Église jeta à terre les autels et les idoles, et, chantant avec enthousiasme les versets du Psalmiste : *Aures habent et non audient, os habent et non loquentur,* elle assura aux faux dieux le sort final qu'ils méritaient. Partout des sanctuaires chrétiens s'élevèrent à la place de leurs temples. Hélas! aujourd'hui ceux-là aussi ont disparu, et des moulins à moitié détruits marquent à peine leur site profané.

Deux petits cours d'eau, descendant parallèle-

ment de la montagne, enserrent les ruines de Beït-el-Mâ et vont rejoindre l'Oronte, qui multiplie sur ce point ses sinueux contours. De l'autre côté du fleuve est la route de Souedyeh, l'antique Séleucie. Là passèrent plus d'une fois les apôtres quand ils venaient à Antioche, ou quand ils en partaient par le chemin de la mer. Daphné était seulement à quarante stades ou à huit kilomètres d'Antioche. Souedyeh en est à sept heures de marche à travers les montagnes. Quel que soit notre désir d'y voir la porte encore debout par laquelle passèrent certainement Paul et Barnabé, nous n'y arriverons pas. Des curieux partent à l'heure même pour y aller reconnaître deux navires, l'un anglais, l'autre italien, échoués sur la côte pendant l'orage d'avant-hier.

En rentrant, nous admirons dans la cour du Caïmacanliq, ancien palais d'Ibrahim-Pacha, deux sarcophages de marbre dont l'un vient justement de Séleucie, et l'autre a été trouvé à Antioche même. L'Oronte, dans une de ses fortes crues, a si bien raviné les terres, qu'il l'a mis à jour pour la plus grande joie des amateurs d'antiquités. Au reste, tous deux sont de la belle époque de l'art. Le lion terrassant un taureau, des masques en relief, quelques guirlandes qui les entourent nous semblent admirablement traités. Des restes de dallage en porphyre que nous remarquons en passant devant la caserne conduisent directement à l'ancienne porte de Daphné et indiquent l'entrée de cette fameuse rue des Portiques, qui se continuait vers l'orient jusqu'à la porte de Saint-Paul.

Pour nous remettre de notre course matinale, le frère cuisinier du couvent nous a accommodé de diverses façons un lièvre du pays. C'est une pièce énorme. On l'a payée une piastre, vingt-deux centimes. Elle ne vaut pas davantage.

Antioche, dimanche soir.

M. Toselli est encore notre guide. A travers les rues tortueuses et le bazar très insignifiant de la ville, après avoir laissé à gauche la porte du Pont, nous nous dirigeons au nord, vers les arasements des vieux remparts, sur les bords de l'Oronte. Il est aisé d'observer d'ici une longue dépression de terrain formant une immense courbe en sens inverse de celle du fleuve actuel. Sur toute cette ligne semi-circulaire, les moissons se balancent plus hautes et plus vertes, signe d'une couche d'alluvion très intensee. Nous sommes certainement en présence du lit primitif qu'occupa l'Oronte avant qu'on ait creusé au nord le canal qui est devenu son lit actuel, et qui avait été seulement destiné à entourer d'eau le troisième quartier d'Antioche en formant une île. Dès l'origine, en effet, l'Oronte dut recueillir les eaux qui descendaient de la montagne, et qui maintenant entretiennent ici un marais perpétuel. Le nahr Koassieh au nord ne le rejoignait, au contraire, qu'à la pointe où nous sommes et où émergent encore quelques îlots. Il formait donc avec

lui une sorte de triangle heureusement disposé pour recevoir une nouvelle ville. Il n'y eut qu'à dériver vers l'orient une partie de l'Oronte, qui vint aussitôt remplir le lit trop souvent desséché du Koassieh et former l'île où un Antiochus bâtit la quatrième cité. De violentes commotions du sol et les terres transportées par les torrents ont plus tard comblé ce lit primitif du fleuve, mais sa trace demeure encore assez visible pour nous déterminer à modifier considérablement le plan hypothétique de l'ancienne Antioche par Odfried Müller.

C'est ici, en effet, et non pas au nord de la porte du Pont, qu'il faut chercher la ville d'Antiochus le Grand selon les uns, ou d'Antiochus Épiphane selon les autres, avec le palais royal successivement embelli par les empereurs. Les innombrables débris de marbre qui couvrent les champs et à travers lesquels, comme à travers une mer de cailloux, poussent des blés vigoureux et les fleurs purpurines de la réglisse à la racine longue, douce et ligneuse, sont tout ce qui en reste. Là fut un tétrapylum dans le genre de celui de Latakieh, avec son quadruple portique s'ouvrant sur deux rues à colonnades qui se croisaient, et dont la plus courte abordait le palais royal par son aile méridionale [1]. Au nord, une sorte de boulevard suivant le bord de l'Oronte le contournait. C'est là que passait saint Aphraate avec son manteau en haillons, quand Valens, du haut de sa terrasse, le remarqua. « Quel

[1] V. Evagre, *H. E.*, II, 12.

est ce vieillard qui marche vite, comme s'il ne sentait pas le poids des ans? — C'est celui qui tient en échec ton influence et celle de tes évêques, répondit quelqu'un. Il va présider l'assemblée religieuse qui doit avoir lieu par delà le fleuve, au bout du champ de Mars, et défendre de faire ce que tu as ordonné. » Et l'empereur se penchant sur la balustrade : « Dis, moine, où vas-tu? — Prier pour ton royaume, » répondit Aphraate. « C'est dedans que je voudrais te voir, et non dehors. Un bon moine garde sa cellule. — Oui, comme une fille sa maison; mais quand celle-ci brûle, la fille sort pour porter secours. Empereur, tu as mis le feu à la maison de mon Père, et tu es surpris de me voir dehors! » Valens, humilié, s'enferma dans le palais. Un de ses serviteurs insulta alors l'homme de Dieu. C'était le baigneur du prince. On le trouva mort quelques instants après dans un bassin d'eau bouillante [1].

Le cirque, d'après Évagre, était aux portes de la ville, avec des tours qu'un tremblement de terre, sous l'empereur Léon, renversa. Nous en retrouvons, en effet, quelques restes vers l'Orient. Des substructions énormes y marquent sa forme oblongue. Elles soutenaient des arcades extérieures et les gradins où s'asseyaient les spectateurs. Le petit mur ou *spina* qui partageait l'arène est visible, avec les deux points extérieurs où se trouvait la *meta* ou borne première et seconde. Des obélisques

[1] Théodoret, *H. E.*, IV, 26.

et des colonnes se dressaient sur la spina avec les statues des empereurs. Comme Constantinople, Antioche se passionna pour les luttes du cirque, et ici même, en voulant faire prévaloir leurs favoris, les factions plus d'une fois ensanglantèrent l'arène.

Un peu plus loin nous croyons reconnaître les ruines considérables d'anciens thermes. Les corridors entourant la masse des constructions centrales étaient larges. Le stade paraît avoir été en dehors du vaste édifice rectangulaire. Quant aux détails des salles spéciales : réservoirs d'eau, lieux de réunion, piscines et autres, il est difficile de les reconstituer. Peut-être sommes-nous sur ces Thermes célèbres que Valens avait fait bâtir non loin du cirque, et dont il avait surveillé lui-même la construction [1]. Les murs en briques étaient revêtus d'un beau marbre blanc qui, par les petites lames cristallines de la cassure, rappelle celui de Paros.

Un Turc se promène au milieu de ces débris, cherchant des *antika*. Il ramasse devant nous une pièce de monnaie qu'il m'offre. C'est le frère de celui qui poignarda le P. Basile. Par son amabilité il veut sans doute nous faire oublier le fanatisme des siens. D'ici, et en ce moment où le soleil commence à descendre derrière les montagnes sombres, le site de l'antique cité se révèle sous son plus bel

[1] Ammien Marcellin (XXXI, 1) raconte que le peuple d'Antioche, soulevé, criait : « Valens au bûcher! » et s'encourageait à porter du bois aux Thermes de l'empereur pour les incendier.

aspect. Dans ce vallon de deux kilomètres de large du pied des monts aux bords de l'Oronte, et de cinq de long de l'est à l'ouest, Antioche a vécu de longs siècles, protégée par cette pittoresque enceinte de murs crénelés qui monte à travers les rochers jusqu'à trois cents mètres de haut, descend dans les ravins, se redresse et remonte jusqu'au point culminant de l'Orocassiadès, pour s'incliner tout à coup brusquement vers le fleuve. Sur ses médailles on la représentait comme une reine superbement assise dans sa force, sa fécondité et sa beauté, la couronne crénelée sur la tête, une gerbe d'épis à la main et un roc pour appui, tandis que l'Oronte, personnifié par un beau jeune homme, sortait des flots pour l'inviter à poser ses pieds sur ses épaules. C'était heureusement trouvé.

Nous sommes d'accord à regretter le déplacement définitif du fleuve, car voici un quart d'heure que nous cheminons à travers des flaques d'eau et des ruisseaux indécis, ce qui n'est aucunement agréable. Il faut s'ingénier sans cesse à jeter devant soi des pierres en guise de passerelles, et sautiller de l'une à l'autre pour éviter un bain de pieds. Cette gymnastique n'est plus de notre âge.

Enfin nous atteignons, en nous rapprochant des montagnes, la route d'Alep et la porte de Saint-Paul, Bab-Boulos, un reste de la vieille Antioche, qui ne subsistera plus dans un an d'ici. Elle rappelle si visiblement l'ancienne porte d'Or de Constantinople, qu'on peut, sans hérésie archéologique, la croire seulement de l'époque byzantine.

Le cintre renversé par le tremblement de terre de 1872, a complètement disparu. L'un des pilastres est fortement entamé. Ces splendides matériaux semblent se tenir à la disposition de qui veut les prendre. Une fontaine, peut-être l'ancienne Olympias, qu'Alexandre, au dire de Libanius, aurait ainsi appelée, parce qu'il en trouva les eaux aussi délicieuses que le lait de sa mère, porte également le nom de l'Apôtre. Cela s'explique par le voisinage du fameux monastère dont les ruines sont devant nous, au flanc de la montagne.

Celui-ci fut bâti près des grottes que la tradition indiquait comme ayant abrité l'apôtre des Gentils. L'une d'elles se voit encore en face de la porte principale du couvent. Sur les deux rives d'un ravin peu profond, on retrouve la naissance d'une voûte qui longeait la façade du monastère et le rattachait à la grotte. Les ruines que nous abordons sont tellement confuses, qu'il est impossible de s'y hasarder, et par suite d'y rien reconnaître. Des secousses périodiques y ont tout bouleversé et brouillé. C'est probablement près de ces cavernes de saint Paul que les catholiques, chassés de leurs églises par Valens, se réunissaient en plein air quand, sous la conduite de Flavien et de Diodore, ils se plaisaient à affirmer leur foi orthodoxe en chantant les louanges de Dieu et en écoutant ses divins oracles sous la pluie, la neige et les ardeurs du soleil[1].

[1] Théodoret, *H. E.*, IV, 24; *Vita Patr.*, II.

La route que nous prenons pour revenir à la ville va en ligne droite, à travers quatre kilomètres, jusqu'au point où nous avons retrouvé ce matin la porte de Daphné. Ce fut la belle rue ornée d'un double rang de portiques dont il a déjà été question. Des colonnes se retrouvent encore couchées çà et là dans les jardins que nous longeons. A vrai dire, cette large route, couverte de cailloux, est si détestable, qu'on peut, en invoquant la même raison qui détermina Hérode à la faire paver de magnifiques dalles blanches (ἦν γὰρ δύσβατος), souhaiter qu'un pacha quelconque la fasse au moins épierrer. En outre, elle se trouve absolument envahie depuis hier par l'Onopniétès, et il faut moins songer à admirer la belle nature qu'à se tirer comme on peut du nouveau lac où nous venons d'entrer.

Néanmoins je propose à mes amis mes vues définitives sur la vieille Antioche, et nous les discutons chemin faisant. Puisque, d'après Strabon, la ville se divisa en quatre quartiers distincts, chacun avec ses remparts, mais tous définitivement enfermés dans une enceinte commune, voici comment j'entends la situation respective des quatre villes.

La première et la plus importante fut bâtie par Séleucus, près du fleuve[1], pour éviter les eaux qui, aux jours d'orage, descendaient de la montagne et menaçaient d'entraîner avec elles tout ce qui était sur leur passage. Toutefois il faut bien admettre que la montagne fit aussi partie de la ville,

[1] Malala dit : « Ἐν τῇ πεδιάδι τοῦ αὐλῶνος. »

car Antioche ne fut bâtie en ce lieu que pour s'appuyer sur l'Oronte au nord et le Silpius au midi. Deux torrents, le Phyrminus ou Onopniétès au levant, et le Zoïba au couchant, débouchant aux deux extrémités de la montagne, devaient défendre, comme une fortification naturelle, les deux remparts qui, du Silpius au fleuve, achevaient de protéger la ville. On retrouve encore des restes de celui de l'orient, non loin du cimetière latin, dans la direction de l'Onopniétès. La maçonnerie en est tout à fait semblable à celle des fortifications de Séleucie, et il est naturel de les faire remonter à Séleucus, le fondateur de la ville.

Sans doute l'enceinte de cette Antioche primitive fut vaste, si nous observons le carré qu'elle occupait; mais on ne doit pas oublier qu'elle était destinée à recueillir la nombreuse population d'Antigonie, ville de soixante-dix stades de pourtour, que Séleucus avait résolu de transplanter ici. Les premiers habitants s'établirent dans la plaine le long du fleuve, tandis que les soldats occupèrent le Silpius ou l'Acropole, et ainsi dans cette première ville il faut en trouver deux, la ville basse, riche et populeuse, la ville haute ou Acropole, Iopolis. C'est le seul moyen d'expliquer les affirmations de Strabon et des autres qui, parlant de Tétrapole et de quatre villes, ne mentionnent que trois fondateurs. Au reste, il arriva que, les habitants se multipliant très vite et les Juifs accourant en masse pour y jouir des privilèges octroyés par Séleucus, les deux villes se rapprochèrent rapidement,

se rencontrèrent et même devinrent insuffisantes.

Callinicus résolut alors d'ajouter à la première enceinte une seconde montagne avec le fragment de plaine qu'elle dominait au levant de l'Onopniétès et de son rempart. Ce fut là la troisième ville. Elle était limitée au nord par le bras de l'Oronte aujourd'hui desséché, dont nous venons d'observer et de relever soigneusement la direction. Si Müller eût visité Antioche, sa carte aurait été tout autrement conçue et plus en harmonie avec les données topographiques qui subsistent encore.

Comme l'espace manquait toujours, Antiochus IV Épiphane, ou peut-être Antiochus III le Grand, fit bâtir la quatrièm eville dans l'île formée, comme je l'ai dit, par deux bras de l'Oronte. Celui qui sert actuellement de lit au fleuve fut en partie creusé pour la défendre au nord, et l'autre l'enveloppa au sud tout en couvrant, comme précédemment, les remparts de la ville de Callinicus. Voilà, semble-t-il, l'explication la plus naturelle du nom de Tétrapole donné à Antioche. Le Nahr-el-Koassieh, que l'Oronte reçoit à deux à trois cents mètres de l'ancienne bifurcation, avait préparé d'avance une déviation partielle du fleuve dans la direction qu'il suivait lui-même.

Nous savons en outre que la grande île dont nous venons de reconnaître la place, en la traversant dans toute sa longueur, était abordée par cinq ponts munis de tours. Les ruines de l'un d'entre eux sont encore visibles au bord de l'Oronte actuel, non loin de l'ancien cirque. Seul le palais

royal, accosté par les belles avenues dont nous avons parlé, occupait un quart de la nouvelle ville et constituait son principal ornement. Les autres édifices publics étaient dans la cité ancienne. Les temples de Pan, de Vénus, d'Esculape, de Mars, de Bacchus, se groupaient en partie, comme à Athènes, sur les flancs de la montagne. Le théâtre [1], successivement agrandi par Agrippa, Tibère et Trajan, et l'amphithéâtre pour les gladiateurs, s'y trouvaient aussi. Libanius observe qu'ils étaient quand même assez près de partout pour offrir aux citoyens les spectacles les plus variés, sans les obliger à un déplacement considérable. Plus au centre de la ville et en descendant dans la plaine était le Cæsarium, souvent détruit et transformé, mais dont la *concha* ou partie semi-circulaire, servant de tribunal, subsista toujours, avoisinée par le Plèthre et par un Xyste [2]. Plus bas encore et au point d'intersection entre la grande avenue des colonnades et la rue qui allait du pied de la citadelle au fleuve, était le plus célèbre des Tetrapylum abritant l'Omphalos, sur lequel reposait une statue d'Apollon assis. Quand l'Onopniétès était en fureur, il jetait ses eaux jusques-là, et nous venons de constater qu'il sait y arriver encore. Tibère

[1] Liban. *Orat.* XI. *Antiochic.* « Τὸ ὑπὸ τῷ ὄρει θέατρον. »

[2] C'est là que M. Toselli croit avoir mis à jour les promenoirs du théâtre, en dehors de la scène, tels qu'on les voit représentés sur l'antique plan du théâtre de Pompée à Rome. Mais il est évident que ces galeries peuvent trouver une place plus naturelle dans l'un des trois édifices que j'énumère ici.

y avait enterré quelques talismans pour arrêter ses invasions. Si M. Toselli, qui doit faire exécuter des fouilles sur ce point même où nous passons à l'instant, vers l'entrée de la ville, venait à les découvrir, il rendrait service à la science. A ce Tetrapylum se rattachaient le Forum et quelques édifices publics, Muséum et Basiliques diverses, dont les restes sont exhumés de temps en temps par les chercheurs de pierres ou de trésors. On a trouvé un peu à notre droite, et par conséquent au nord de la rue des Portiques, deux superbes colonnes en diorite porphyroïde de sept mètres de long et soixante centimètres de diamètre, et plus loin dans la même direction, mais en inclinant vers le couchant, d'autres colonnes de marbre blanc. Il est regrettable que pas une seule inscription ne soit venue éclairer et fixer nos hypothèses. J'imagine toutefois que ces ruines appartenaient aux édifices voisins du Forum. Un autre monticule, dans l'axe de la rue descendant de la citadelle, mais assez près de l'ancien bras du fleuve, correspond peut-être au Nymphéum. Le propriétaire, convaincu qu'il y a des trésors cachés, a interdit d'y faire des fouilles. On y trouverait sans doute enfouies les restes de l'antique coupole de marbre au milieu de colonnes brisées, et peut-être quelques-unes des statues qu'elle abritait.

Enfin un dernier tumulus, plus vaste encore et que nous avons remarqué à cinq cents mètres de la porte de Saint-Paul, dans l'ancienne ville de Callinicus, au nord de la rue d'Hérode, pourrait

correspondre à la fameuse église octogonale dont j'ai déjà parlé. La mosquée Abib-el-Naddjar, près de laquelle nous passons en arrivant chez nous, est-elle l'ancien Panthéon et le temple de la Fortune d'Antioche? La Tekkèh, que nous laissons à gauche, fut-elle l'église ancienne (παλαία), dont il est si souvent question dans l'histoire d'Antioche chrétienne? J'ai émis toutes ces hypothèses. Si elles sont fondées, la rue où se terminent nos discussions archéologiques a peut-être pris la place de celle du Singon, où saint Paul prêcha.

Il est nuit close quand nous rentrons au couvent. Cachir allume sa lanterne monumentale, et nous allons dîner chez le consul, où un peu d'agréable conversation, d'esprit français et d'excellente cuisine nous font agréablement retrouver la patrie. Que Dieu bénisse cette jeune et intéressante famille! On ne saurait être ni plus hospitalier ni plus français.

Lundi, 16 avril.

A six heures, après avoir une dernière fois célébré le saint sacrifice sur cette terre où jadis l'Esprit de Dieu fit des prodiges pour le développement de son Église, nous prenons congé de nos hôtes.

Des curieux nous attendent en foule aux portes de la ville pour nous voir partir. Sur ce pont où nous nous arrêtons pour voir l'Oronte battre de ses flots boueux les vieilles arches romaines, Barnabé, Paul, et les hommes apostoliques sont passés, ayant au cœur le feu sacré qui devait brûler et changer la face de la terre. Cette pensée nous tient un moment immobiles en ce lieu, la seule relique à peu près certaine qui ait vu nos origines chrétiennes. Avec tristesse nous saluons au-dessus de la foule misérable, à l'œil sauvage ou idiot, aux vêtements sordides, à la langue barbare, qui a supplanté la vieille population spirituelle, luxueuse, cultivée d'Antioche, les grands souvenirs de Barnabé, Jean Marc, Jude Barsabas, Silas, Simon le Noir, Lucius de Cyrène, Manahen, Paul, Pierre, Luc, Evodius, Ignace entre ses deux diacres Philon et Agathopode, marchant au martyre et se retournant d'ici vers son troupeau pour lui dire : « Je vais aux bêtes de Rome, mais je te laisse pour évêque Jésus-Christ ! » Théophile, Babylas, Chrysostome, sans parler de tant de martyrs et de pieux confesseurs de la foi qui ont prêché et glorifié Dieu au pied de ces monts. Ce rapprochement du passé et du présent nous donne un vif serrement de cœur, et, levant instinctivement nos mains au ciel, nous disons avec Virgile :

Multa dies variusque labor mutabilis ævi !

Nous voici en route pour Alexandrette; y trouverons-nous encore un bateau? car l'orage nous a fait perdre un temps précieux. En attendant, les champs, si richement ornés de pierres il y a peu de jours, sont devenus des fondrières impraticables. Nos trois chevaux sont impuissants à traîner le coche, que le bon P. Guillermin a pourtant allégé en optant pour un autre mode de locomotion. Le cahotement insensé de la voiture lui était insupportable. Chevauchant avec le P. Ambrogio, qui a fini sa mission de confesseur, il nous devance facilement, car force nous est de descendre pour aborder à pied l'interminable marais. Le marais se complique de torrents. Il s'agit de les franchir comme on peut, et souvent, en dernière analyse, c'est sur le dos de notre Turc. Les chevaux viennent de laisser une fois encore sa voiture vide au milieu des eaux. Il imagine bien un système de sauvetage, mais il faut attendre le concours d'une caravane de passage pour l'exécuter. Entre temps, des cris de désespoir retentissent en aval du torrent. Un pauvre cheval, écrasé par le fardeau qu'il porte, vient de glisser. Il boit plus qu'il ne faut et meurt. On l'écorche aussitôt, et le propriétaire, ayant pris sa peau sur l'épaule, laisse généreusement le reste en pâture à des milliers de condors qui décrivent sur nos têtes des cercles sans fin, en guettant l'heure où ils pourront faire honneur à ce bon déjeuner. A travers cent péripéties, nous arrivons à Khan-Karamourt, où l'on fait halte. Détail typique : un

marchand de café, qui y tient buffet, nous procure un seul bol de lait fortement additionné d'eau. Ce sera mon lot, car le bon P. Modeste n'a pas mesuré les provisions au nombre des voyageurs, et le déjeuner, presque insuffisant pour un, doit servir à quatre. Quelques misérables fèves vertes constituent un supplément. Un café arabe achève ce repas éminemment frugal. Je règle les comptes, ou mieux, sans rien spécifier, je demande au marchand ce que je dois. Dans la pratique ordinaire du pays ce serait cinq centimes pour chaque café, et par conséquent vingt centimes, ou une piastre et le lait en sus. Le turc ne veut rien articuler et s'obstine poliment à s'en remettre à ma générosité. Je donne un franc qu'il met religieusement dans sa poche, puis il ajoute en me tendant la main : « Et maintenant le lait. » Cette race est affreuse. Nous l'avons constaté une fois de plus à Beylan, où notre célèbre Gar-bî, qui nous a si odieusement exploités à notre passage, ose venir nous réclamer un baghchich en récompense de ses services. Ce sont des irresponsables. Je me suis mis à rire et le lui ai donné. A sept heures nous arrivons à Alexandrette. Le dernier paquebot est parti ce matin même. Quand pourrons-nous prendre la mer? Hélas!

Mardi, 17 avril.

Nous sommes logés chez des PP. Carmes. Les quatre sont Italiens. Leur désir de nous être agréables n'est pas douteux, mais la perspective de perdre là des jours précieux nous attriste jusqu'à nous énerver outre mesure. Le P. Guillermin nous traite avec de bons discours sur la patience.

Enfin, puisqu'il faut s'installer ici, commençons par nous créer un *modus vivendi* tolérable. Les bons Pères se nourrissent de rien. Une oke (1,250 grammes) de mauvais poisson suffit à leur cuisinier pour faire un potage, l'entrée et le roti. De dessert il n'y en a pas. Ce régime est insuffisant pour des voyageurs. En outre le petit poisson blanc dont s'accommode la communauté donne les fièvres. Notre chambre est vaste; rien de plus simple que d'y faire ménage à part. On nous amène un brave homme qui nous servira d'interprète et de pourvoyeur. Après avoir éprouvé son honnêteté, fort au-dessus de la moyenne dans ces étranges pays, nous nous disposons à user de ses services. Il est d'autant plus zélé que sa famille a en perspective de vivre de nos restes, car Mikel est marié, pêcheur, bon chrétien, et doué en outre d'une dose de philosophie qui nous amuse. Il a, comme nous l'avions remarqué chez nos

moukres de Palestine, un système d'exprimer sa stupéfaction, sa pitié ou son indifférence, qui répond très certainement au *sherekah*, le sifflement du dédain, de la compassion ou de la surprise dans l'Écriture. En appointant ses lèvres il pousse un cri prolongé, *fioû*, que nous trouvons absolument archéologique. Son langage est d'ailleurs pittoresque, malgré le peu de mots français qu'il s'est appropriés. Je suis sûr que ses pensées le sont aussi. Il me montrait tout à l'heure avec quelque malice un jeune Turc qui a déjà quatre femmes, « parce qu'il veut avoir *bicou* enfants. » — « Coquin, lui dis-je, je crois que tu en ferais de même si tu pouvais. — *Oh! nô, nô, moi, un femme, bicou!* »

19 avril.

L'Amanus noir, rouge, bleu, selon les heures du jour, et lézardé de lignes blanches qui en temps d'orage deviennent des torrents, est certainement une belle chaîne de montagnes. Eh bien, je suis las de le contempler. Nous avons fait ce matin une chasse aux tortues, aussi nombreuses que des crapauds dans ces fétides marais d'Alexandrette. M. Vigouroux a été le plus adroit et le plus hardi. Des ruines que nous avons vues au pied de la hau-

teur où fut l'ancienne ville d'Alexandrette, et d'où sourd impétueuse la source qui alimente la ville actuelle, il n'y a rien à dire d'intéressant. A travers les jardins on voit des pans de mur encore debout et une ancienne église à peu près conservée.

Au reste, aucun souvenir historique ne plane sur ces marécages, sauf qu'Alexandre voulut y bâtir une grande cité en mémoire de la victoire d'Issus. Issus, en effet, n'est qu'à six heures d'ici. On y arrive en suivant la grève qui longe le pied de l'Amanus, dont les roches ont dû plus d'une fois être taillées pour laisser passer des chars de guerre. Un monument que l'on rencontre après deux heures de marche est assez curieux. On le nomme les Piliers de Jonas, mais il est peu probable que le prophète ait été rejeté là par le monstre marin qui l'avait englouti; ce sont les restes d'une porte monumentale, visibles de fort loin et marquant les limites de la Syrie et de la Cilicie. Là furent les portes Amanides, et peut-être les deux pilastres blancs n'en sont-ils qu'un souvenir. D'après une tradition locale, c'est sur l'arcade, aujourd'hui disparue, de ces deux jambages qu'aurait été placé le sarcophage d'Alexandre, et tous les chefs d'armée, en passant sous le célèbre portique pour aller aux grandes guerres, devaient se reconnaître les inférieurs de l'illustre conquérant. Peut-être n'y eut-il là qu'un monument de sa victoire.

C'est sur les bords du Pinarus que les armées d'Alexandre et de Darius se rencontrèrent. Elles

appuyaient leurs ailes, d'après Arrien, à la mer et aux montagnes, et leur centre aux rives du fleuve. Le roi des Perses avait quatre cent mille fantassins et cent mille cavaliers. La phalange macédonienne, entr'ouverte par un faux mouvement au passage du fleuve, faillit compromettre le sort de la journée. Mais l'aile droite, culbutant tout devant elle, prit en flanc les Grecs mercenaires, et la déroute des Perses devint aussitôt générale. Darius s'enfuit honteusement, laissant au pouvoir du vainqueur sa mère, sa femme, sa sœur et ses enfants. Alexandre, entendant des gémissements et des cris déchirants sous la tente royale, fit dire aux femmes que Darius n'était pas mort, et qu'elles-mêmes n'avaient rien à craindre. Puis il vint lui-même les visiter suivi d'Héphestion. C'est alors que la reine-mère, troublée par sa douleur et frappée surtout de la haute taille d'Héphestion, se prosterna devant lui, le prenant pour Alexandre : « Vous ne vous trompez pas, ma mère, dit le vainqueur, car celui-là est aussi Alexandre. » Cent mille cadavres étaient entassés dans la petite plaine et les défilés des montagnes. Les aigles de l'Amanus et les fauves furent approvisionnés pour de longs jours.

J'aime à m'asseoir sur cette route. C'est celle qui par terre allait directement d'Antioche à Tarse. Barnabé et Paul y sont passés.

Mardi 24 avril.

Nous nous morfondons à regarder la mer pour y saluer un navire libérateur. Rien à l'horizon. Le *Khédivié,* qui devait passer samedi, a brûlé Alexandrette pour filer droit sur Mersina. Au reste, chaque jour des orages terribles éclatent le long de l'Amanus et s'étendent jusqu'à l'Hermon, où une caravane de trois jeunes Angevins, que nous avions déjà rencontrés, vient d'être ensevelie sous la neige, laissant un moukre mort et trois autres avec les extrémités congelées. La Providence nous protège visiblement. Dimanche nous avions tout réglé pour partir. Nous devions traverser en barque le golfe jusqu'à Baïas et prendre de là des chevaux jusqu'à Adana. Le ciel s'est couvert assez tôt pour nous empêcher de mettre à la voile. Deux heures plus tard nous étions pris par une tempête épouvantable.

Le spleen me donne la fièvre, et nous sommes sans linge pour nous approprier, presque sans argent pour partir. Tout est resté sur le bateau des messageries, et nous le retrouverons sans doute à Smyrne. Nos occupations quotidiennes se résument à dire notre bréviaire et à revoir mes notes, que je ne pensais guère faire imprimer plus tard.

Les journées nous semblent des siècles. *Alexandria sçabiosa!* Elle l'est de toute façon. Le soir, sur la grève, assister à la pêche; le matin, visiter les bazars; à midi, voir arriver les caravanes d'Alep: telle est la série peu variée de nos distractions. La ville n'est qu'un vulgaire entrepôt de commerce. On projette d'en faire la tête de ligne du chemin de fer allant à l'Euphrate par Alep. Un tunnel passerait sous Beylan, et un viaduc franchirait le ravin du Diable, à cent soixante-dix mètres de hauteur. M. Eiffel pourra y jeter une de ses arches gigantesques, sœur de celle de Garabit et digne des merveilles qu'on va voir à l'Exposition. Ce sera pittoresque, et on ne se morfondra plus à Alexandrette. En attendant, épuisons-nous plus que jamais dans l'admiration des teintes de l'Amanus au soleil couchant, des flots azurés de la mer, de la force musculaire des Ansaryehs, de la ruse des Arméniens, de la patience des dromadaires. Demain ce sera comme aujourd'hui. Un poète italien, le signor de Gibelis, nous donne une séance de déclamation assez intéressante, mais sur un ton si excessif, que deux de nos Pères Carmes, invités à notre dessert, laissent là, sans le boire, un verre de vin de la Commanderie et se sauvent comme s'ils avaient affaire à un fou furieux. Le P. Guillermin, qui reçoit ses gestes en pleine poitrine, n'est guère plus rassuré. De Gibelis était directeur de collège à Khartoum. Il va visiter le schah de Perse, dont il se croit le frère.

Une plus consolante récréation est d'aller,



Chameliers au repos.

chaque soir, vers les cinq heures, encourager quatre bonnes religieuses de Saint-Joseph qui tiennent l'école publique avec un dévouement digne d'un meilleur sort. Deux sont Arabes; la supérieure et une autre sont Bretonnes. Quels trésors de charité il y a dans ces saintes âmes! Instruire pêle-mêle deux cents enfants de tout âge, de tout sexe et de toute religion, misérables, dégoûtants, paresseux, insensibles aux encouragements comme aux reproches, y a-t-il un labeur plus décourageant? Un des Pères Carmes va, une demi-heure par jour, leur faire chanter en italien des cantiques de sa composition, tout à fait à la hauteur des artistes qui les exécutent.

Enfin on nous avise qu'un bateau de Marseille arrive. Je salue le capitaine comme un libérateur. Les Pères nous accompagnent jusqu'à l'embarcation; les braves religieuses versent un pleur. Comme dernier adieu sur ce golfe inoubliable, la foudre décrit sur les cimes de l'Amanus de sinistres sillons et les échos résonnent de ses longs mugissements. Nous partons.

L'ASIE MINEURE

En Cilicie, mercredi 25 avril.

Le vapeur qui nous a portés à Mersina, et où nous avions une cabine de première classe, n'est pas propre. Peut-être a-t-il pour mission de ne transporter que des bêtes. Il sera primé quand il voudra, si c'est là sa spécialité. Nous n'y avons passé qu'une nuit, et nous avons constaté qu'elles y abondaient.

A six heures, nous débarquons à Mersina. Notre première visite est pour la maison des Capucins, où nous espérons dire la messe. Je trouve le supérieur au lit, retenu par la fièvre, et le supplie de ne point se déranger. Il se lève malgré moi, mais ce n'est pas pour moi, car il nous quitte sans mot dire, et va à ses ouvriers maçons, d'où nous ne le verrons pas revenir. Son compagnon, le P. Euthyme, est plus aimable. Après la messe, nous prenons le chemin de fer de Tarsous. Deux habitants du pays parlant très convenablement le français engagent avec nous une intéressante conversation. Ils nous expriment leur dégoût pour le gouverne-

Vol. III, p. 91.



Vue de Tarse, au pied du Taurus.

ment du sultan et leur vif désir de voir l'étranger, la France en particulier, créer un vaste protectorat sur les côtes d'Asie Mineure, comme elle l'a fait à Tunis. De distance en distance, et sur des mamelons artificiels, d'anciennes tours carrées rappellent que quelqu'un a voulu établir là, soit une série de signaux, soit une série de gardes. On nous dit que c'est l'œuvre d'Alexandre le Grand et que ces signaux arrivent à Babylone. La plaine est très riche. La rivière Folle, assez peu profonde, peut bien sortir de son lit quand il lui plaît, et gambader au milieu des moissons. Une belle vigne, plantée à la française, excite notre admiration. Elle appartient à un de nos compagnons de route, qui nous déclare avoir *apporté* un homme de France et de Nîmes pour la cultiver.

Nous voici à Tarse. L'antique patrie de saint Paul semble n'être plus qu'un vaste et frais jardin. Des bosquets d'orangers, de figuiers, de mûriers y cachent les maisons. Seuls deux ou trois minarets annoncent qu'il y a là une ville. Elle fut très florissante autrefois. Son école rivalisait avec celles d'Alexandrie et d'Athènes, et elle eut l'honneur de fournir des précepteurs aux maîtres du monde ou à leurs neveux Octave, Marcellus et Tibère. C'est justement à l'un des successeurs de ces fameux maîtres d'école, Abib-el-Kouri, un jeune et charmant maronite, que nous sommes adressés. Il nous ménage auprès du curé grec-catholique, le P. Becherah, dont, comme instituteur, il est l'auxiliaire, la plus sympathique ré-

ception. Sa classe est bien tenue. Notre arrivée y provoque une joyeuse émotion. On proclame des vacances pour la soirée, et nous avons le plaisir de voir ces jeunes écoliers user et abuser de la récréation que nous leurs avons value. Ils s'installent pour y jouer sur des chapiteaux, des fûts de colonnes et des frises de marbre blanc très finement sculptées qui, après avoir fait l'orgueil de la vieille ville au temps de Paul, gisent maintenant çà et là pêle-mêle, tout en étant dignes de faire l'ornement de nos musées nationaux. Les chers élèves en rupture de ban grimpent sur quelques pauvres mûriers, qu'ils débarrassent de leurs fruits. Le tumulte devient indescriptible. Nous avons hâte de fuir en allant chercher, s'il s'en trouve quelque part, des souvenirs du grand Tarsais qui fut l'Apôtre des nations.

De sa maison, de l'arbre qu'il aurait planté, nul ne sait nous indiquer la place. Chez l'agent consulaire américain, nous inspectons un puits très ancien à l'aide d'une lanterne que l'on y descend. Là fut trouvée, il y a vingt ans, une inscription portant le nom de Paul, mais incomplète et que chacun interprétait à sa façon. Si nous pouvions la voir et l'interpréter, nous aussi! Le maître de la maison, qui a pour fils un très avenant jeune homme, nous raconte comment, en voulant protéger l'inscription, il l'a perdue. Il l'avait clouée à une poutre dans une dépendance de sa demeure, avant de partir pour un long voyage. A son retour il ne l'y a plus trouvée. Pour nous dédommager,

il nous offre de monter sur sa terrasse, où il nous fait une leçon de topographie générale. Au nord c'est la chaîne du Taurus avec ses neiges étincelantes. A travers l'échancrure des monts les plus rapprochés passe le Cydnus. Il prend sa source sous de grands cèdres, des chênes et des platanes au flanc desquels grimpent des lierres et des houblons, et d'une roche crevassée il s'élance en innombrables jets. C'est sur les deux rives de ce fleuve et au milieu de la plaine que l'ancienne Tarse fut construite. Aujourd'hui le Cydnus passe à plus de cinq cents mètres à l'orient de la ville, soit que son cours ait été modifié par les canalisations multiples qu'il a subies, soit que Tarse actuelle ait été simplement réduite à sa partie occidentale d'autrefois. Des ruines que l'on voit dans le lointain, et que nous côtoierons avec la voie ferrée, rendent cette dernière hypothèse plus probable. Au midi, la plaine s'étend à travers vingt kilomètres jusqu'à la plage. Cette plage, très marécageuse, était jadis à peu près couverte par la mer et s'appelait le *Regma*. Une lagune principale y servait de port à la ville de Tarse. Le Cydnus était navigable. La mer s'est depuis longtemps retirée des terres, et celles-ci boivent en partie ou conservent à l'état stagnant les eaux du fleuve. Au nord-ouest on nous montre la montagne des sept Frères Dormeurs. La légende de ces persécutés qui s'endorment et se réveillent quelques siècles après, au milieu d'une société bien différente de celle qu'ils avaient connue, devait sourire aux mu-

sulmans eux-mêmes, et il y a là une mosquée où se sont accomplis des pèlerinages célèbres. Après ce premier et rapide coup d'œil sur Tarse et ses alentours, nous prenons congé de ceux qui nous ont si bien accueillis, mais si peu renseignés sur les souvenirs de saint Paul qui subsistent encore. Le bon curé grec déclare qu'il faut aller d'abord nous asseoir à sa table, et qu'il nous permettra ensuite d'entreprendre des recherches plus fructueuses.

Après le repas, une voiture nous attendait, et nous avons parcouru Tarse dans tous les sens. Comme à Antioche, la vieille ville est ici sous terre, mais elle s'y laisse mieux voir. Au coin de chaque carrefour, des fûts de colonne servent de boute-roue et, sur les terrasses, de rouleaux. On a converti les chapiteaux en sièges où les Turcs aiment à se reposer, les architraves en lavoir où les femmes s'établissent sur les bords du fleuve, les frises en pierre d'angle dans les murs et les hermès en concierges à la porte des maisons. La nouvelle cité est donc un musée en plein vent. Il faut s'arrêter à tout instant pour déchiffrer une inscription grecque, admirer un bas-relief, reconnaître un fragment de statue, sans que de toutes ces données on puisse conclure rien de satisfaisant pour la topographie de l'ancienne ville. Près d'un des bras du Cydnus, qui a dû être jadis le plus central, nous examinons les ruines d'une vaste construction que j'identifierais volontiers avec ce Gymnase de la jeunesse dont parle Strabon, et

dont le mur d'enceinte était baigné par le fleuve. Est-ce dans le stade, une de ses dépendances obligatoires, que Paul enfant a vu courir et lutter ces athlètes dont il nous parle dans ses épîtres, et parmi lesquels un seul reçoit la couronne triomphale? Est-ce sous les portiques disposés autour de la masse centrale, et où étaient des chaires pour quiconque voulait enseigner, qu'il a entendu discourir les rhéteurs et les philosophes? C'est probable, car il y avait à Tarse un courant intellectuel auquel le jeune et ardent pharisien ne dut pas se soustraire. Cette population, dit encore Strabon, était passionnée pour la philosophie. Elle avait l'esprit si encyclopédique, qu'elle finit par éclipser Athènes et Alexandrie, comme centre universitaire, au temps des premiers Césars. Toute la jeunesse indigène aimait à s'y occuper de littérature et de sciences, et quand on avait complété son bagage de rhéteur ou de philosophe, l'usage était d'aller porter ailleurs le résultat de son travail. C'est ainsi que Rome fut envahie par les savants de Tarse. Bien que Paul ait reçu son éducation rabbinique à Jérusalem, tout porte à croire qu'il fut initié ici à la philosophie et à la littérature de la Grèce.

L'Agora fut aussi de ce côté et près du fleuve, puisque le peuple laissa Marc-Antoine siéger seul sur son tribunal, pour courir au-devant de Cléopâtre, qu'on voyait arriver en costume de Vénus dans une galère d'ivoire et d'or, dirigée par de petits amours qui ramaient sur le Cydnus, tandis que les zéphyrs soufflaient dans la voile de

pourpre. On sait avec quelle légèreté cette malheureuse ville passa, durant les guerres civiles, du parti des conjurés à celui d'Octave, et réciproquement, subissant tour à tour la sévérité des uns ou des autres, sans que ses malheurs aient jamais servi à lui donner ni plus de sagesse dans ses résolutions, ni plus de réserve dans ses mœurs. Nous foulons la terre où fut inaugurée par Antoine et Cléopâtre cette *vie inimitable* que la multitude s'appliqua quand même à imiter. S'il est vrai que Sardanapale, avant Triptolème, ait fondé Tarse, il faut convenir que ses descendants restèrent à la hauteur de sa morale et de sa philosophie. On dit au reste que ses cendres ont reposé sous les ruines de Dounouk-Tasch. Allons les visiter.

Une noce est sur notre passage; on y danse gracieusement au son du tambourin, de la flûte et d'une sorte de basson nommé *darabouka.* Un homme marque le rythme et le pas, en agitant dans l'air un foulard rouge qui est le signe du ralliement. Les danseurs sont heureux de se voir regardés. Ils ne soupçonnent pas que leurs jeux ont pour nous un sérieux intérêt, et que nous y retrouvons tout le passé avec ses plus vivants souvenirs. Une des danseuses se détache du groupe, et, s'approchant de notre voiture, vient nous offrir de nous joindre à la noce. Les Talmudistes[1] racontent bien que les hommes les plus graves de

[1] *Kethouboth,* fol. 16.

l'Ancien Testament ne crurent pas se déshonorer en allant faire leurs compliments aux nouvelles mariées et en dansant avec elles. Nous ne nous sentons aucune envie de les imiter. Peut-être proposera-t-on des énigmes comme à la dangereuse noce de Samson. M. Vigouroux voudrait les entendre, mais sans parier les trente vêtements de rechange qui causèrent le malheur de la jeune philistine, de sa famille et de son pays. Nous prions notre interprète de refuser l'invitation et le cocher d'enlever ses chevaux.

Au bout d'un vaste verger planté de citronniers, de mûriers et d'amandiers, nous atteignons une grande ruine rectangulaire : c'est le Dounouk-Tasch. Le revêtement de marbre qui orna jadis cette étrange construction a complètement disparu. A peine si quelques rares fragments gisent à terre. L'un d'eux porte la trace d'une grande circonférence qui fut peut-être un signe symbolique. Pour relever à notre aise le plan du curieux et indéchiffrable monument, nous escaladons ses murs de cailloux fortement cimentés par un béton qui défie les siècles. Au nord, une sorte de galerie construite en voûte desservait l'édifice. Une large fissure constituait plus bas un second passage parallèle au premier. Là dorment au soleil de hideux lézards, et quelques grands figuiers étendent sur les ruines leurs bras maigres et noueux. Après cette double tranchée, et avec l'apparence d'une forteresse rectangulaire dont les murs auraient cinq mètres d'épaisseur, le vaste monument se développe à une

hauteur de sept mètres, sur une longueur de quatre-vingt-dix et une largeur de quarante-cinq. Son intérieur présente un carré vide, sauf au nord et au sud, où s'avancent, hors de la masse murale, deux grands blocs coniques. L'un d'eux, celui du nord, a été fouillé, mais on n'y a trouvé que des débris de poterie rouge et un doigt en marbre blanc qui fit partie de quelque statue colossale, dressée sans doute sur le cône qui servait de piédestal. M. Langlois a supposé que ce fut ici le tombeau de Sardanapale. Mais Aristobule prétend l'avoir vu de son temps à Anchiale, non loin de Mersina. Il était surmonté d'une statue de marbre représentant le monarque sceptique et voluptueux qui, des doigts de sa main droite, semblait faire un claquement dédaigneux. Au bas de la statue on avait écrit en caractères assyriens : « Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès, bâtit Anchiale et Tarse en un jour. Passant, mange, bois, joue, le reste ne vaut pas ce claquement de doigt. » M. Garrelli d'Alexandrette nous suggérait l'idée qu'il y avait eu là deux tombeaux, l'un de Julien l'Apostat et l'autre d'Anatole, son maître des offices, tué avec lui. L'histoire nous apprend, en effet, que cet empereur fut enseveli à Tarse, hors des murs de la ville, sur le chemin qui mène aux défilés du Taurus, dans un modeste tombeau dont Jovien, son successeur, fit ensuite un superbe mausolée[1]. Aujourd'hui la cour intérieure a été trans-

[1] Amm. Marcel., xxv, 10.

formée en cimetière, et à côté de Sardanapale ou de Julien l'Apostat, dans leur propre tombe et sous de modestes croix, dorment pieusement quelques Arméniens sans nom.

Nous reprenons le chemin du Cydnus. Celui-ci a des souvenirs profanes qui ne nous laissent pas indifférents. C'est en se plongeant, tout couvert de sueur, dans ses eaux glacées, qu'Alexandre contracta subitement la fièvre pernicieuse qui faillit l'emporter. A Tarse eut lieu cette mémorable scène où le jeune conquérant, avisé par une missive de Parménion qu'il allait être empoisonné par son médecin Philippe, montra si courageusement sa foi en l'honnêteté humaine. Acceptant sans hésiter le breuvage que Philippe lui présentait, il se contenta de lui tendre la lettre qu'il avait cachée sous son oreiller; et, tandis que le médecin en prenait connaissance, il se mit à vider jusqu'à la dernière goutte la coupe que des amis pleins d'un zèle mal avisé croyaient devoir lui être fatale. Cependant Philippe, indigné, avait jeté la lettre et son manteau à terre en criant: « Puisqu'il faut vous sauver pour me sauver moi-même, laissez-moi faire, et les méchants seront confondus. » Alexandre, lui tendant la main, se contenta de dire: « Tu vois que je n'ai pas peur. » Quelques jours après il reprenait le cours de ses exploits et gagnait la bataille d'Issus.

Le Cydnus actuel a deux branches principales qui se subdivisent à l'infini. Son cours est profond et rapide. Il fait marcher quelques moulins assez

bien établis. Ses eaux, que nous goûtons, sont froides et crues. Il serait imprudent d'en boire à son aise. Une large cascade que nous atteignons sitôt après offre le plus joli coup d'œil. Un bras du fleuve y tombe à travers des roches abruptes, sur une largeur de cinquante mètres, creusant des ponts naturels, passant au-dessus de grottes profondes que l'on peut visiter au temps où les eaux sont basses, et, tout blanc d'écume, va se précipite à travers de capricieux circuits dans la plaine où fut l'ancienne cité.

Des remparts d'Haroun-al-Raschid eux-mêmes il reste à peine de pauvres ruines, que le temps et la main des hommes dispersent tous les jours. Ce qui est toujours debout et plein d'intérêt, c'est la vieille porte romaine, dont nous avons remis la visite à la dernière heure, parce qu'elle est sur nos pas en allant à la gare. Ce monument, encore superbe, tout roussi qu'il soit par le soleil et ébréché par quelque main barbare, nous reporte aux générations qui bâtissaient pour l'éternité. Très solidement cintré, l'arceau n'a pas fait un seul mouvement. Quant aux ornements, ils ont à peu près tous disparu. On voit les trous où furent scellés les gonds des vieilles portes. Au midi une niche abrita la divinité tutélaire de la cité. Cette antique construction a sans doute vu passer Paul quittant sa patrie pour aller jeter par le monde la nouvelle pensée religieuse qui travaillait son âme.

Un médecin italien que nous rencontrons à la gare promet de nous montrer, Plutarque en main,

des merveilles à notre retour. Nous prenons acte de sa parole, et nous partons pour Adana. A droite, la voie ferrée côtoie un pan de vieux mur que de loin nous avions déjà vu se dresser au milieu des champs. C'est, je crois, un des jalons qui devraient guider quiconque veut faire ici des recherches sur le site et les souvenirs de vieille ville. On appelle cette ruine la tour de Sainte-Hélène. Ces briques romaines sont-elles les restes de quelque cirque ou d'une construction chrétienne? Nous ne saurions le préciser. Sur notre gauche, le panorama du Taurus se déroule dans toute sa splendeur. Vers le soir, ces grandes montagnes ont des teintes ravissantes. Au sommet, les neiges scintillent sous les derniers rayons du soleil; plus bas des masses rocheuses se dessinent en tons violacés d'une inimitable harmonie et rejoignent, là où la terre est boisée, une longue ligne sombre qui, du levant au couchant, sert de soubassement à l'immense massif. Par intervalle, des échancrures à pic semblent taillées pour servir de monumental escalier à des géants qui habiteraient ces inaccessibles hauteurs. Sur un autre point du paysage, une gracieuse dentelure de crêtes régulièrement festonnées ondule sur le ciel bleu, tandis que, plus près de nous, des collines cultivées s'élèvent graduellement et vont s'appuyer au Taurus comme d'immenses contreforts. A leur versant méridional, et non loin de nous, de petits villages sont dispersés çà et là, comme autant de centres de vie agricole où quelques Européens, des *porte-chapeaux,* comme disent les Turcs, n'ont

pas craint de s'installer. Jusqu'à Adana la plaine est soigneusement cultivée, phénomène rare en Orient, et que du fond de notre wagon nous nous prenons à admirer.

A six heures, nous arrivons chez les PP. Jésuites, escortés non par les jeunes élèves qu'ils nous avaient dépêchés à la gare et que nous n'avons pas reconnus, mais par un policier qui a grande envie de nous soutirer un baghchich. Le terrible protecteur de l'ordre public n'admet pas qu'on voyage sans passeport; et, comme nous avons l'air de ne pas comprendre ses susceptibilités, il s'est juché sur le siège de notre voiture, à côté du cocher, pour continuer la série de ses récriminations auprès du P. Chartron, l'aimable supérieur de la communauté, auquel nous laissons le soin de l'éconduire :

Il lui fallut à jeun retourner au logis.

Adana, jeudi 26 avril.

Le zèle religieux est beau à voir de près. Le plus souvent il vit dans l'héroïsme tout naturellement et comme sans paraître le soupçonner. Ici trois sujets d'élite, chargés d'une laborieuse fondation, se condamnent à garder tous les jours, du matin au soir, des enfants rebutants, sans recon-

naissance et aussi frustes qu'on les puisse imaginer. Ils leur apprennent à épeler, à chanter et à prier. Peut-être à force de patience tireront-ils de ces méchants gamins quelque homme honnête, des citoyens laborieux, de bons chefs de famille, sinon de vaillants missionnaires. En tout cas, ayant montré ce qu'ils valent comme éducateurs, ces bons religieux obtiendront finalement le droit d'avoir une maison plus importante où ils recevront les enfants de la classe dirigeante, et ils feront alors le bien en commençant par en haut, ce qui en Orient réussit toujours mieux qu'en commençant par en bas. Jusqu'à présent ils ont lutté pour vivre. La police turque a monté la garde devant leur porte, voulant interdire aux élèves d'entrer. Ceux-ci n'en sont pas moins passés entre les jambes et les sabres des policiers. L'attrait du fruit défendu est considérable, même à Adana. Bientôt des centaines d'enfants ont voulu aller là où les soldats défendaient d'entrer, et les soldats impuissants ont capitulé.

En attendant, les bons Pères sont mal logés. Il y a aussi loin d'ici à leur maison de Beyrout, que de l'enfance à l'âge mûr. M. Vigouroux est installé dans la bibliothèque, le P. Guillermin au divan, et moi dans une chambre éclairée par huit fenêtres, beaucoup plus qu'il n'en faut, quand elles ne ferment pas. Mais nous trouvons de la joie à souffrir un peu avec ceux qui souffrent toujours. Il me souviendra longtemps des heures délicieuses que nous avons passées là, dans les rapports de la plus parfaite cordialité avec des

hommes intelligents. Ils ont abrité chez eux, pour assurer sa persévérance, un prêtre Arménien schismatique récemment passé au catholicisme. Ce vieillard a quelque culture intellectuelle. Il est même poète, et le P. Supérieur nous traduit mot à mot, à mesure qu'il les débite, quelques-unes de ses compositions qui ne manquent pas d'intérêt. Un prêtre grec vient aussi dire sa messe dans la maison. Les bons Pères se font tout à tous pour sauver tout le monde à Jésus-Christ.

Nos soirées sur la terrasse étaient le meilleur moment du jour. On ne pratique guère ici le précepte du Deutéronome qui recommande de mettre une balustrade autour de son toit, pour éviter que, quelque imprudent venant à tomber, le propriétaire n'ait la responsabilité de sa mort[1]. Comme elles manquent à peu près toutes de parapet protecteur, nous sommes admis à voir très directement pourquoi et comment ces terrasses sont la moitié, sinon le tout de la maison orientale. C'est là qu'on vient respirer l'air, boire le soleil, prier, manger, dormir. C'est là qu'on étend le grain, les raisins et les figues pour les sécher. Le voleur ne saurait y atteindre pour rien dérober. Un rouleau de pierre, vieux fût de colonne qui a jadis orné quelque temple, y demeure en permanence, et après la pluie on le promène sur la couche de terre glaise mêlée de cendre qui remplace la chape de ciment sur ces voûtes rudimentaires. C'est là que l'herbe

[1] Deut., XXII, 8.

pousse pour mourir bientôt, *fœnum tectorum quod priusquam evellatur exaruit.* Des poulets et des moineaux s'y poursuivent. Sur le soir un chien y pousse des lugubres gémissements.

La ville a tous les inconvénients de celles que nous avons vues jusqu'à ce jour dans cet Orient sans civilisation et plein de misère : pavé affreux quand il existe, maisons délabrées et mal bâties, rues sales et bazars médiocres. Avec cela pas de souvenirs importants. Toutefois la population, fortement charpentée, alerte, entreprenante, y est bien de la race de ces pirates ciliciens qui ont donné tant de peine aux protecteurs de l'ordre public autrefois et aujourd'hui, depuis Pompée et Cicéron, jusqu'à Dervisch-Pacha en 1866. Nous regardions tout à l'heure des hommes dirigeant leurs radeaux au tournant rapide du Sarus. C'est le type accompli des écumeurs de mer, et le seul souvenir du passé qui demeure ici. Adana existait pourtant à l'époque de Xénophon.

Nous nous amusons à examiner des mandragores mises en vente chez un tailleur. La mandragore, c'est le petit homme planté qu'on n'osait pas arracher au moyen âge, parce qu'il poussait des gémissements, mais qui devenait un talisman bien utile pour quiconque le possédait. On sait que la racine de la mandragore affecte les dispositions du corps humain, sans en excepter la barbe et les cheveux; aussi l'a-t-on appelée la plante à forme humaine. Les anciens lui attribuaient le pouvoir de faire cesser la stérilité de la femme, et l'Écri-

ture raconte par quel marché Rachel acheta à Lia les mandragores que Ruben alla cueillir au temps de la moisson. C'est encore en avril qu'on les arrache. Le fruit de cette plante, comme un petit abricot sans noyau, est d'un goût aussi exquis que la banane. L'odeur en est délicieuse.

Aujourd'hui Adana est toute au commerce du coton et des marchandises qui viennent du centre de l'Asie. Sur une population de cinquante mille âmes, elle compte plus de vingt-cinq mille Arméniens, gens fort habiles dans les affaires et qui constituent la bourgeoisie de la cité. La plupart d'entre eux appartiennent à l'Église schismatique. Les catholiques ont à leur tête quatre jeunes prêtres élevés, soit à Paris, soit à Rome, et qui m'ont vivement frappé par leur bonne tenue et leur distinction. Supposons que ces jeunes gens continuent à s'appliquer à des études sérieuses, saint Basile, saint Grégoire, saint Chrysostome, nous paraîtront un peu moins aux antipodes de ce pauvre clergé oriental que nous avons trouvé, à peu près partout, si insuffisant comme zèle et comme instruction. Quelques-unes de leurs religieuses tiennent l'école des filles. A eux de leur faire un devoir de donner à leurs élèves une éducation forte et sérieuse en enseignant beaucoup de religion et moins de broderie, chose plus utile à la vanité qu'à la vertu et au bonheur des familles.

La communauté chrétienne qui, jusqu'à ces derniers temps, a eu à Adana la principale influence,

est celle des protestants d'Amérique. Les Jésuites, chargés des missions d'Arménie, ont reçu ordre de leur disputer le terrain, et ils y réussiront. Ceux-là ont déjà de splendides constructions, beaucoup d'entrain et de grandes ressources. Ceux-ci pourraient s'en assurer autant, mais ils tiennent peu à employer des moyens humains parmi des populations déjà beaucoup trop humaines. De larges aumônes détermineraient certainement de rapides conquêtes; mais ce que l'argent aurait fait la veille, l'argent pourrait le détruire le lendemain. Un des catholiques les plus intelligents d'Adana, qui nous a d'ailleurs intéressés par sa conversation, trouvait étrange que, les protestants ayant donné cet hiver pour cent cinquante mille francs de farine, les bons Pères n'en eussent pas distribué pour deux cent mille. Ce brave homme laissait voir qu'il n'avait pas tout à fait le sens des choses divines, et, si nous ne l'avions connu, son raisonnement nous aurait fait supposer qu'il tenait de fort près à ceux que l'on convertit par l'estomac, ou qui ont la conscience dans le ventre. Cet ardent prosélytisme des Américains, que nous avons déjà trouvé sur notre route, est un phénomène de l'ordre moral digne de toute notre attention. Seul le scepticisme est méprisable, parce que c'est le suicide de l'homme. Cette vaste église, que je voyais tous les soirs illuminée et où retentissaient jusqu'à une heure tardive des chants pieux, ne disait-elle pas à la ville entière que ces apôtres du libre examen, pour avoir une foi très incomplète, montrent quand

même un zèle très grand? Ce zèle est âpre, paraît-il. Nous devons nous embarquer dimanche avec M. Christi, le chef de la mission; nous le jugerons de plus près.

Adana, vendredi 27 avril.

C'est aujourd'hui fête civile, l'anniversaire de la naissance du sultan. Au coup de canon qui retentira vers une heure, il faudra, avec le P. Chartron, aller faire notre visite au pacha. Les grands personnages de la ville, au nombre desquels on veut bien nous compter, sont tenus à cette marque de déférence.

La matinée se passe à voir quelques ateliers où l'on tisse le poil de chèvre ou de chameau, métier qu'avait choisi saint Paul, et à causer avec le directeur général des postes, un ancien officier français qui nous raconte des choses les plus intéressantes sur Aïas et ses vieux sarcophages, sur Missis l'ancienne Mopsueste, Anazarbe ou Justinianopolis et son enceinte byzantine en fer à cheval, enfin sur Sis, l'ancienne capitale des rois d'Arménie. Qu'il y aurait à voir et à étudier en s'enfonçant dans les terres à travers des pays si pleins de souvenirs! Un jour viendra, je l'espère, et il n'est pas loin, où des colons européens, avec

des pioches et des fusils, car ici l'un et l'autre sont nécessaires aux pionniers de l'agriculture, supplanteront ces Turcs paresseux, et feront germer de riches moissons dans ces plaines arrosées par le Sarus et le Pyrame, et néanmoins si délaissées, que le sultan a voulu les vendre à huit francs l'hectare. Ce qui tue ce pauvre pays, c'est Constantinople, ou mieux ce qui manque à Constantinople, un gouvernement. La propriété ne vaut qu'à la condition d'être protégée. Les hommes ne sont forts qu'abrités par des lois. Les lois ne sont bonnes qu'avec des tribunaux. Les tribunaux ne valent que par l'intégrité des juges. Derrière les juges il faut des gendarmes. Or il n'y a ici rien de tout cela, ou mieux tout est ici tellement vénal, qu'il faut vivre et se défendre comme s'il n'y avait rien.

Puisque les fonctions publiques se donnent, non pas au mérite, mais au plus offrant, nous nous demandons, en allant voir le pacha, combien il a dû payer son pachalik, et combien il revend lui-même les charges subalternes dont il est le dispensateur. Il nous paraît d'ailleurs assez mal logé. Nous fendons péniblement la foule, où les gens en haillons sont les plus nombreux. Ils se pressent jusqu'à la porte du divan. C'est là une promiscuité touchante et une liberté que le petit peuple n'a pas chez nous. Les élèves du collège arménien schismatique chantent en chœur des compliments sur le mode exagératif. Musique et paroles sont aussi médiocres que le bouquet réglementaire dont chacun

se trouve muni. On souhaite longue vie au sultan et belle santé au pacha, qui se porte d'ailleurs à merveille. La musique militaire, — une douzaine de cuivres tenus par des soldats en loques, — lutte d'énergie avec l'orphéon scolaire, et le tumulte est à son comble au dehors comme au dedans. Le pacha, à qui nous sommes présentés par le P. Chartron comme des voyageurs illustres, nous accueille selon les mérites qu'on nous attribue. C'est un bel homme de soixante ans environ. Il nous fait dire par interprète des choses aimables. L'assemblée est convaincue que nous avons toutes ses faveurs. On nous offre des rafraîchissements. Nous nous levons peu après, emportant ses meilleurs souhaits de voyage, mais sans attendre le café. C'est une impolitesse qu'on nous reprochera demain. Décidément nous ne devenons pas Orientaux.

La soirée se passe sur les bords du Sarus, dont les eaux, gonflées par les derniers orages, s'engouffrent en tourbillonnant à travers les seize arches du pont reconstruit par Justinien. Quelques moulins sur des pontons font à nos pieds un bruit monotone. Un paysan maudit son âne. Sur l'autre rive, des Bédouins campent dans un cimetière.

Samedi 28 avril.

Il est temps de repartir. Je me sens un peu de fièvre. Tous ces bords du golfe d'Issus sont malsains. Le bon P. Chartron nous accompagne jusqu'à la gare sur son petit cheval alezan et nous serre la main une dernière fois. A neuf heures nous sommes à Tarsous. J'ai voulu me donner la consolation de dire la messe là où naquit saint Paul, le grand apôtre, qui a toujours été un peu mon patron.

C'est chez les Maronites que tout a été préparé. Trouver un missel romain est ici très difficile. Quant aux ornements, il faut les prendre comme ils sont, la chasuble se trouvant agrémentée d'un col droit brodé d'or et montant jusqu'aux oreilles. M. Vigouroux, qui n'a pu affronter à jeun notre excursion matinale, trouve sa consolation à me servir de clerc. Quant à une assistance de catholiques romains, nous n'y comptions guère. Voici pourtant qu'elle arrive tout à coup aussi nombreuse que choisie. Une caravane des pèlerins français que nous avions laissée en Palestine, il y a un mois, a débarqué à Mersina, et elle vient en dévotion jusqu'à Tarsous. M. Guérin et sa famille sont avec elle. J'éprouve une douce consolation à bénir ce vénérable vieillard et ses enfants, si accomplis qu'ils semblent d'un autre temps et d'un autre

monde. Il y a dans le reste de l'assistance quelques grands noms. Qu'importe? Pour moi tout ce qui est Français est grand et me tient au cœur. Je me fais auprès de Dieu l'interprète de ces vaillants chrétiens, et je demande à saint Paul d'appuyer lui-même de toute son éloquence notre supplication commune pour le triomphe de Jésus-Christ et de son Église. Dans sa ville-patrie, l'Apôtre dut offrir souvent le sacrifice que j'offre aujourd'hui, et dont il a écrit : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » Paul vécut quelque temps à Tarse, après ses premières prédications de Damas et de Jérusalem. C'est ici que Barnabé vint le prendre pour le conduire à Antioche. Qu'il ait exercé son apostolat dans sa ville-patrie et dans toute la Cilicie, c'est ce qui ressort de sa lettre aux Galates [1] et du livre des Actes [2]. Aussi de très bonne heure les communautés chrétiennes furent-elles nombreuses et florissantes dans tout le pays. Ce qui en reste aujourd'hui est pitoyable. Les neuf dixièmes de la population sont de race turque et de religion musulmane.

Un dîner de vingt-cinq couverts (l'expression est prétentieuse) nous est servi chez le bon curé grec. On n'attendait pas la caravane, mais on comptait sur notre retour, et on s'était préparé. Nous sommes régalés par les jeunes écoliers d'une cantate en

[1] Galat., I, 22, 24.
[2] Actes, XV, 23, 41; XXII, 21, rapprochés de IX, 30, et XI, 25.

toutes langues, et par l'instituteur d'un compliment en vers français. Ce jeune maître mérite d'être encouragé et soutenu par l'œuvre des Écoles d'Orient, car il a le sentiment vrai de sa mission pédagogique.

Nous revoyons avec M. Guérin ce que nous avions visité trois jours auparavant. La petite église des Arméniens remonte à une haute antiquité, mais elle n'est pas plus de saint Paul que l'arbre dont on nous donne enfin des nouvelles, et qu'on peut voir au cimetière chrétien. Il vaut mieux chercher le souvenir de l'Apôtre dans un de ces ateliers où se fabriquent les tissus de poil de chèvre, que les anciens employaient volontiers à faire des tentes militaires, et dont les Bédouins se servent encore. Vainement nous avions cherché l'autre jour à Tarse un de ces tisserands. Nous sommes assez heureux ce soir pour tomber à l'improviste chez l'un d'entre eux. Nous en avions déjà visités à Adana, mais on comprendra qu'ici même un successeur de ces artisans chez qui Paul apprit à tisser, il y a près de dix-neuf siècles, soit un souvenir qui nous intéresse au premier chef.

Les instruments de tissage se sont-ils perfectionnés depuis lors? Je ne le crois guère, car ils nous paraissent très primitifs. De belles mèches de poils de chèvre sont déposées dans un coin de l'atelier; un homme les prend, les met à sa ceinture et les file. Le fil, qu'il a produit dans un mouvement en arrière, se double par un mouvement en avant, et enfin se triple par un nouveau retour

en arrière qui lui donne sa forme et sa force définitives. Quand la pelote a le poids voulu, on la dépose dans une corbeille, où un autre ouvrier la reprend pour tisser en parties noires, grises ou rougeâtres, les toiles qui serviront à faire des sacs et des tentes à l'usage des hommes du désert. Le jeune tisseur, que nous trouvons assis à terre et courbé sur son métier, a une tête intelligente et énergique. Il me figure ce petit juif tarsais, à l'âme religieuse, au cœur de feu, au courage indomptable, qui acheva, dans un semblable atelier, son éducation de rabbi en s'initiant à l'un des arts manuels que tout docteur juif devait connaître pour s'assurer la vie matérielle dans un moment critique. Paul fabriqua des tentes à Corinthe, chez le juif Aquilas, d'après les principes qu'il avait reçus ici. Le nom de cilice est resté à ces tissus, dont la Cilicie avait la spécialité.

Une mosquée qu'on nous montre marquerait le site de la maison où saint Paul serait né. Notre docteur italien avec son Plutarque n'a pas paru. A-t-il jugé que son savoir était au-dessus ou au-dessous de la circonstance? En résumé, ici encore nous n'avons vu personne qui ait quelque notion sérieuse de la ville antique et de ce qui en reste. J'en éprouve de la peine, et, la fièvre se mettant de la partie, je suis mal à l'aise.

A six heures nous arrivons à Mersina, où le P. Guillermin nous a devancés pour nous préparer une installation au Ξενοδοχεῖον τῶν 'Επιβατῶν. Tous nos remèdes sont dans nos malles à Smyrne. Je me procure une médecine chez un pharmacien et je me

couche. La quinine enlevera demain ma légère indisposition.

La meilleure auberge de Mersina ne vaut pas grand'chose. On ne sait pas même, à cet *Hôtel des Voyageurs*, quel peut bien être le vase le plus indispensable dans une chambre de malade ou même de bien portant, et à toute extrémité on vous y offre une large caisse de zinc ayant contenu jadis des Palmers ou des Olibets. Sur les neuf heures du soir, durant mes évolutions obligatoires et prévues, je trouve le chef cuisinier, qui est peut-être aussi le maître d'hôtel, faisant la toilette de ses pieds sur la table d'hôte, encore dressée, avec un des couteaux à l'usage des *voyageurs*. La mer mugit. Le temps est mauvais. De pauvres malheureux grelottent sous notre balcon sans pouvoir dormir. Si peu que la température se rafraîchisse, les hommes de l'Orient la trouvent glaciale et la supportent péniblement. Je passe moi-même par des péripéties multiples, car, sans m'en prévenir, l'hôtelier a coupé court à mes pérégrinations et limité mon royaume à ma chambre, où M. Vigouroux dort gravement, et au balcon, où le vent de mer souffle en tempête. Je ne veux pas incommoder celui-là, tout en redoutant d'être incommodé par celui-ci. Hôtel des Voyageurs, pourquoi supprimer aussi brutalement à tes hôtes le droit d'aller et de venir? La caisse de Palmers est-elle une compensation suffisante à une si flagrante violation du droit des gens? Enfin voici l'aurore libératrice. Je la salue avec enthousiasme, puisqu'elle va nous permettre de sortir d'ici.

Après la messe dite chez les Capucins, nous nous rendons à bord, c'est-à-dire en France, car l'*Alphée* est un bateau français. Le golfe est furieusement agité. Il ne veut pas nous laisser de regrets, et, après nous avoir retenus si longtemps et si mal à propos, il nous congédie par une belle tempête. Nous nous embarquons à travers des lames formidables, et les bateliers se font payer en conséquence.

Je me sens beaucoup mieux. Par contre mon ami va fort mal. Le bateau, encore à l'ancre, s'abandonne à ces oscillations funestes qui suffisent à jeter le plus vaillant homme du monde dans une prostration générale, et semblent l'acheminer vers le suprême anéantissement. J'encourage mon cher agonisant à subir un mal qui ne tue pas.

Nous partons avec la pluie et la brume. A peine si l'on distingue les ruines de Pompéiopolis, que nous côtoyons. Ce fut jadis une colonie pénitentiaire où l'on confinait les pirates capturés. Là naquirent le stoïcien Chrysippe, le poète comique Philémon et Aratus, l'auteur *des Phénomènes*. La superbe colonnade qui traversait la ville est encore debout. Nous voguons entre Chypre et le cap Anamour.

En côtoyant l'Asie Mineure. Lundi 30 avril.

Le golfe d'Adalie se déploie devant nous avec ses vieux souvenirs.

La côte que nous longeons est celle de la Pamphylie, province gouvernée, au temps de Paul, par

un propréteur impérial. La Pisidie, plus dans les terres, dépendait de la préfecture de Galatie. Un premier amas de ruines que nous fixons au bout de notre lunette est Side, le port principal de la Pamphylie, et le grand marché où Rome allait acheter ses esclaves. Des monceaux de marbres épars disent encore son importance passée. Son théâtre fut un des plus beaux de l'Asie Mineure. Au moyen âge, on en avait fait une forteresse.

Au nord de Side se trouve Aspendus. D'après Cicéron, Verrès y avait volé des statues de grand prix. Ce n'est pas étonnant. Il paraît que parmi toutes les riches cités de la côte asiatique, celle-ci surtout étonne encore le voyageur par les splendides débris de ses antiques monuments. Le théâtre y est dans un tel état de conservation, qu'il suffirait d'un abat-voix sur la scène et d'un velarium sur l'enceinte, pour permettre d'y donner très agréablement à vingt mille spectateurs une représentation des chefs-d'œuvre d'Aristophane et de Sophocle.

J'avais oublié de dire que nous voyageons avec le pacha d'Alep. Il va à Constantinople avec ses femmes, ses enfants et une partie de sa domesticité. Pour lui, son secrétaire et un iman, il a pris deux cabines près de nous. Pour ses femmes, il a fait dresser une tente sur l'entrepont. Deux eunuques les protègent avec une vigilance féroce contre la curiosité malicieuse de quelques touristes européens. Ces deux étranges serviteurs ont l'un et l'autre la physionomie de leur emploi. Ils se recommandent, celui-là par un sourire de bêtise

que sa grande bouche esquisse tristement, celui-ci par la mine sombre que les artistes donnent aux *muets,* ces terribles bourreaux du sérail. Les mœurs du pacha et de sa suite méritent d'être étudiées de près. Lequel est le plus esclave des femmes que l'on garde, ou de l'homme jaloux qui les fait garder? « Encore un moment, nous dit le capitaine, et vous allez avoir un réjouissant spectacle. Je vois venir un grain qui amènera la débâcle de tout le campement. » Presque aussitôt, en effet, une ondée, comme on n'en voit guère qu'aux pays du soleil, s'abat sur le navire. Les eunuques demeurent à leur poste impassibles, solennels, ridiculement sublimes. L'eau a bientôt transformé l'entrepont en un véritable fleuve. Les femmes jettent des cris navrants. Les deux gardiens leur imposent silence. Une rafale enlève les tentes. Les inondées cachent leur tête dans leurs coussins de soie et d'or. La pluie s'acharne de plus belle. Alors seulement le pacha s'avance sur le pont et fait majestueusement un signe qui autorise le sauve-qui-peut général. Aussitôt elles chaussent pêle-mêle leurs *kubkobs* ou sandales de bois très élevées, ramènent leurs voiles que le vent emporte, et, laissant tout à vau-l'eau, se précipitent vers le salon, d'où nous observons leur panique très motivée. A l'entrée, elles s'arrêtent un instant pour descendre des hauteurs périlleuses sur lesquelles elles marchaient, et, prenant à la main leur chaussure, elles défilent entre les deux eunuques, dont l'un tient un fouet, et l'autre ouvre la porte des deux cabines du pacha. Vingt-

deux êtres vivants s'y entassent. Par quel procédé? Je l'ignore, chaque cabine n'ayant, comme on sait, que deux étroites couchettes. Le maître arrive peu après et constate que tout est bien. L'ordre règne à Varsovie. Étranges fruits d'une religion immorale et d'une civilisation criminelle!

Nous sommes vers l'embouchure du Cestrus. C'est en le remontant que Paul, venant de Paphos avec Barnabé, atteignit Perga, baignée par le fleuve lui-même. Cette métropole de la Pamphylie avait une population trop exclusivement grecque pour déterminer les deux prédicateurs à y inaugurer leur apostolat d'Asie Mineure. Ils ne firent donc qu'y passer pour aller à Antioche de Pisidie, où les Juifs étaient fort nombreux. C'est seulement à leur retour qu'ils évangélisèrent Perga. Un temple de Diane avait dans cette ville une grande réputation. Il se trouvait, sur une éminence, au levant de l'Acropole. Les débris d'une large colonnade qui, traversant la cité de l'est à l'ouest, subsiste encore, ont dû voir passer les deux apôtres, et une basilique en ruine a peut-être entendu leurs sublimes enseignements. Adalia, au fond du golfe, assise en amphithéâtre autour d'un port excellent, fut le lieu où ils s'embarquèrent pour revenir à Antioche, après leur première mission. Phasalis, Olympus, sont pleines des souvenirs de la civilisation hellénique, et dans des sites très gracieux. A l'arrière-plan nous distinguons le mont de la Chimère, qui jadis, d'après Pline, vomissait des flammes jour et nuit. Il ne fume plus depuis longtemps, mais de

nombreuses représentations de la Chimère, trouvées dans les ruines de Phasalis, établissent que là avait réellement pris naissance la fable du monstre tué par Bellérophon.

Nous voici en vue de Kélidonia, le promontoire sacré. Le temps s'est éclairci; les rayons du soleil couchant illuminent ces côtes de la Lycie, jadis sillonnées par le commerce, la poésie et les plaisirs. Myre, ancienne métropole, aujourd'hui complètement ruinée, sauf son théâtre, taillé dans la montagne rocheuse, aboutissait à la mer par le fleuve Andraki. C'est là que Paul fut embarqué par le centurion sur un vaisseau alexandrin faisant voile pour l'Italie, par Cnide et la Crète. Saint Nicolas fut évêque de Myre. Un couvent qui porte son nom est à deux heures de là. Une série de petites îles : Kakava, Castelorizzo, avec les ruines de son château rouge, jadis aux chevaliers de Rhodes, Giorgios, Volo, amusent, comme un panorama qui se déroule petit à petit, la curiosité des voyageurs.

Patara, au pied de la montagne, et jadis en communication avec la mer par le fleuve Xanthus, fut une des grandes villes de la Lycie. Son port, aujourd'hui misérable marais, était petit, mais très fréquenté par les navires marchands. C'est là que Paul s'embarqua pour descendre sur Tyr et Jérusalem. Apollon y avait un temple aussi célèbre que celui de Delphes. Seulement il n'y rendait ses oracles qu'en hiver. Il fut sans doute bâti sur un puits qui subsiste encore, et au milieu duquel se

trouvait un pilier isolé supportant la statue du dieu. On pouvait y descendre par un escalier circulaire. C'est de ses profondeurs que montaient les réponses de l'oracle.

Un point blanc, qui brille comme une étoile au milieu des teintes sombres de ces terres volcaniques, est la grande stèle en marbre de Paros élevée sur la pente orientale des hauteurs où fut jadis la grande et belle ville de Xanthus. C'est là que les Anglais ont pris les superbes débris de l'art lycien qui ornent le *British Museum*. Ce qu'ils y ont laissé, murs, théâtre, sarcophages, stèles, monuments avec inscriptions lyciennes, offre à la science le plus vif intérêt. Deux fois, au temps de Cyrus et de Brutus, les habitants de Xanthus brûlèrent toutes leurs richesses dans la citadelle, et se vouèrent à la mort plutôt que de se rendre.

La nuit tombe. Le pacha vient de finir son repas, d'ailleurs fort modeste et partagé avec son secrétaire et son iman. Il est seul à table ; les deux autres se tiennent assis à distance. De temps en temps il leur offre de sa propre main une boule de riz ou un morceau de viande. Un serviteur attend avec une aiguière pour les ablutions réglementaires après le repas. C'est le même qui fera la toilette de ses pieds, quand il devra se coucher. Un autre balance dans une cassolette le feu qui servira à allumer la cigarette respectueusement présentée par un troisième sur le revers de la main droite. Un quatrième allume un vaste narguileh, car on ne sait pas ce que, sur sa digestion, le gouverneur

d'Alep va préférer. Ces hommes, si despotes avec leurs compatriotes, sont sans prétentions vis-à-vis de nous. Le pacha fait une partie d'échecs avec un chanoine espagnol de nos amis, et il perd coup sur coup. Malgré la nuit j'attends sur le pont pour saluer la ville de Rhodes et le souvenir des braves chevaliers qui y ont vécu.

Le port illuminé se déroule à nos yeux comme une représentation féerique. Mon imagination fait revivre au fond et en face de l'entrée, tel qu'il y fut réellement, le fameux colosse de bronze représentant Apollon, le Dieu-Lumière, destiné à servir de phare aux voyageurs. Il fut l'œuvre de Charès de Lindos au IIIe siècle avant l'ère chrétienne, et demanda au célèbre artiste douze ans de travail. Un tremblement de terre le renversa un demi-siècle après. Ses jambes seules demeurèrent debout. Le reste, objet pour tous d'un superstitieux respect, joncha le sol de ses immenses débris jusqu'à la conquête sarrasine, au VIIe siècle. On dit qu'il ne fallut pas moins de neuf cents chameaux pour transporter en Égypte les fragments du prodigieux colosse. Le calme de la nuit, sous un beau ciel où les étoiles scintillent, porte à rêver. Volontiers je me représente, autour de cette merveille du monde, les philosophes d'autrefois, les rhéteurs, les marchands, les soldats, les artistes, s'agitant avec leurs préoccupations diverses. Paul, passant ici, dut frémir d'une sainte indignation à la vue du temple magnifique qu'un roi Juif, Hérode, y avait fait bâtir en l'honneur d'Apollon Pythien. Treize

siècles plus tard, je salue avec une légitime fierté les chevaliers chrétiens qui luttèrent comme des lions sur ces remparts crénelés, et dans ces rues encore ornées de blasons français. Autrement glorieux que tout le passé militaire, artistique et commercial de l'antique cité, m'apparaissent les héroïques chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, Pierre d'Aubusson, Villiers de l'Ile-Adam et les autres, qu'un léger appui venu de l'Occident eût suffi à maintenir contre tout un peuple de Turcs. Ne parlons pas du traître André d'Amarral, le grand prieur de Castille qui, chancelier de l'Ordre, cacha une partie des poudres et révéla aux soldats de Soliman les points faibles des fortifications. La poudre a éclaté trois siècles plus tard, en 1856, détruisant le palais des Grands Maîtres, la cathédrale de Saint-Jean et tuant beaucoup de Turcs. Tardivement la perfidie portait encore des fruits amers. Allons dormir sur cette vision, il fera bon rêver de héros.

Mardi 1er mai.

Nous sommes au milieu des Sporades. La plus pittoresque d'entre elles, Kos, la patrie d'Hippocrate, est déjà doublée. Elle n'a plus rien de son temple d'Esculape et des tables d'airain où le fa-

meux médecin puisa, dit-on, ses aphorismes; mais il lui reste des plantes médicinales fort recherchées, d'excellents vins et de nombreux troupeaux dans de gras pâturages. Vis-à-vis, sur la côte de Carie, est Bodroun, l'ancienne Halicarnasse, patrie de deux historiens célèbres, Hérodote et Denys. Là fut aussi l'une des sept merveilles du monde, le tombeau élevé à Mausole par la reine Artémise, son épouse et sa sœur. M. Newton, il y a trente ans, en a retrouvé la place et les magnifiques restes en marbre de Paros.

Kalymnos, Léros, Lipso, Arki, perdent toute importance devant Pathmos, que nous distinguons à l'arrière-plan. M. Guérin a jadis étudié l'île et le couvent. Il nous en fait la plus intéressante description. Au sommet de la ville, et sur un point particulièrement élevé, vers le nord, se dessine le fameux couvent du *Saint Théologien,* comme disent les Orientaux pour désigner saint Jean. Il a l'aspect d'une forteresse du moyen âge. M. Guérin nous raconte l'accueil peu gracieux que lui firent les moines, quand il y aborda tout meurtri par une violente tempête qu'il avait essuyée la veille. Il venait de passer la nuit en plein air avec son pilote dans l'île d'Arki, où ils ne trouvèrent au jour d'autre habitant qu'un pauvre berger. La bibliothèque du couvent a bien deux cent quarante manuscrits, plus ou moins rongés par les vers, mais rien d'inédit. L'île servait aux Romains de lieu de bannissement. C'est là que l'apôtre saint Jean fut déporté, et l'on montre, au flanc de la montagne, entre la ville d'en



Vue de Pathmos.

haut et le port, la grotte fameuse où il aurait écrit son Apocalypse. Une chapelle y a été bâtie. De nombreuses lampes y éclairent quelques peintures où sont assez grossièrement représentées des scènes de l'Apocalypse. M. Vigouroux se traîne comme il peut sur le pont pour saluer ce site biblique.

Sur la côte de Carie, à notre droite, c'est Milet, à peu près enseveli sous les atterrissements du Méandre. Le même phénomène que nous constaterons à Éphèse s'est produit ici. L'ancien golfe Latmique se trouve à peu près comblé, et un lac intérieur marque seul le point où la mer arrivait jadis. Près de Palattia subsistent quelques ruines de la grande ville qui, rivale de Tyr et de Carthage, étendait ses relations commerciales jusqu'aux colonnes d'Hercule. Thalès, Anaximandre, Anaximène, Eschine, naquirent à Milet. Aspasie en était aussi, et les mœurs corrompues de cette ville sont demeurées célèbres. C'est là que Paul, ne voulant pas s'arrêter à Éphèse de peur d'y être retenu trop longtemps, et désireux d'arriver à Jérusalem pour la Pentecôte, fit venir les Anciens de sa chère église éphésienne, et leur adressa cet émouvant discours dont le souvenir a encouragé tant d'autres séparations héroïques, quand les hommes de Dieu, appelés par l'Esprit, ont dû fouler aux pieds toutes les affections pour aller porter ailleurs la lumière de l'Évangile. Les tendres représentations du pasteur, la sainte fierté de l'apôtre, le courage du martyr, y sont mêlés aux sentiments de la tendresse la plus exquise. Il rappelle aux gardiens

du troupeau ce qu'il a fait et ce qu'ils ont à faire, puis il tombe à genoux au milieu de ses fils, de ses amis qui viennent reposer leur tête sur son épaule, et l'arroser de leurs larmes en recueillant son dernier adieu. Mon âme se plaît dans ces souvenirs de tendre fraternité et de douce résignation, qui sont le caractère distinctif des assemblées de la primitive Église. Et ces disciples, l'ayant conduit jusqu'au vaisseau, le suivirent longtemps encore du regard et le saluèrent d'un dernier geste d'adieu. Ils ne devaient plus le revoir parmi eux. Tout dispose aux émotions faciles sous ce ciel pur, au bord de ces mers bleues, dans cette lumière éblouissante, et je ne m'étonne pas que les hommes y aient été particulièrement impressionnables et prompts au bien comme au mal.

Nous marchons droit sur Samos, qui dresse devant nous sa chaîne de montagnes, terminée à l'est par l'Ampélos, couvert de vignes, et à l'ouest par le Kerki, en grande partie boisé d'oliviers dans le bas, de pins et de sapins dans le haut. M. Guérin a décrit dans un livre trop peu connu cette île célèbre. Il nous en indique les points principaux. De Vathy, sa capitale actuelle, nous ne verrons que le port et quelques maisons dans une heure, quand nous aurons passé le Bogaz. Elle est sur la rive septentrionale, vers l'est, cachée entre les montagnes. De là son nom (Βαθύ). Autrefois la ville principale fut au sud-est, là où de hautes constructions carrées et un dôme vers le levant dominent les flots. On appelle ce lieu Mégalè-

Kora. Le port, qui fut pour la ville même ce qu'était le Pirée pour Athènes, s'appelle Tigani. Paul y est venu, mais sans s'arrêter; car son vaisseau paraît avoir passé la nuit au mouillage voisin de Trogylium, sous ce promontoire de Mycale célèbre par la victoire que Xantippe y remporta sur les Perses, en 479, le jour même où Pausanias les écrasait à Platées. A Samos naquit Pythagore. De la vieille cité il ne reste que les ruines d'un théâtre, quelques murs cyclopéens, et une colonne du fameux temple de Héra (Junon), vénéré par toute l'Ionie.

A mesure que nous approchons du grand Bogaz, ce passage qui sépare Samos d'Icaria, l'île où tomba Icare quand le soleil eut fondu ses ailes, le vent devient violent. Le Kerki est coiffé d'un grand nuage noir. Je ne m'étonne pas qu'on ait élevé sur ses rochers une chapelle à la Vierge du Mauvais-Passage. Nous sortons de ce dangereux courant pour marcher droit sur Chio.

Chio l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil.

Ses montagnes sont coupées d'innombrables ravins. De fréquents tremblements de terre, dont le dernier remonte à peine à sept ans, ont de tout temps bouleversé ce paradis de l'Archipel. Les Turcs, en 1822, aux premiers jours de la guerre de l'Indépendance, en massacrèrent tous les habitants, ou les vendirent comme esclaves à Smyrne et à Constantinople. A peine si vingt mille, réfu-

giés dans les îles, échappèrent à ce triste sort. En voyant les ruines que semèrent partout les farouches vainqueurs, ma pensée se reporte à une des belles inspirations de Victor Hugo :

Seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
Dans le grand ravage oubliée.
. . . .
« Que veux-tu? bel enfant, que te faut-il donner?
— Je veux de la poudre et des balles. »

Les Chiotes ont peu à peu repeuplé leur patrie. Plusieurs supposent qu'ils sont de race sémitique. Leur type est très beau, et plus encore que les Juifs ils ont le goût du commerce. L'esprit souple, vif, industrieux qu'ils y déploient explique suffisamment la rapide prospérité qu'ils ont toujours su ramener dans l'île.

On ne passe pas sans émotion dans ces parages où les galères turques, promenant pendus à leurs mâts, comme de glorieux trophées, les cadavres de l'archevêque, des prêtres et des principaux bourgeois de Chio indignement mutilés, se plurent à célébrer leur victoire durant plusieurs jours au milieu des innombrables victimes que poussaient autour d'elles les vagues sanglantes, tandis que dans l'île le glaive et le feu achevaient l'œuvre d'extermination. Ce fut horrible. J'aime mieux arrêter mon regard à droite sur cette baie de

Tchesmeh où Constantin Canaris avec trente-trois braves, à la faveur des ténèbres, incendia la flotte turque et le navire du capitan-pacha. Ils criaient : « Victoire à la Croix! » et, sans perdre un seul homme, ils rentrèrent à Psyra, qui devait elle-même subir la peine d'un si beau coup de main.

La mer devient très agitée à mesure que la nuit approche. Nous doublons le cap de Karabournou. A onze heures du soir nous sommes à Smyrne.

Smyrne, mercredi 2 mai.

Le panorama de Smyrne est superbe. D'innombrables navires se pressent dans le port, et à l'incroyable variété des drapeaux qui flottent dans l'air on juge aussitôt que tous les peuples du monde ont ici leurs intérêts. Sur le quai, la place d'honneur est aux maisons européennes. Notre batelier parle français, et nous allons constater qu'il n'est pas une exception. Un tramway, — car il y a ici des tramways sur des quais en lave du Vésuve, — nous mène au couvent des Dominicains, où le P. Bernard, un brave et sympathique normand, nous attend depuis plusieurs jours. Nous y retrouvons nos malles, notre linge et notre argent. Ce n'est pas peu dire. Celui-ci aurait pu être arrêté et honnêtement supprimé à la douane.

Après les visites d'usage à l'archevêque latin, aux Pères Lazaristes et aux Frères des écoles chrétiennes, nous passons à la visite de la ville elle-même. La marine et le Konak sont intéressants comme mélange de races diverses. Les cafés, en nombre respectable, ont des enseignes très variées. Depuis le café Paradis, Ὄλυμπος, jusqu'au Petit-Marseillais, ὁ μικρός Μασσαλιωτης, dans le genre cabaret, jusqu'aux plus confortables établissements, tout veut avoir un nom français parallèlement au nom grec, pour dire que les deux influences principales sont bien ici celle des Hellènes et la nôtre. La grande rue de la ville, où se trouvent des magasins très français comme le Bon-Marché à côté d'autres absolument grecs, tels que l'Homérium, rappellant soit le temple consacré à l'illustre poète, soit la monnaie de cuivre frappée à son effigie, s'appelle la *rue des Francs*.

Les Turcs ont été refoulés peu à peu vers le mont Pagus. Leur quartier est spécialement sale et dangereux. C'est là pourtant qu'il faudrait chercher les souvenirs de l'ancienne cité, car il s'étend par étages superposés jusqu'aux ruines du théâtre et du stade. Très certainement ses maisons couvrent l'Agora où Polycarpe fut brûlé. Par l'arc de cercle qui va du Pagus à la mer, il atteint les débris d'un vieux temple, celui d'Esculape et de Vesta, ou peut-être celui de Cybèle, car Strabon dit que le Metrôon était près du port. Le superbe massif de cyprès qui se dresse au sud plonge donc ses racines dans les ruines de l'antique cité d'Antigone et

Vol. III, p. 130.



Vue de Smyrnc.

de Lysimaque. A côté du théâtre on remarque des murs cyclopéens dont les énormes blocs, polyèdres surperposés sans ciment, se sont maintenus en place malgré le long effort des siècles. Un grand cyprès, au delà du cimetière turc, indique sur le Pagus le lieu où les ossements de saint Polycarpe auraient été déposés.

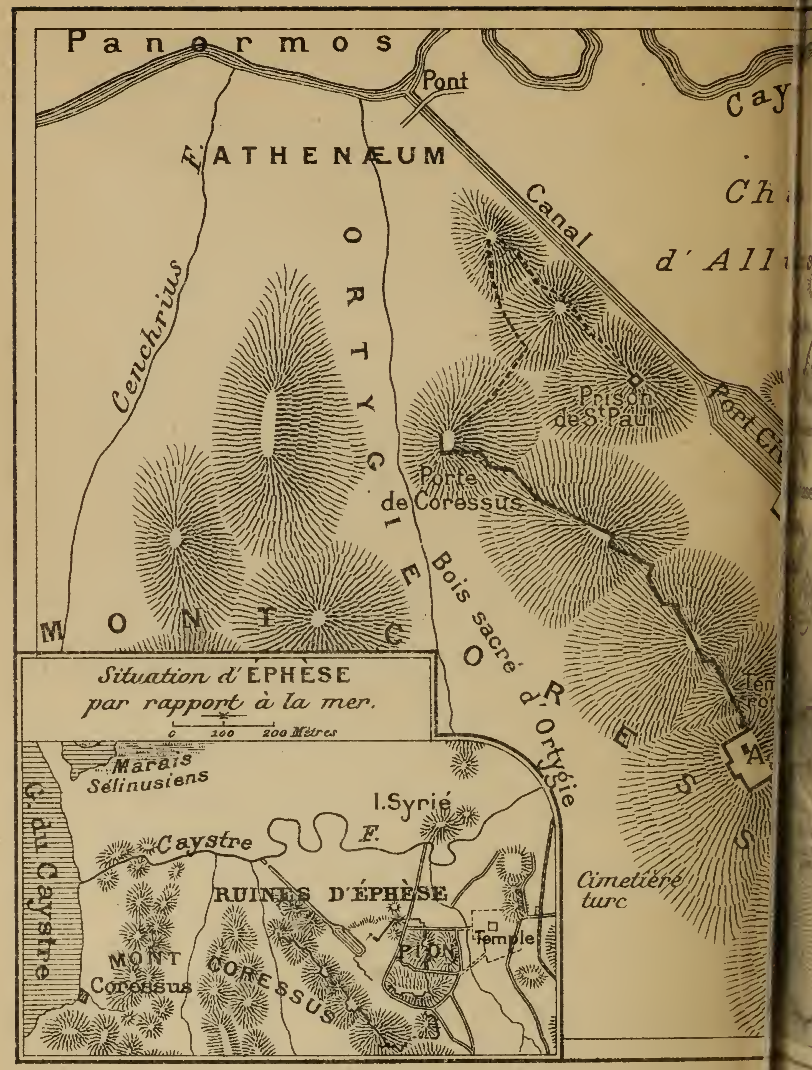
Nous traversons ensuite le quartier des Juifs. C'est le samedi qu'il faudrait y venir admirer de riches et pittoresques costumes. La rue des Arméniens est très commerçante. Nous visitons leur cathédrale, le cimetière qui l'avoisine et le collège où ils ont créé un petit musée intéressant. Aux bazars, la foule devient impénétrable. Il faut renoncer à notre voiture et aller à pied. Gare à nos poches! Smyrne est toujours un pays de voleurs, quelquefois même d'assassins. Pour prouver que la justice ne dort pas toujours, on vient d'y exécuter trois brigands, et leur tête est demeurée une semaine exposée derrière des grilles, afin d'inspirer à tous une salutaire terreur. Un photographe s'est même chargé de perpétuer, en reproduisant ces trois têtes hideuses, la sanglante et utile leçon. Le consul français auquel nous faisons visite nous raconte une nouvelle histoire de bandits qu'il vient de faire arrêter sur l'heure. Avec beaucoup d'obligeance il nous offre ses journaux et sa protection, s'il en est besoin. Nous devons demain visiter Éphèse. Espérons que ce sera sans danger.

Éphèse, jeudi 3 mai.

La voie ferrée qui mène à Ayasolouk, l'ancienne Éphèse, quitte Smyrne à travers de gracieux bosquets de mûriers et d'orangers, franchit le Mélès, passe entre des cimetières turcs et chrétiens, s'arrête à la station du Pont des Caravanes et pénètre dans la jolie vallée de Sainte-Anne, au-dessous du Pagus.

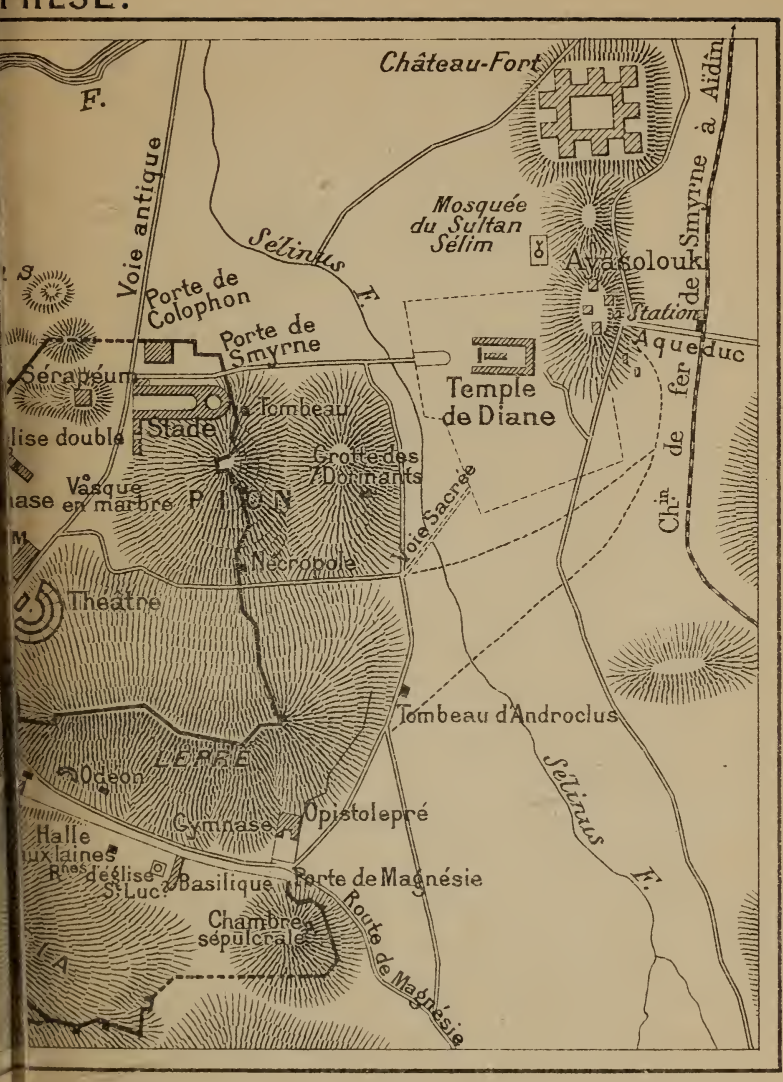
Ici le cours du Mélès se dessine si bien, qu'il n'y a plus, selon moi, à l'aller chercher vers les Bains de Diane. En tout cas, c'est dans les rochers avoisinants qu'on montre la grotte traditionnelle où Homère aurait été nourri par les nymphes. Un tremblement de terre l'a en partie détruite. Plus loin, à la station de Paradis, on voit creusé dans le roc le trône où l'incomparable chantre de l'Iliade disait ses vers.

Le couvent de Saint-Élie, à notre droite, est d'un joli effet. Un aqueduc profile au fond du paysage. Bouja, avec ses maisons de campagne, sert de refuge aux Smyrniotes contre les chaleurs et les fièvres d'été. De hautes montagnes capricieusement découpées dont nous nous rapprochons ont servi d'asile séculaire à des bandes de brigands militairement organisés. On traverse ensuite le Caystre pour atteindre enfin Ayasolouk (Ἅγιος θεολόγος), la ville de l'apôtre Jean, le *Saint Théologien*.



RUINES
Panormos
Pont
Cay
ATHENÆUM
Canal
Ch
d'All
Cenchrius
ORTYGIE
Prison de St Paul
Porte de Coressus
Bois sacré d'Ortygie
MONT CORESSUS
Situation d'ÉPHÈSE par rapport à la mer.
0 100 200 Mètres
Marais Sélinusiens
G. du Caystre
Caystre
I. Syrié
F.
RUINES D'ÉPHÈSE
Temple
MONT Coressus
CORESSUS
Cimetière turc
0

PHÈSE.


Château-Fort
F.
Voie antique
Mosquée du Sultan Sélim
Ayasolouk
Sélinus F.
Porte de Colophon
Porte de Smyrne
Station
Aqueduc
Chin de fer de Smyrne à Aïdîn
Temple de Diane
Sérapéum
Tombeau
Stade
lise double
Grotte des 7 Dormants
Vasque en marbre
ase
Voie Sacrée
Nécropole
Théâtre
Tombeau d'Androclus
Sélinus
F.
Odéon
Opistolepré
Gymnase
Halle aux laines
Rnes d'église
St Luc?
Basilique
Porte de Magnésie
Route de Magnésie
Chambre sépulcrale
200 Mètres

M. Abac, un excellent ami des Dominicains, qui est notre guide, nous a par dépêche fait préparer des chevaux. Sans perdre un instant, précédés par un homme du pays jadis auxiilaire de M. Wood dans ses recherches, Barba-Nicola, une vieille barbe s'il en fut, nous longeons l'aqueduc monumental construit au moyen âge avec des marbres du temple d'Artémis. Il traverse la station. On pourrait déchiffrer sur ses pierres d'intéressantes inscriptions. Quelques cigognes, perchant sur un pied et immobiles comme des statues, regardent venir sans peur notre bruyante cavalcade.

Sur la hauteur d'Ayasoulouk, un château fort du xve siècle avec ses créneaux et ses tours carrées produit sur nous la plus vive impression. Seul il semble vivant à l'entrée du vaste champ de ruines qui s'étend devant nous, et fièrement il se joue dans la lumière d'un ciel radieux. Nous verrons tout à l'heure qu'il n'en est pas moins une pitoyable ruine.

Passant devant de petites mosquées détruites, nous nous dirigeons vers le sud-ouest, à travers des sentiers étroits auxquels d'immenses chardons servent de haie. Notre première halte est au tombeau d'Androclus, fils de Codrus et fondateur d'Éphèse. Tué dans une bataille qu'il gagna contre les Cariens, ses concitoyens l'ensevelirent aux portes de la ville, et Pausanias dit qu'on voyait son mausolée sur le chemin allant du temple de Diane à celui de Jupiter Olympien, près la porte de Magnésie. La statue d'un guerrier sous

4*

les armes en faisait tout l'ornement. Des blocs carrés et régulièrement espacés, sur lesquels Barba-Nicola attire notre attention, supportèrent sans doute la colonnade du portique de Damien. Nous atteignons, en effet, la série de sarcophages que M. Wood a suivie pour retrouver la voie sacrée aboutissant au temple de Diane. Ces tombeaux, à deux mètres sous terre, sont en marbre, le plus souvent sculpté. Ils nous conduisent près de la porte Magnésienne. Elle avait trois ouvertures, deux pour les chars et une pour les piétons. Les ornières des chars sont encore visibles.

A quelque distance d'ici, vers le sud, un laboureur a découvert dans son champ la voûte d'une chambre sépulcrale, en briques carrées. L'intérieur mesure cinq mètres sur trois. Les parois, soigneusement enduites de stuc très conservé, sont peintes en panneaux jaunes à bordure rouge foncée. La voûte est blanche, tachetée de rouge. Le sarcophage, que décorent de gracieux génies portant des guirlandes, a été ouvert. Sur le couvercle, incliné de coté, nous lisons que ce fut ici *la sépulture du prêtre Eugène et de ses héritiers.* Des peintures symboliques à moitié détruites ornaient le segment que dessine la voûte au-dessus du sarcophage. Dans un cercle étaient un grand œil et une croix; à droite et à gauche, un paon dont il ne reste que la queue, avec des branches de vigne. Plus loin, au pied de la montagne, était une des nécropoles de la cité.

En revenant sur nos pas, on nous fait observer

que le sarcophage le plus rapproché de la porte Magnésienne porte le nom de Polycarpe. Ce fut un nom très répandu dans le pays, et il ne faut pas chercher le long d'une route, mêlé avec tant d'autres, le tombeau du grand évêque de Smyrne.

Ceux qui entraient dans la ville par la porte de Magnésie se trouvaient en face du Gymnase, cet édifice public où, dans toute la cité grecque, la jeunesse devait travailler au développement de ses forces physiques par des exercices quotidiens. La ruine en est encore imposante, et l'on peut y retrouver les diverses parties qui le constituaient : Xystes pour se promener à l'abri du froid et de la chaleur, Portique où causaient les hommes graves, Éphébéion où discouraient les jeunes gens, Gymnastérion où les lutteurs quittaient leurs vêtements, Palestre pour les exercices du pentathle, Stade pour la course et Bains pour se laver. C'est peut-être ici qu'Agésilas réunissait ses Spartiates pour les exercer à combattre les Perses.

En suivant notre direction vers le couchant, entre le Coressus, encore couronné de vieilles fortifications, et le Pion [1], auquel les plus beaux édifices de la ville furent adossés, nous saluons à gauche les restes d'une église probablement bâtie sur une ancienne basilique. Quelques-unes de ses sculptures, remontant à l'époque romaine, ont été envoyées au *British Museum*. A côté de la basilique fut une enceinte carrée de cinquante mètres

[1] Quelques-uns, après Pline et Strabon, écrivent Prion mais nous lisons sur une médaille ΠΕΙΩΝ ΕΦΕΣΙΩΝ.

de côté, entourant un édifice circulaire où seize colonnes supportaient un dôme. Y eut-il là un monument funèbre? C'est peu probable, car il se serait trouvé au cœur même de la ville. Un baptistère à côté d'une église? Ce serait possible. Ainsi s'expliquerait la présence assez significative de plusieurs sarcophages renfermant les restes d'anciens évêques ou prêtres d'Éphèse. A travers le fouillis de ruines qui est devant nous, il est difficile de se reconnaître. Un bloc de marbre blanc parfaitement conservé porte à son panneau supérieur une grande croix. Sur le panneau intérieur est sculpté en bas-relief un bœuf ayant une petite croix sur ses épaules. Le bœuf est l'animal symbolique qui, dès le ve siècle, a servi à désigner l'évangéliste saint Luc. De là à conclure qu'ici fut le tombeau du vaillant compagnon de Paul, pour des esprits irréfléchis, il n'y avait qu'un pas. Ils le firent sans songer que saint Luc n'était pas mort à Éphèse, mais dans l'Achaïe, peut-être à Patras. Du moins est-ce de là que ses reliques furent transportées, avec celles de saint André, à Constantinople, en 357, dans l'église des Saints-Apôtres, où Justinien les trouva encore deux siècles après dans des coffres de bois. C'est assez dire qu'elles n'ont jamais été ici. Je regrette que M. Wood, dans son travail d'ailleurs très intéressant sur Éphèse, n'ait pas nommé l'auteur ecclésiastique où il a lu que saint Luc était mort ici. En tout cas, le jambage que nous voyons est de l'époque byzantine, et l'emblème dut faire le pen-

dant des trois autres symboles apocalyptiques représentant nos évangélistes. Dans un baptistère, ce symbolisme était bien placé. La figure avec auréole sculptée, sur le côté du pilier, représentait sans doute la Foi. Quant aux sarcophages, on comprend que de grands personnages ecclésiastiques aient souhaité d'être ensevelis là même où ils avaient été initiés à la vie chrétienne. Sous le regard de l'Église, la tombe et le berceau s'unissaient très heureusement.

Un peu plus loin nous trouvons la *Halle aux laines*. Une inscription encore lisible ne laisse pas de doute à ce sujet. Ce marché fut bâti sous le consulat de Publius Vedius, du temps d'Adrien, et la petite construction circulaire qui l'avoisine porta la statue équestre de cet empereur. Plus près du sentier que nous suivons, mais toujours à gauche, gîsent pêle-mêle des restes d'un temple ou d'une église. Il est évident que nous arrivons au cœur même de la vieille ville. Les édifices publics se multiplient devant nous.

Voici, à notre droite, un Odéon assez vaste pour contenir trois mille auditeurs. C'était le théâtre couvert servant aux concerts et concours de musique. Périclès avait inauguré à Athènes ce genre d'édifice. Le proscenium de celui-ci avait cinq entrées. L'orchestre est bien conservé. Le reste a été maltraité par les visiteurs.

Au point où le défilé entre le Pion et le Coressus se transforme définitivement en une vallée ouverte vers la mer, nous descendons par un sentier

détestable dans le marché public qu'un temple romain, de très beau style, dominait du côté du Coressus. De belles colonnes monolithes cannelées, qui depuis des siècles étaient couchées à terre à la suite de quelque grande catastrophe, viennent d'être transportées à Smyrne par un turc qui veut bâtir une mosquée. L'une des fontaines publiques qui alimentaient le marché est encore visible au pied de la montagne. Une autre coulait au nord, mais servait surtout à entretenir le magnifique bassin de l'Agora ou Forum civil, limitrophe du marché public.

C'est à l'Agora que se traitaient les affaires politiques. On y a trouvé quelques fragments d'inscriptions rappelant les lois de l'Ionie. Les oisifs et les curieux s'y promenaient à l'ombre des platanes, entre les statues élevées par la reconnaissance publique aux bienfaiteurs de la cité. Sous des portiques se développant au nord et au midi les philosophes et les rhéteurs aimaient à discourir. C'est là que se trouvait Justin, quand le juif Tryphon l'aborda en ces termes : « Votre serviteur, monsieur le Philosophe; » et la discussion s'engagea à l'heure même, devant un auditoire qui prit place sur des bancs de pierre. Elle dura tout le jour et tout le lendemain. C'est sur ce forum que Marc-Antoine, siégeant comme juge, faussa compagnie à un avocat célèbre pour aller au-devant de Cléopâtre, qui arrivait portée sur sa litière.

Au couchant de l'Agora fut le Grand Gymnase, mesurant trois cents mètres de long sur deux cent

trente de large, et plus loin le Port civil, qu'un canal reliait au Panormos, ou port principal traversé par le Caystre. Des roseaux marquent la place de ce Port civil. Aux jours d'orage les eaux qui le remplissent y trouvent encore assez de pente pour se déverser dans le fleuve. Le monticule au pied duquel ce marais devient un canal est surmonté d'une tour qui fit partie des remparts de la ville. Je ne sais sur quelle autorité on la nomme Prison de saint Paul.

Faut-il chercher derrière ces remparts détruits, au versant occidental des collines, le bois sacré d'Ortygie, où Latone mit au monde Apollon et Diane, tandis que, sur le mont Solmissus, les Curètes faisaient du bruit pour tromper Junon? Le cours d'eau qui arrose la petite vallée au delà de ces hauteurs fut-il le Cenchrius? C'est possible, et l'intelligent travail de M. Weber sur la chorographie d'Éphèse m'a paru le démontrer. En tout cas, sa dissertation prouve victorieusement qu'on doit, pour être correct, appeler Coressus la chaîne de montagnes qui, s'élevant au sud de la plaine, aboutissait au port de Coressus, et réserver au contraire le nom de Pion, comme le portent les monnaies d'Éphèse [1], à la colline centrale sur

[1] La médaille que nous avons déjà mentionnée représente Jupiter Olympien, la foudre à la main gauche et répandant la pluie de la main droite. Le Caystre, symbolisé par un personnage quelconque, est couché à ses pieds. Deux temples, dont le plus petit sur une roche est celui du dieu, et le plus grand celui de Diane, achèvent avec deux tours d'orner cette monnaie où on lit : PION DES ÉPHÉSIENS.

laquelle s'appuyait le théâtre, et où il nous faut maintenant revenir.

Cette hauteur, qui lève sa tête au milieu des ruines, fut jadis le centre de la cité. Malgré les roches qui la couronnent, elle n'en est pas moins fertile sur ses versants. De là son nom de Pion (*gras, fécond*), qui ne saurait convenir à la montagne aride où se voient encore les murs détruits de la citadelle et les restes des remparts de Lysimaque, pas plus que celui de Trachéia, donné par Strabon et Athénée à la partie inférieure du Coressus, ne pourrait s'appliquer aux flancs de la colline centrale où la végétation puissante des chardons et des hautes herbes empêche nos chevaux d'avancer.

Nous mettons pied à terre à l'entrée du Théâtre. C'est une imposante ruine. Que l'on se figure un hémicycle de cent soixante-dix mètres de diamètre, appuyant ses innombrables gradins de marbre au versant occidental de la montagne. Vingt-cinq mille spectateurs y pouvaient prendre place. Quelques portes, s'ouvrant sur les escaliers (κλίμακες) qui convergeaient vers le centre de l'enceinte, sont encore reconnaissables. Une d'elles est même à peu près conservée. Nous n'avions jamais rencontré dans notre long voyage une si étonnante profusion de colonnes brisées, de marbres arrachés et mutilés, avec inscriptions toutes fort lisibles, si elles n'étaient indignement tronquées.

Il me souvient d'avoir admiré dans je ne sais quel livre une restauration d'Éphèse imaginée par Falkener. La vue d'ensemble était prise du théâtre.

Pour la retrouver, je m'installe au haut de ces gradins où siégèrent, il y a deux mille ans, les matrones éphésiennes. A leurs pieds, par delà la scène et l'arrière-scène, ornées de statues magistrales et de richesses inouies, sous le velarium à moitié relevé, elles voyaient l'Agora, le Gymnase, le Port se succéder dans un harmonieux lointain limité par la mer. Au sommet du Pion s'élevait le temple de Jupiter Pluvius; à gauche, le long du Coressus, étaient ceux de Minerve, d'Apollon, de Vénus, de Bacchus, de Mercure, de Cérès; plus près du port, celui de Neptune. A droite, au delà du Stade, que nous allons visiter tout à l'heure, s'étendaient les riches constructions de la ville neuve. De ravissants bosquets plantés sur les alluvions du Caystre en faisaient comme une vaste agglomération de délicieuses villas. Si l'on veut se représenter les générations qui sont passées ici depuis les Amazones, qu'il fallut vaincre pour fonder Éphèse, jusqu'au temps de Paul et des premiers chrétiens, quel fouillis de souvenirs plus effrayant encore que celui des ruines au milieu desquelles nous sommes assis! Pour ne parler ni de Crésus ni des temps héroïques, l'histoire nous apprend que Cimon, Alcibiade, Lysandre, Agésilas, Xénophon, Alexandre le Grand, Annibal sont venus à Éphèse. Ce dernier y rejoignit Antiochus, pour l'exciter à la guerre contre les Romains. Scipion, Lucullus Sylla, Marc-Antoine y sont passés en triomphateurs. Les poètes Callinus et Musée, les peintres Parrhasius et Apelles, les philosophes

Héraclite et Hermodore y sont nés. Que d'artistes, de savants, de rhéteurs, de magiciens ont voulu se produire sur ce coin de terre où règne maintenant un silence de mort! Je descends les degrés du théâtre plein de graves pensées. M. Vigouroux me fait remarquer une des inscriptions où le *Grammateus* de l'époque, peut-être celui du livre des Actes, se trouve mentionné.

L'édifice qui touchait presque au *postscenium,* vers le nord-ouest, était-il le palais des Prytanes, magistrats civils et tout à la fois fonctionnaires religieux? Plusieurs le supposent. En Grèce, le théâtre tenait à la politique et à la religion. Une des inscriptions trouvées sur ces fragments de marbre qui sont à nos pieds consacrait un assez étrange souvenir dans une procession solennelle, le jour anniversaire de la naissance d'Artémis; les statues d'or et d'argent de la déesse, pesant de trois à sept livres chacune, avaient été transportées du temple au théâtre et rapportées au temple, après avoir siégé dans les fauteuils mêmes des magistrats de la cité.

La belle vasque de marbre de cinq mètres de diamètre que nous rencontrons plus loin a pu faire partie d'un baptistère monumental. On y rattache, je ne sais pourquoi, le nom de Jean. S'agit-il du Baptiste, qui avait eu ici des prosélytes baptisés de son baptême, et répondant à Paul qu'ils ignoraient même s'il y avait un Saint-Esprit? Ce n'est pas probable. A-t-il servi à Jean l'apôtre, à Jean le *presbytre,* qui occupèrent une place si importante dans la fondation de l'Église d'Éphèse?

C'est possible. N'a-t-il été que le baptistère d'une église consacrée à saint Jean ? C'est plus probable. En ce cas, il faudrait chercher ce sanctuaire dans l'Église Double, qui est près d'ici. Il semble peu naturel qu'une vasque si lourde ait été transportée sans motif loin de l'église à laquelle elle appartint.

Un rocher que nous gravissons à quelques pas des arasements de la Double Église, et presque vis-à-vis le Stade, supporta un autel entouré de colonnes et abrité par un dôme. La disposition de ce qui en reste rappelant le Sérapéum de Pouzzoles, on en a conclu que c'était ici le sanctuaire où l'on adorait Sérapis, divinité indéfinie, dont le culte large et complaisant devint si répandu quand le paganisme fut en décadence.

Le Stade est, de tous les monuments d'Éphèse, le mieux conservé. Mesurant plus de trois cents mètres de long, il pouvait contenir soixante-quinze mille spectateurs. Au midi les gradins s'échelonnaient le long du mont Pion; au nord et au levant ils s'appuyaient sur des arches et des voûtes solidement construites. La *sphendonè* ou l'extrémité circulaire en forme de fronde, que plusieurs ont confondue avec un théâtre ajouté au Stade, est parfaitement marquée par les deux projections angulaires qui la terminent. Ici on donnait au peuple le spectacle varié de tous les jeux publics, course, lutte, pugilat, disque et javelot. Plus tard les Romains établirent à Éphèse les combats de bêtes et de gladiateurs, et le sang humain a plus

d'une fois rougi cette arène où la végétation est si vigoureuse. Peut-être Paul pensait-il aux malheureuses victimes qu'on y vouait régulièrement à la mort pour clore le spectacle (ἔσχατοι ἐπιθανατιοι), quand d'ici même il écrivait aux Corinthiens : « Je crois que Dieu nous traite, nous apôtres, comme les infortunés qui sont destinés à mourir les derniers dans l'amphithéâtre, nous donnant en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » Sous les voûtes extérieures du vaste monument s'abritent, en hiver, des bergers et leurs troupeaux. Les feux qu'ils y allument demeurent aussi impuissants que le temps à en détruire les assises fortement scellées. Quelques plantes grimpantes se balancent le long des murs séculaires. Un reptile roussâtre, très court et énorme, est couché en travers du chemin. Son agilité semble en raison inverse de son hideux embonpoint.

En contournant le Stade, nous avons rencontré un édifice d'origine romaine dont il ne nous a pas été possible de préciser la destination.

Arrivés à la porte de Smyrne, nous jugeons que c'est le moment de gravir le Pion. La colline a deux points culminants entre lesquels passait une rue reliant assez directement le Forum civil au prétendu temple de Diane. A vrai dire, quand on arrive sur la hauteur on se trouve médiocrement récompensé de sa fatigue. De larges carrières creusées dans le roc et ornées de stalactites, des tombes ouvertes et quelques ruines méconnaissables, résument à peu près tout ce que l'on y

voit. Seule, la grotte des Sept-Dormants, les mêmes dont on nous avait parlé à Tarse, paraît offrir quelque intérêt aux plus curieux. Dans une large fissure qui se rétrécit insensiblement se seraient cachés, sous la persécution de Dioclétien ou de Dèce, car la tradition varie, sept frères et Ketmehr, leur chien fidèle. Ils y furent pris d'un sommeil miraculeux qui dura deux cents ans. Je laisse à penser si, en se réveillant, ceux qui se croyaient endormis de la veille furent étonnés de trouver dans leur propre ville un monde, un langage, des édifices, des usages et des monnaies qu'ils ne reconnaissaient plus. Les noms des Sept-Dormants sont restés des talismans pour les Turcs et pour plus d'un chrétien. Celui du chien est plus particulièrement vénéré. Cette aimable légende, un peu parente de celle d'Épiménide le Crétois dans Diogène Laërce, ne me détermine pas à pénétrer jusqu'au fond du défilé, qui d'ailleurs n'est pas à ma mesure.

Un tombeau situé vers l'extrémité du Stade, au milieu de buissons touffus, serait, d'après les Grecs, celui de saint Jean. C'est un creux dont le fond a la forme d'un sarcophage, mais on ne voit pas que rien l'ait jamais distingué des nombreuses fosses mortuaires qui abondent ici.

Du point le plus élevé de la colline on peut reconnaître le site précis de l'ancienne ville et constater qu'elle s'étendit surtout entre le Pion et le Coressus, le long du Port civil jusqu'à l'Athénéum. Quand, d'après l'inscription de Salutarius trouvée

au théâtre, bien qu'elle ait dû appartenir à l'Artémisium, la procession des statues de la grande déesse allait de la porte de Magnésie à celle de Coressus, non loin de la tour appelée Prison de Saint-Paul, on avait raison de dire qu'elle parcourait la ville entière, sauf ses quartiers plus récents au nord de l'Agora. Arrivés à la porte de Coressus, ceux qui portaient les images sacrées les déposaient dans les temples d'Ortygie, et on se dispersait à travers les bois pour y finir la fête dans de joyeux festins.

D'autre part, il est évident qu'au nord du lieu où nous sommes, la mer s'avançait considérablement dans les terres. Les alluvions du Caystre ont produit ici les mêmes atterrissements que le Méandre à Milet, et, à voir la plaine sablonneuse, on dirait encore un lac où des collines semblent se baigner. L'une d'elles, Syrié, fut jadis une île. Ainsi on parvient à comprendre que M. Wood ait pu chercher le fameux temple de Diane au levant du mont Pion. Strabon, décrivant la côte, dit : « A Pygéla succède le port de Panormos avec son temple de Diane Éphésienne. Puis vient la ville même d'Éphèse. » La plaine du Caystre au nord des ruines était donc la mer, autrement on ne comprendrait pas que les navires, arrivant par l'ouest, eussent atteint le temple d'abord et la ville ensuite, encore moins que le temple eût pu éblouir, par sa blancheur et sa beauté, les yeux des navigateurs.

Bien que la découverte de M. Wood ne concorde

pas tout à fait avec les indications topographiques des anciens, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle s'accommode assez bien de leurs données architecturales. Prétendre qu'une partie des marbres trouvés ici par le chercheur anglais n'étaient pas *in situ primitivo,* mais provenaient des quais du Panormos, où, d'après les indications des anciens, il fallait chercher la place de l'Artémisium, est une assertion gratuite, sinon une mauvaise défaite. Si étrange que semble le site, il faut bien croire, jusqu'à de nouvelles découvertes, que le patient archéologue anglais est tombé juste, et que le plus consolant résultat a couronné ses intelligentes recherches.

En descendant du Pion, nous prenons l'antique *Voie sacrée,* et, après avoir traversé le Sélinus presque à sec, nous arrivons aux fouilles de M. Wood, qui mesurent cent quatre-vingts mètres de long sur cent de large et sept en moyenne de profondeur, ce qui donne une idée des atterrissements survenus en moins de deux mille ans. Là donc, dans ce marécage ouvert devant nous, fut l'une des sept merveilles du monde, le fameux temple qu'Érostrate, pour se rendre à jamais célèbre, brûla la nuit même où Alexandre venait au monde; le temple qui fut relevé avec les dons généreux de l'Ionie entière; le temple que créa le génie de Dinocrate, où le ciseau de Ctésilas, de Cydon, de Phidias, de Phradmon et de Polyclète, vainqueur de ses quatre rivaux dans ce solennel concours, avait lutté pour sculpter les groupes des

Amazones; le temple où Calliphon de Samos avait peint Patrocle se préparant au combat au milieu des femmes qui le revêtaient des armes d'Achille, où Apelles, dans son Alexandre lançant la foudre, avait fait la main du conquérant si vivante, qu'elle semblait sortir du tableau. Ce chef-d'œuvre fut payé, dit-on, un million de francs, et les pièces d'or le couvrirent en entier. Tout cela était sous les portiques intérieurs entourant le *Naos*.

Dans le *Naos*, dont la toiture de cèdre était soutenue par huit colonnes de jaspe vert avec chapiteaux et bases de marbre blanc sculpté, étaient suspendus les nombreux ex-voto des rois et des grands hommes. Alexandre, le célèbre chanteur de Cythère, était venu sur ses vieux jours y déposer son psaltérion, n'admettant pas que l'admirable instrument pût jamais servir à d'autres artistes que lui, qui s'estimait sans rivaux dans le présent et dans l'avenir. Au fond et derrière l'autel, œuvre incomparable de Praxitèle, entre deux rideaux de pourpre relevés jusqu'à la voûte, on voyait une statue grotesque, plus asiatique que grecque, dont la tête, assez mal définie sous une coiffure égyptienne, était surmontée d'un signe symbolique; de son sein pendaient d'innombrables mamelles, tandis que le bas du corps, enveloppé d'une étoffe d'or, était parsemé d'animaux finement brodés. Ses deux mains s'appuyaient à droite et à gauche sur une sorte de trident, ou une chaîne mystérieuse. C'était Artémis, Diane, la Grande Déesse tombée du ciel, et le monde entier venait la vénérer. Au fond



Statue de Diane d'Éphèse.





Temple et statue de Diane.

du *Naos* se trouvait le lieu le plus saint de l'Asie et de la terre. Les rois y faisaient déposer leurs plus précieux trésors, et nul n'aurait osé forcer la porte de l'inviolable asile.

Que sont devenues ces splendeurs du passé? Au milieu de marbres affreusement morcelés et sur lesquels coassent des grenouilles sans nombre, un ou deux fragments de colonnes sont encore debout sur leur socle ébréché. D'autres, avec leurs fines cannelures, gisent dans la boue. Quelques restes du mur de la cella sont visibles; mais tout a été si cruellement traité par le temps, les barbares et plus récemment les Anglais, que notre bonne volonté, si soutenue qu'elle soit par les indications de l'antiquité, demeure impuissante à reconstituer le merveilleux édifice. Faut-il le dire? je m'en éloigne, demeurant, malgré moi, très perplexe sur la valeur définitive des affirmations de M. Wood. Si la mer est jamais venue jusqu'ici, pourquoi ces routes antiques traversant la plaine vers le nord? Si elle n'y venait pas, comment a-t-on pu dire que les navigateurs voyaient le temple d'abord et la ville ensuite? Si le temple fut dans la ville même, comment expliquer le passage où Hérodote raconte que les Éphésiens, attaqués par Crésus, consacrèrent leur cité à Diane en attachant au temple un cordage qu'ils tendirent jusqu'à leurs murailles, sur un espace de sept stades? Peut-on supposer qu'il y ait jamais eu douze cents mètres environ entre le marais où nous sommes et la cité? Oui, si à cette époque Éphèse fut toute au pied du Coressus. Mais

alors pourquoi bâtir vers l'orient le temple, qui avait sa place toute naturelle à l'occident, en avant de la ville et vers le port? Plus que jamais je soupçonne que des fouilles sur des points plus rapprochés de la mer pourraient ménager à la science de singulières surprises. Qu'avait à faire au théâtre la fameuse inscription du temple qu'on y a trouvée? Peut-être le dernier mot sur la topographie d'Éphèse n'a-t-il pas été dit. Dans la thèse de M. Wood, il faut admettre que l'ancienne ville, groupée autour du temple et du port, occupa la hauteur du château, le village d'Ayasolouk et enfin la plaine que nous avons traversée pour aller du village à la porte de Magnésie.

La mosquée du sultan Sélim, qui est sur notre chemin en regagnant la voie ferrée, fut bâtie, selon la tradition, sur une très ancienne église consacrée à la sainte Vierge. Nous serions donc devant les restes de la fameuse cathédrale que l'évêque Memnon offrit pour la réunion du concile d'Éphèse et qui, reconstruite plus tard par Justinien, fut embellie de marbres enlevés aux temples païens. Il s'en retrouve encore des fragments nombreux et des plus remarquables dans la belle mosquée. Il y aurait même de curieuses inscriptions à relever dans cette enceinte que le temps dégrade tous les jours. La toiture s'est effondrée dans un tremblement de terre. Un minaret, frêle et misérable colonne de briques, se dresse à moitié détruit vers l'entrée principale de l'édifice. Aucun muezzin n'y monte plus, car la mosquée est aban-



Mosquée et ancienne église à Éphèse.



donnée depuis longtemps. Nous foulons certainement ici de grands souvenirs chrétiens, et pas un signe sur la pierre, pas un mot dans l'histoire pour nous renseigner! A quelque distance de la mosquée une porte, par laquelle on monte au château d'Ayasolouk, s'appelle la *porte de la Persécution.* Au versant nord de la colline, il y a des tombeaux vides. Le site est absolument désolé. Ce château lui-même, qui de loin nous avait paru si radieux sur ses soubassements de terre rouge, n'est de près qu'une hideuse ruine. Le P. Ollivier a raison de dire, dans une charmante brochure que j'ai lue en venant : « L'Orient est coutumier de ces mirages où tout paraît s'animer et vivre, à condition que l'on reste à la distance requise pour l'illusion. » De ce point culminant où l'étendard du Prophète a flotté, où Tamerlan et d'autres dévastateurs sont passés, j'aime, en regardant la plaine hérissée de ruines, à méditer sur le rôle qu'Éphèse a joué dans nos origines chrétiennes. C'est à ce point de vue qu'elle nous offre surtout un réel intérêt.

Par cette mer où le soleil va se coucher bientôt, Paul arriva avec Priscille et Aquilas. Une des maisons aujourd'hui enfouies sous le sable les reçut, et dans la synagogue il annonça Jésus-Christ. Cette fois le vaillant ouvrier de l'Évangile ne fit que passer, il avait d'autres projets; mais il laissa aux deux Juifs, faiseurs de tentes, qu'il avait amenés, le soin d'entretenir l'étincelle sacrée. Quand Apollon, un Alexandrin puissant en œuvres et en discours,

vint à Éphèse, Priscille et Aquilas se chargèrent, en effet, de l'instruire et de le diriger sur Corinthe, autre centre important à évangéliser. Apollon y alla et y fit des prodiges. Comme les hommes n'étaient rien alors, et comme le Maître était tout! De ce nouveau et puissant lutteur pour la vérité, de ses œuvres, de ses discours si éloquents, nous ne savons à peu près rien. Comme ces ruines que nous remuons inutilement du pied, l'histoire apostolique a son mutisme désolant.

Auprès de ces cours d'eau qui sillonnent la plaine, Paul, revenant de prêcher dans les hautes provinces d'Asie, baptisa du baptême de Jésus-Christ ceux qui n'avaient reçu que le baptême de Jean. Il est passé, il s'est assis, il a souffert, il a pleuré, il a prié, il a prêché sur ces pierres que je regarde. Dans l'un des deux gymnases que nous avons visités, au sud ou au couchant du Pion, il occupa la chaire du philosophe ou du rhéteur Tyrannos, et pendant deux ans il y donna des conférences aux disciples et aux curieux qui voulaient l'entendre. Pourquoi une main chrétienne n'a-t-elle pas gravé sur quelque bloc indestructible : « Paul a enseigné ici? » Cela valait mieux que tant d'inscriptions honteusement serviles en l'honneur de Césars aussi méprisables que Caracalla et Héliogabale. Or ces fous furieux eurent ici des temples. C'est dans l'une de ces rues, où croissent de gigantesques chardons, que les fils du juif et prince des prêtres Scéva voulurent, sans être chrétiens, imiter Paul et chasser les démons au

nom de Jésus-Christ. Le démoniaque se jeta sur les faux exorcistes, déchira leurs vêtements, et la foule stupéfaite vit en tremblant les deux imposteurs s'enfuir presque nus et couverts de blessures. C'est alors que sur le Forum, et aux yeux de tout le peuple désabusé, les partisans de la magie brûlèrent solennellement leurs livres et maudirent les sortilèges impuissants qu'Apollonius de Tyane venait peut-être de leur recommander. Sur le forum des marchands, non loin du théâtre, l'orfèvre Démétrius souleva les gens de son métier contre Paul, qui ruinait le culte de Diane et, par une très naturelle conséquence, le commerce de ceux qui vendaient ou fabriquaient de petites reproductions de son temple et de sa statue. Entendez-vous ces cris de la foule ameutée : « La grande déesse des Éphésiens ! La grande déesse ! » On se précipite tumultueusement sur l'Agora. Deux Macédoniens, Gaïus et Aristarque, disciples de Paul, sont saisis et traînés au théâtre. Paul vole à leur secours. Il est le bon pasteur qui veut défendre ses brebis. On le retient. Quelques Asiarques, édiles délégués par les villes de la province d'Asie pour présider aux jeux publics, lui font dire de ne pas se présenter, c'est le moyen d'apaiser plus sûrement la tempête. Ce sont des amis et probablement des disciples, il les écoute. Cependant l'agitation populaire atteint les proportions d'une émeute. Les Juifs, pour séparer leur cause de celle des chrétiens, poussent à la tribune l'un d'entre eux nommé Alexandre. Aux premiers mots qu'il prononce, les cla-

meurs recommencent plus violentes que jamais : « La grande déesse des Éphésiens ! » hurle la foule sans se lasser deux heures durant. Le Grammateus, peut-être celui dont nous lisions tout à l'heure le nom sur les ruines du théâtre, se présente. Ce greffier ou secrétaire public est un grand personnage. Il parle et on l'écoute. Le tumulte s'apaise, mais Paul partira pour conjurer la persécution. Il n'est pas sûr qu'il soit jamais revenu à Éphèse.

Tychique, Trophime et Onésiphore, cet ami fidèle qui était allé chercher l'Apôtre jusqu'à Rome, et n'avait pas rougi de ses fers, ont vécu ici. Timothée y fut le modèle des évêques. Jean, l'apôtre bien-aimé, y vint à son heure avec la mission de combattre les hérésies naissantes que Paul avait si vigoureusement dénoncées. La bienheureuse Vierge Marie l'y suivit, et avec elle arrivèrent peut-être ces saints personnages, Madeleine, Philippe le diacre, ses filles et d'autres mentionnés par la tradition, qui contribuèrent à créer dans la province d'Asie un foyer de vie chrétienne plus intense qu'à Antioche.

Dès la fin du premier siècle, tout le pays est couvert d'églises florissantes et parfaitement organisées. Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, Laodicée, sans parler de Colosses, d'Hiérapolis et des autres, formaient autour d'Éphèse une brillante couronne, et Jean les visitait pour les préserver de l'hérésie et leur prêcher la sainte charité. Ici il eut pour disciples Ignace, Polycarpe, Papias, et pour adversaires Cé-

rinthe et les premiers représentants du Docétisme. Ici on demanda au Voyant de l'Apocalypse de dicter, avant de mourir, celui de nos évangiles où l'âme du Maître s'est le mieux révélée dans sa suavité et sa profondeur. Et quand le vieux père ne marcha plus, quand ses yeux se couvrirent de ténèbres, quand il fut incapable de longs discours, ici même il se faisait porter sur une litière à l'assemblée chrétienne pour y redire de sa voix défaillante ces mots résumant pour lui le christianisme : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » La charité fraternelle, c'était la grande, la première, l'indispensable vertu évangélique. O vrais disciples du Maître, où êtes-vous? Et quand il sentit venir la mort, dit saint Augustin, il se fit creuser une tombe, et quand elle fut prête, il voulut y être couché. Là, plein de sérénité et de confiance, il ferma doucement ses yeux et s'endormit pour toujours. Ce tombeau était hors la ville, sur une colline rocheuse nommée Libate, peut-être là même où nous sommes maintenant, car il est possible que l'église, bâtie par Justinien sur un premier sanctuaire, ait servi d'assiette au château fort d'Ayasolouk. Longtemps les pèlerins recueillirent sur la tombe du disciple bien-aimé une poudre, sorte de manne miraculeuse qui y renaissait sans cesse [1], comme si la suavité de cette âme avait voulu se survivre pour guérir encore des malades et convertir les incroyants. Cette douce auréole, que l'Église a placée et que de pieux récits, con-

[1] S. August. *In Joh.*, CXXIV.

servés par Eusèbe, ont maintenue autour de la tête de Jean, a un charme à part. Elle ne ressemble en rien à celle qui caractérise la physionomie de Pierre et de Paul. Dieu me donnera-t-il d'esquisser plus tard ces puissantes et admirables personnalités? J'en serais bien heureux. J'aime à me représenter le théologien du quatrième Évangile jouant avec sa perdrix apprivoisée, le Voyant de l'Apocalypse allant se livrer au jeune bandit que dans sa tendresse il voulait ramener à Jésus-Christ, le *Fils du tonnerre* gourmandant l'hérésiarque qu'il rencontre à la salle des bains. Tout cela a un cachet délicieusement humain dans l'histoire si divine des temps apostoliques; et volontiers j'oublie la mort et les ruines qui m'entourent pour laisser pieusement flotter mon âme au milieu de ces souvenirs.

Timothée eut son tombeau près de celui de Jean. Madeleine, d'après le patriarche Modeste [1], serait aussi venue à Éphèse avec la sainte Vierge pour y mourir; comme si la pécheresse convertie avait cherché sa meilleure consolation auprès des deux êtres les plus calmes et les plus purs du cercle apostolique, ou si l'amie de Jésus avait voulu le retrouver après sa mort dans ceux qui lui avaient été particulièrement chers pendant la vie. La montagne sur laquelle furent le tombeau et l'église de Madeleine s'appelait Quiléon. C'est de là que,

[1] V. dans Photius la première des *Homélies* de saint Modeste, patriarche de Jérusalem en 632, et Grégoire de Tours, *De Gloria mart.*, c, xxx. Cette tradition contredit celle qui est généralement reçue parmi nous, et dont j'ai parlé ailleurs.

d'après Cedrenus, Léon le Philosophe prit ses restes pour les transporter à Constantinople.

Et le tombeau de la Vierge, où fut-il? Les Pères du troisième concile œcuménique le supposent à Éphèse, peut-être même dans l'église où ils étaient assemblés. L'auguste synode se tint, en effet, dans la cathédrale, dédiée à la très sainte Vierge; or, à l'époque où cette église avait été bâtie, on n'élevait de sanctuaire aux grands serviteurs de Dieu que sur leur sépulture ou sur leurs reliques. Pourquoi donc cette antique tradition, que je félicite l'archevêque de Smyrne de vouloir renouer, — il vient d'inaugurer ici des pèlerinages annuels, — est-elle demeurée muette pendant quatorze siècles? Parce qu'il ne s'agissait que d'un tombeau vide? C'est possible. Parce que la ruine définitive d'Éphèse offrit au patriarche de Jérusalem une belle occasion de faire prévaloir ses prétentions? C'est probable. Quoi qu'il en soit, c'est dans la vieille cathédrale que la voix de l'Église, condamnant Nestorius, acclama Marie mère de Dieu, Θεοτόκος, définissant dans l'unité de la personne du Fils la gloire incomparable de la Mère. Oui, près du temple détruit de la Diane d'Éphèse, et appuyés peut-être contre les colonnes mêmes qui l'avaient orné, les Pères de l'Église saluèrent une autre femme, non pas déesse, ce n'était qu'une simple créature, mais, par la grâce d'en haut, mère d'un fils qui était Dieu, et dès lors puissante comme une mère auprès de ce fils tout-puissant, compatissante comme une mère vis-à-vis de sa

fille, l'humanité prévaricatrice. Artémis était, pour les païens, la force qui donnait la vie à la nature, Marie est pour nous la femme qui, après avoir donné le salut au monde, coopère encore par sa médiation, non pas nécessaire, mais obligeante, à la résurrection des âmes. Où est Artémis? Vous, ô Marie, vous êtes sur toute lèvre, dans tout cantique d'amour, dans tout cri du pécheur, dans le premier murmure de l'enfant et dans la prière émue du vieillard. Éphèse, la gardienne ou la balayeuse du temple, νεωκόρος, comme tu t'appelais, tu n'as gardé ni le temple, ni la déesse, ni Marie, ni Jésus-Christ, ni toi-même. Quel effort surhumain il faudrait pour te ressusciter! Le temps et les hommes, lassés de tes folies, de ton immoralité, de tes crimes, malgré tes vieilles gloires, t'ont jetée à la fosse. Tu ne t'en relèveras plus.

Barba-Nicola nous ramène à la station. L'hôtelier Karpouza veut avoir notre nom sur son fameux registre. Le train nous emporte. Quelle bonne journée!

Smyrne, vendredi 4 mai.

Notre enthousiasme d'hier nous a fait commettre une lourde faute. Au lieu de nous complaire dans le souvenir de ce que nous avions vu, il fallait surtout songer à ce qui nous restait à voir. N'étions-nous pas au cœur de cette province d'Asie dont

le rôle fut si considérable dans l'histoire des origines chrétiennes ?

Au lieu de rentrer à Smyrne, nous aurions dû prendre le train pour Balachick, y coucher, et de là voir, le lendemain, Magnésie près du Méandre, avec ses belles ruines du temple de Diane Leucophryne. Moins vaste et moins riche en objets d'art que celui d'Éphèse, il lui était, au dire de Strabon, supérieur par l'harmonie de l'ensemble et l'ingénieuse disposition du sanctuaire. Il fallait visiter les restes de vieilles églises qui abritèrent ces chrétiens auxquels saint Ignace le Martyr écrivit ses plus pressants encouragements. C'est à Magnésie que Thémistocle s'empoisonna quand Artaxercès, auprès duquel il s'était retiré, voulut le mettre en demeure de faire la guerre à son ingrate patrie. De la montagne qui domine la vallée du Méandre la vue s'étend jusqu'à Priène et Milet.

Nous serions arrivés ensuite à la station d'Aïdin pour visiter le plateau de Tralles, où trois arches encore debout sont peut-être les restes de l'enceinte où furent lues jadis les épîtres des Pères apostoliques, celle de saint Ignace en particulier. Mais le groupe absolument digne de notre intérêt était celui des trois villes près du Lycus, Laodicée, Colosses et Hiérapolis, évangélisées par les disciples de Paul, et en particulier par Épaphras, dont le grand apôtre a loué les glorieux labeurs.

De Laodicée, il reste le stade, le théâtre, dont les sièges de marbre sont soutenus par des griffes de lion, et l'amphithéâtre. C'est la dernière des sept

églises auxquelles le Voyant de Pathmos adresse ses recommandations en lui reprochant sa tiédeur. Elle s'enorgueillissait de sa prospérité matérielle, et Dieu lui conseille d'acheter de l'or purifié pour s'enrichir, des vêtements blancs pour s'habiller et du collyre pour mieux voir. Paul lui avait adressé une lettre qui ne nous est pas parvenue. Il recommande, en effet, aux chrétiens de Colosses de faire tenir celle qu'il leur écrit à l'Église de Laodicée, qui, de son côté, leur communiquera celle qu'elle a reçue elle-même. Dès l'origine, un intense courant de vie religieuse s'était donc établi dans toutes ces villes de l'Asie Mineure. Des bases de colonnes encore en place marquent les rues où passèrent les glorieux représentants de la génération apostolique, et le vieil amphithéâtre romain a vu couler le sang des martyrs.

C'est à cinq kilomètres de Khonas, sur le Lycus, tributaire du Méandre, que sont les ruines de Colosses, patrie de Philémon et d'Onésime, d'Épaphras et d'Archippe, collaborateurs et amis de Paul. Il ne reste de cette grande ville, classée dans Pline parmi les plus célèbres de la Phrygie, que des marbres épars, des colonnes brisées, un théâtre et quelques grands édifices dont on ne peut préciser la destination. Pas un être vivant n'habite ces lieux affreusement désolés, et les morts seuls semblent, dans la vaste nécropole, garder encore leur antique cité.

Hiérapolis, aujourd'hui Pambouk-Kalessi, sur une colline et dominée par une montagne, est un

des sites les plus intéressants de toute l'Asie. On l'appela la Ville sainte parce que la terre y semblait travaillée par les divinités de l'enfer. Les eaux qui y coulent sont tellement chargées de substances crétacées, qu'elles forment sur les roches des stalactites semblables à une cascade immobile. Une grotte d'où l'acide carbonique s'exhale en abondance, comme de celle du Chien aux environs de Naples, était pour les anciens une des bouches du royaume de Pluton. On y admire encore les ruines du temple consacré à ce dieu. Il y eut à Hiérapolis deux théâtres, dont l'un, celui qui est vers le levant, était particulièrement remarquable. Ses sièges de marbre blanc et les belles portes du proscenium font l'admiration des voyageurs. La vieille église, dont quelques ruines subsistent vers le couchant, fut peut-être celle du bon évêque Papias, cet auditeur attentif des hommes apostoliques qui, à en croire Eusèbe, recueillit avec plus de zèle que de sens critique tout ce qu'on disait du Maître, et écrivit en cinq livres, qui ne nous sont pas parvenus, l'*Exposition des discours du Seigneur*. Ici prêchèrent l'évangile Philippe le diacre et ses filles, vierges et prophétesses, dont il est question au livre des Actes. On l'a confondu mal à propos avec Philippe l'apôtre. L'activité religieuse que la tradition primitive attribue à ses filles prouve bien la part glorieuse que les femmes prirent à la propagation du christianisme. Un arc triomphal est resté debout sur la route. Sous les colonnades des thermes que l'on visite vers le sud, au pied du Plutonium,

Épictète, attendant au bain son maître Épaphrodite, affranchi de Néron, formula peut-être devant quelques auditeurs désœuvrés ses premières maximes et le précepte qui les résume : *Abstiens-toi, résigne-toi.* Coïncidences singulières ! ce philosophe, dont les maximes rappellent si souvent celles de l'Évangile, vivait au temps même de saint Paul, et dans un milieu où la parole divine avait été annoncée par plusieurs disciples dont le plus actif, Épaphras, ou Épaphrodite, portait le nom même du maître qu'Épictète servait. En outre Épictète fut enveloppé dans la persécution de Domitien contre le christianisme, et obligé de se retirer à Nicopolis, en Épire, vers l'an 90. On voit dans la Gérousia ou Sénat un escalier monolithe très curieux. Les édifices d'Hiérapolis étaient couverts non de tuiles ou d'ardoises, mais de blocs de pierre taillés en gouttières. La nécropole abonde en intéressantes inscriptions.

Et nous n'avons pas vu cela ! Et nous étions sur la route ! Et nous avions deux et trois jours à y dépenser ! Je m'en prends à tout le monde, et surtout à moi-même, car devant plus tard écrire l'histoire des hommes apostoliques, il m'importait d'avoir vu de près ces lieux où ils ont vécu. Volontiers je sacrifiais Pergame et Thyatire; mais sur l'autre tronçon de voie ferrée, Philadelphie ou Alascheir, la *Ville blanche,* au pied des dernières pentes du Tmolus, n'occupe-t-elle pas, avec ses murs rectangulaires et ses tours rondes, la place de la cité louée dans l'Apocalypse pour sa fidélité

et sa patience? On y montre trois arceaux de construction romaine, ruines gigantesques d'une église dédiée à saint Jacques.

Sart, au milieu de ses collines, semblables tantôt à d'immenses obélisques, tantôt a des châteaux crénelés, n'est-elle pas l'ancienne Sardes, capitale de la Lydie, que Cyrus enleva à Crésus, son dernier roi? Le vieux temple de Cybèle ou de Jupiter Olympien, aussi ancien qu'Alexandre, ne méritait-il pas d'être visité avec ses deux colonnes ioniennes de vingt mètres de haut, qui s'enfoncent peu à peu dans la terre tout en restant debout? On ne l'a pas encore fouillé. Nous aurions cherché des paillettes d'or dans le Pactole, que l'on traverse sur une planche au milieu des prairies. C'est à l'ange de Sardes que le Voyant disait : « On croit que tu es vivant, et tu es mort. » Les mœurs des Lydiens étaient déplorables. D'importants débris marquent la place d'un gymnase d'après les uns, d'une basilique d'après les autres. Au versant de la montagne où fut l'acropole, on voit les restes d'un théâtre, la place du stade et de deux églises consacrées, l'une à la Vierge, et l'autre à saint Jean.

Magnésie du Sipyle, près des hauteurs abruptes, ville turque d'une part et grecque de l'autre, vieille et neuve, au milieu de ses bosquets, ne se trouvait-elle pas sur cette même route? Il fallait voir à côté d'elle la statue, fruste mais grandiose, de Niobé, la pauvre mère qui vit périr ses sept fils et de ses sept filles sous les flèches d'Apollon et de Diane,

les deux jumeaux de Latone méprisée. Jupiter l'avait changée en ce bloc de marbre sous lequel elle pleure encore :

Et lacrymis etiam nunc marmora manant.

N'est-ce pas au versant de l'Hermus, à Nymphio, que sont les deux stèles de Sésostris mentionnées par Hérodote? Et M. Vigouroux ne m'a pas dit : « Il faut marcher! » Décidément je n'y comprends plus rien, et, tout en m'asseyant à la table hospitalière de Smyrniotes très français, spirituels et aimables, comme leur fille et leur sœur d'Antioche, Mme Potton, je suis triste. Les gracieusetés de tous ne me font pas oublier que je suis mécontent de moi-même.

Nous sommes allés aux bains de Diane. Un homme mal élevé nous en a refusé l'entrée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les déesses ne s'y baignent plus. Ils sont transformés en une vulgaire papeterie. Le ruisseau limpide qui s'en échappe n'a jamais été le Mélès d'Homère.

Des filles de Saint-Vincent-de-Paul, que nous avons visitées, nous ont fait apprécier les œuvres dont elles s'occupent. C'est par un des chemins à travers lesquels notre landau nous promène, qu'au temps de Marc-Aurèle, Polycarpe lié sur un âne était conduit à Smyrne par les émissaires du proconsul Quadratus. L'Irénarque vint à passer, et, prenant l'évêque sur son char, il voulut le déterminer à immoler aux faux dieux et à ap-

peler César son Seigneur. « Vous me conseillez le mal, dit l'auguste vieillard, et je ne saurais vous entendre. » A ces mots l'Irénarque le poussa brutalement et le jeta à terre. Blessé à la jambe, Polycarpe se rendit quand même à l'agora, où Quadratus et le peuple l'attendaient. « Maudis les impies! » lui cria le proconsul. Levant au ciel ses mains tremblantes et décharnées, Polycarpe dit : « Oui, maudissez les impies! — Maudis le Christ! — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, sans qu'il m'ait fait aucun mal, comment pourrais-je maudire mon Roi et mon Sauveur? — Je vais t'exposer aux bêtes ou te faire brûler. — Ce que tu veux faire, fais-le vite. » Les jeux étaient finis, on le condamna à périr par le feu, et le courageux athlète, entonnant un cantique d'action de grâces sous une voûte de flammes, rendit pieusement son âme à Dieu. Polycarpe avait été disciple de saint Jean et maître de saint Irénée.

Samedi 5 mai.

Nous lisons dans l'histoire de l'Église que, dès l'origine, la célébration de la Pâque eut le privilège de passionner vivement les Orientaux. Ce que je sais, c'est qu'elle y est encore la plus enthousiaste des fêtes chrétiennes. On l'appelle la *Lampri* ou la *Brillante*. Les Quartodécimans prétendaient que

l'apôtre Jean en avait réglé la date. Je doute fort qu'il en ait jamais prévu les détails accessoires et les curieux préparatifs dont nous sommes témoins. La Pâque de l'Église grecque tombe demain.

Dans les rues, c'est un encombrement général d'agneaux peints de toute couleur. Plus de quinze mille seront vendus avant ce soir. D'autres arrivent comme colis de chemin de fer, les pattes liées, et portant au cou, sur une faveur bleue, jaune ou rouge, un mot sympathique de celui qui envoie le gracieux présent. Pas une famille dans l'Église grecque où l'agneau pascal ne soit immolé. Mais avant de tomber sous le couteau fatal, comme la pauvre bête est choyée, gâtée et triomphalement conduite de porte en porte chez tous les amis! On l'orne de bandelettes, on ajoute encore de nouvelles nuances à sa toison, on la nourrit de pommes, de roses, de gâteaux, à quoi elle préfère, avec beaucoup de sens, l'herbe fraîche de la pelouse où on lui permet de gambader. Tout père de famille, si pauvre soit-il, ménage de longue main son argent pour avoir ce jour-là un agneau. *Kyrie pappa, epistrepsé, ela edhô!* me crie un marchand d'antiquités qui veut me faire entrer dans sa boutique. Je m'arrête et je l'écoute, car il fait passer toute son âme dans sa supplication. « Achète-moi cette statuette si jolie, dit-il, autrement je ne puis donner un agneau à mon fils. » Point d'agneau, point de Pâque. Va, mon enfant, tu auras un agneau. Et je donne ce qu'il demande au brave Grec, qui baise ma main en disant : *Icé kalos anthropos :* « Vous êtes

un brave homme. » Pendant ce temps un autre, moins obligeant, allège la poche de notre ami, M. Abac, d'une belle pipe en écume de mer qui fort malencontreusement laissait entrevoir un bout d'ambre tentateur. Ce n'est pas, j'espère, pour célébrer la Pâque qu'il a commis ce larcin. Chacun fait des affaires à sa façon.

La cathédrale grecque de Saint-Photin est littéralement envahie par la foule. Il est impossible d'y pénétrer. Tout le monde se tient debout et chante. Ce chœur de voix viriles, enfantines, discordantes, mais toutes pleines d'enthousiasme, a quelque chose d'émouvant. La liturgie grecque abuse des illuminations. C'est moins grave, mais plus populaire que chez nous. L'assistance parlant la langue de l'Église prend une part très active à ce qui se dit et presque à ce qui se fait. Dans les rues on nettoie des armes à feu. Les riches achètent de la poudre. Dès cette nuit, et durant trois jours, depuis Smyrne jusqu'à Constantinople, dans les îles, sur le littoral, partout, nous entendrons les fusils et les pistolets crier aux quatre vents du ciel : « Le Christ est ressuscité ! »

Nos dernières visites sont faites. Nous allons quitter Smyrne, ayant assez entrevu l'Asie Mineure pour désirer d'y revenir. Que de grandes et belles ruines à exhumer ici. Les savants peuvent se donner rendez-vous sur tant de sites encore inexplorés sur la côte et dans l'intérieur des terres. Avec de l'argent et du courage, ils n'auront pas de déceptions.

Le P. Bernard nous a accompagnés à bord du bateau. De son caïque qui s'éloigne, il nous salue aussi longtemps qu'il peut nous voir. Braves cœurs, que tous ces missionnaires? Ils acceptent l'exil pour la cause de Dieu, mais n'en sentent pas moins le tourment de vivre loin de la patrie! A mesure que notre bateau s'éloigne, le panorama de Smyrne devient ravissant. Du bord de la mer où elle s'étend, la grande cité se relève en pente douce vers le Pagus couronné de ruines. Le quartier turc, vu à distance, est superbe, avec ses coupoles, ses minarets et ses grands cyprès. Peu à peu tout cela disparaît. Les grandes montagnes seules se dessinent au fond du paysage, c'est le Sipyle, le Trône de Pélops, le Tmolus et, plus près de nous, les Deux-Frères. Le soleil couchant dore leur cime. La mer est calme comme un vaste lac.

Dimanche 6 mai.

Mitylène, l'ancienne Lesbos, fameuse aujourd'hui par son vin, son blé et ses huîtres, autrefois par la corruption de ses mœurs et la splendeur de ses édifices, est derrière nous.

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitylenen.

La patrie de Sapho, d'Alcée, de Théophraste et de tant d'autres célébrités dans la poésie, les

lettres et les arts, avec sa gracieuse capitale échafaudée sur une hauteur, ses maisons peintes de couleurs variées, et ses fortifications du moyen âge, méritait d'être vue de plus près. Saint Paul y passa en venant d'Assos, ce petit port de l'Asie proconsulaire que nous pouvons entrevoir encore. On le nomme aujourd'hui Berahm. Nous lisons au livre des Actes que l'Apôtre alla à pied de Troade à Assos, tandis que ses compagnons, partant en même temps que lui, s'y rendirent par mer en doublant le cap Lectum, où nous serons bientôt. Il est difficile de dire à quel sentiment obéit Paul en prenant seul la route de terre, qui, à vrai dire, était la plus courte, puisqu'elle se trouve en ligne droite, mais aussi la plus fatigante, puisqu'il fallait la faire à pied. Voulut-il permettre à quelques amis de l'accompagner? Désira-t-il être seul un moment? Espéra-t-il avoir l'occasion de jeter ou de raviver la bonne semence sur sa route? C'est possible. Après lui que de pèlerins ont voulu suivre pieusement à travers les collines de la Troade le chemin qu'il avait parcouru! Six heures suffisent pour cela.

Les ruines d'Assos sont remarquables. De nombreuses colonnes finement sculptées et de la plus belle époque, une rue des Tombeaux, des remparts en blocs de granit liés sans ciment, y intéressent les touristes. La porte par laquelle Paul entra dans la ville est toujours debout. Sa construction semble antérieure à l'introduction de l'arceau dans l'architecture grecque, et elle pourrait bien remonter à

plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ. De la mer on voit l'acropole, autour de laquelle la ville était bâtie. Dans le lointain, l'Ida élève sa cime sombre et boisée. C'est sous ses ombrages que Pâris aurait rendu le jugement dont Minerve et Junon furent si vivement irritées. On sait que le pâtre royal, en donnant à Vénus la pomme d'or destinée à la plus belle, assura la ruine de sa famille et de son pays. Quelques religieux vivent dans des cellules au sommet de l'Ida, et les paysans du voisinage y montent de temps en temps, poussés par un désir superstitieux d'y saluer le soleil levant.

Nous longeons la côte de la Troade, et je demande au capitaine de me montrer Eski-Istamboul, l'ancienne Alexandrie. Tout homme d'Europe qui passe par là devrait savoir où est ce pays et le saluer avec respect, car il a été le théâtre d'un événement décisif dans l'histoire des peuples d'occident. Le capitaine ignore et le lieu et la chose. A Troas Paul, une nuit, eut la vision du Macédonien qui, debout devant lui, le suppliait en disant : « Passe en Macédoine, et aide-nous. » Cet homme moitié grec et moitié barbare était la personnification symbolique du vieux et du nouveau monde, de toutes les nations attendant un sauveur et appelant de leurs supplications désespérées le secours mystérieux qui devait venir de l'Orient. Le suprême cri de détresse passant par la bouche du Macédonien fut entendu, et le Sauveur vint à la vieille humanité aveugle et percluse, le pieux sa-

Vol. III, p. 171.

Port d'Alexandrie de Troade.

maritain recueillit dans ses bras le voyageur dévalisé qui, après avoir remué toutes les forces de la pensée et de la matière, n'en mourait pas moins de faiblesse, de désespoir et de misère sur la route où les fausses religions étaient passées sans le consoler.

Comme pour nous faire plaisir, le bateau se rapproche sensiblement de la côte. Nous sommes à peine à un mille du petit port d'Eski-Istamboul. Les navires y affluaient jadis. Aujourd'hui les sables ont envahi cette anse déserte. Quelques colonnes de granit portant la trace d'amarres se voient sur la rive. La felouque qui emmena Paul vers l'Europe y fut attachée. Ma main montre avec respect et mon œil regarde avec amour le point d'où elle mit à la voile. A travers de hautes broussailles, les restes d'un vaste gymnase émergent en arceaux d'inégale grandeur. Un pli de terrain laisse soupçonner l'hémicycle d'un grand théâtre. Quelques barques de pêcheurs avec leurs blanches voiles sillonnent les flots. Par leur forme gracieuse, elles rappellent les navires aux proues et aux poupes recourbées de la Grèce antique.

C'est aujourd'hui dimanche. A pareil jour de la semaine, Paul donna ici une dernière conférence à la jeune église de Troas. On y rompit le pain eucharistique, ce que nous n'aurons pas le bonheur de faire nous-mêmes, car le navire n'a rien de ce qu'il faut pour cela; on y écouta très longuement la parole de l'Apôtre, plaisir que je me donne en relisant une de ses immortelles épîtres. Parmi ses

auditeurs, un jeune homme appelé Eutyque, ayant pris place sur une fenêtre ouverte, soit qu'il n'en eût pas trouvé ailleurs, soit qu'il fût incommodé par la chaleur de l'appartement, s'endormit et tomba du troisième étage en bas. On le releva mort. Paul s'étendit sur lui et, en l'embrassant, le ressuscita. Quels dormeurs et quels morts nous sommes nous-mêmes, si je compare notre vie à celle des lutteurs de cette glorieuse époque, et que Paul ferait bien, dans une étreinte d'apôtre et de père, de nous ressusciter !

L'île aux teintes grises que nous avons à gauche est Ténédos, celle-là même où dans une feinte retraite allèrent se cacher les Grecs, pour mieux surprendre Troie, la ville imprenable.

Est in conspectu Tenedos notissima fama.

De ses rives escarpées vinrent, au dire de Virgile, les deux affreux serpents qui dévorèrent Laocoon et ses deux fils.

Ecce autem gemini a Tenedo, tranquilla per alta,
Horresco referens, immensis orbibus angues
Incumbunt pelago, etc.

La ville est pourtant jolie. Ses maisons blanches et jaunes groupées au pied de la montagne, le château fort où se promènent deux ou trois soldats, des moulins à vent au nord et au sud, un trou-

peau de chèvres, des gens qui gravissent la colline et viennent de l'office divin avec leurs habits de fête, des salves répétées de petite artillerie sur la place publique, à l'occasion des solennités pascales, tout contribue à rendre le paysage fort animé. Nous en jouissons à l'aise, car le bateau stationne ici quelques heures. Entre l'île et la côte, fort rapprochées l'une de l'autre, se dresse un rocher avec un phare.

Les rives que nous côtoyons maintenant sont celles-là même que le génie d'Homère s'est plu à célébrer. Un premier tumulus sans nom se détache sur des terres couvertes de verdure. Puis la côte devient abrupte. La mythologie supposait qu'Hésione, la fille de Laomédon, avait été exposée sur ces falaises. Hercule la délivra en tuant le monstre marin. Agamia, par son nom même, consacre le souvenir de ces vieilles légendes. Le promontoire de Sigée, aujourd'hui la Pointe des Janissaires, abrita la flotte des Grecs et fut témoin du drame qu'on appelle la guerre de Troie. Deux tumuli très rapprochés l'un de l'autre portent le nom d'Achille et de Patrocle. D'après Homère[1], on pourrait croire que les deux amis furent ensevelis dans un même tombeau. Celui dit de Patrocle, et qui est peut-être celui d'Antiloque, est le moins rapproché du rivage. Celui d'Achille a été fouillé, mais, au désespoir des chercheurs, il ne s'y est rien trouvé, pas même l'urne d'or offerte par Thétis pour recevoir

[1] Odyssée, xxiv, 76.

les cendres du héros. Le large monticule se dessine très distinctement; mais de grandes pierres tombales, semblables à des groupes de travailleurs debout ou inclinés, dépoétisent cette relique, devenue un cimetière musulman. Alexandre, César, Germanicus, sont venus là vénérer les souvenirs des grands morts et redire le vers du poète :

Ἐν τῷ τοι κεῖται λεύκ' ὀστέα, φαίδιμ' Ἀχιλλεῦ.

Un petit temple y fut érigé. Le site convient de tous points à la description qu'en fait Homère, car il est bien au sommet d'un promontoire, sur les bords de l'Hellespont, et le fameux moment devait attirer l'attention de quiconque naviguait dans ces parages. Ironie amère du sort! de vulgaires coquins se couchent tous les jours pêle-mêle à côté du héros de l'*Iliade*. Nous voyons le Scamandre déboucher dans la mer. Ses eaux boueuses y font une large tache blanche. Les troupes d'Achille campèrent sur ses rives. Celles d'Agamemnon et d'Ulysse étaient plus au levant. Elles rejoignaient, au pied du cap Rhœtéum, celles du fougueux Ajax, dont voici le tumulus authentique. Il est en forme de cône. Une ouverture, au tiers de sa hauteur, donne accès à un double caveau. Le sommet est couvert par les ruines d'un vieil édifice qui fut l'Aïanteïon.

A travers la plaine du Scamandre, notre regard plonge jusqu'à une élévation lointaine, sorte de terrasse gigantesque, qui fut très probablement le

Vol. III p. 174.



Còte nord de la Troade.

site de l'ancienne Ilion. On sait les vives discussions engagées à ce sujet parmi nos savants modernes. A en juger par le simple coup d'œil, il semble que M. Schliemann a raison en soutenant Hissarlik contre Texier et les autres qui indiquent Bounarbachi, point beaucoup trop éloigné de la mer. En outre on assure que, sur la terrasse d'Hissarlik, la roche est couverte d'une couche de débris superposés jusqu'à une hauteur de quinze mètres, et appartenant à des âges très différents. Ils représenteraient les ruines de six villes qui se sont succédé à Ilion depuis les temps les plus reculés. On y a trouvé des traces d'incendie, quelques objets en cuivre très pur, plusieurs dieux à face d'animaux, et enfin des restes de la ville préhistorique elle-même.

> O patria, o Divum domus, Ilium et inclita bello
> Mœnia Dardanidum!

Salut aux vieux héros tombés sur cette terre! Un combat d'enfants nous arrache à une si classique contemplation. Sont-ils Turcs? Sont-ils Grecs? Veulent-ils honorer la mémoire des morts par une lutte qui n'a rien d'épique, quoiqu'elle ne soit pas sans effusion de sang? Achille et Hector modernes ont commencé par se saisir fortement aux oreilles, et, ce premier point d'appui assuré, ils cherchent à se terrasser dans l'entrepont. Ce n'est pas trop de deux marins pour les séparer. La fureur du plus fort est si grande qu'il faut l'enfermer. Il rugit. C'est Achille sous sa tente, ou Ajax au milieu

des ténèbres. En attendant nous voilà en vue de la Chersonèse, c'est-à-dire de l'Europe. La brise et les pensées qui viennent de ce côté agitent notre âme délicieusement.

Sous un gracieux bouquet d'arbres, au seuil d'une tente, un soldat vêtu de rouge monte la garde. Le sommet de la montagne est couronné de ruines. Peu à peu l'Hellespont se rétrécit et prend tout simplement l'aspect d'un grand fleuve. Deux châteaux, *Kelid-ul-Bahr,* la Clef de la mer, sur la côte d'Europe, et *Sultanié-Kalessi,* sur la côte d'Asie, se regardent fièrement. Des batteries rasantes défendent ce passage. A Abydos, le canal devient plus étroit encore. Nous sommes au point où Xercès avait établi un pont pour faire passer son armée. Sestos, sur l'autre rive, est la première terre européenne où Soliman Ier planta le drapeau turc. Encore une halte à Gallipoli, où des fusillades célèbrent encore les fêtes pascales. La nuit arrive. Nous nous réveillerons à Constantinople.

CONSTANTINOPLE

En arrivant à Constantinople, 7 mai.

Mirar y no toear! disent les Espagnols.

Oui, il faudrait contempler cette grande ville et n'y pas entrer. On s'épargnerait la plus cruelle désillusion. Le coup d'œil est indescriptible, magique, étourdissant. La visite des détails est navrante, fastidieuse, détestable. C'est, du reste, l'histoire de tout ce qu'a édifié la fausse civilisation musulmane.

Au lever du soleil, le P. Guillermin frappant à notre cabine nous a crié : « Constantinople! Constantinople! » et en un clin d'œil nous étions sur le pont. Le bateau atteignait à peine la porte des Sept-Tours, ce château où les janissaires enfermaient les sultans et où l'on suspendait les têtes des vizirs et des princes suspects. La vieille Stamboul a commencé alors de se dérouler à nos yeux. Est-ce à cause des souvenirs qui s'y rattachent? est-ce parce que je m'attendais à beaucoup, et que je ne vois encore rien? J'exprime tout haut mon mécon-

tentement. C'était parler trop vite. Le sourire de quelques passagers, moins novices que moi, semble m'en avertir. Presque aussitôt, dans le lointain, se dessinent de grandes coupoles. Insensiblement elles se rapprochent, elles s'arrondissent harmonieuses et enfin se détachent resplendissantes sur la montagne avec leurs sveltes minarets. Parmi elles, c'est, avant tout, Sainte-Sophie que je veux saluer, Sainte-Sophie le chef-d'œuvre de l'architecture chrétienne, l'église des douloureux souvenirs, la future cathédrale de Constantinople affranchie des Turcs et redevenue catholique. A côté d'elle les mosquées des sultans sont pour moi des édifices aussi menteurs que la civilisation musulmane, dont ils demeurent l'expression fidèle.

Un jeune Grec s'est approché de moi, et me frappant sur l'épaule: *Haghia Sophia!* m'a-t-il dit. En lui serrant la main j'ai répondu : « Dieu vous la rende! » Oui, toute politique et tout équilibre européen à part, il est temps de chanter la messe dans l'église de Justinien et d'en chasser les usurpateurs. La France aux Français, l'Angleterre aux Anglais et l'Europe aux Européens. Mahomet, comme le despotisme, l'esclavage et le fanatisme, ces deux chancres des sociétés antiques, a fini son temps parmi nos démocraties modernes. Les hyènes, les chacals et même les lions s'éloignent à mesure que les peuples s'avancent, et la vermine meurt partout où s'affirme la civilisation. Vue de la mer, au milieu des édifices qui l'encombrent, Sainte-Sophie ne s'impose pas à mon admiration

comme je l'avais espéré. Les mosquées du sultan Ahmed, de Bajazet, de Soliman avec six, deux, et quatre minarets, lui font cette concurrence déloyale que le clinquant fait à l'or et le Framinet au diamant.

A mesure que nous avançons, la grande ville se révèle sous un aspect moins sombre. Le soleil perce les nuages et jette tout à coup ses rayons, véritable pluie d'or, sur ces maisons tout à l'heure tristes et monotones, maintenant bleues, blanches, roses, étincelantes, comme si une baguette magique les avait subitement transformées. Les grands édifices semblent se mirer dans la mer calme et d'un bleu de saphir. Le long des murs crénelés du Séraï, des touffes de rosiers et quelques jasmins en fleur s'inclinent vers la berge dallée qui suit le rempart. Chose surprenante, à ce moment du jour où la vie se réveille partout, dans l'immense jardin, aux fenêtres grillées des palais, aux balcons des kiosques, autour des gracieuses fontaines, sous les bouquets de charmille, parmi les térébinthes et les cyprès, pas un seul être vivant. Est-ce un paradis désert? une scène sans acteurs? une ville sans habitants? Le sommeil ou la mort? Non; il y a là tout un monde de femmes, de rivalités, de haines, d'ambitions qui veille sans cesse, s'agite dans l'ombre, vit et meurt dans le mystère. Quelle épouvantable histoire que celle de ces harems d'hiver et d'été que l'on nous montre du doigt comme les temples de la ruse, de la luxure et de la barbarie. C'est là

que, sous les lambris dorés ou les berceaux de chèvrefeuille, les muets étranglent les odalisques et les sultanes; c'est sous ces platanes que les janissaires ont fait leurs révolutions, et derrière ces moucharabiehs aux ravissantes sculptures que les maîtres de l'empire ont été tant de fois poignardés. Il n'y a pas longtemps encore, la poterne du rempart qu'on m'indique s'est ouverte au milieu de la nuit pour laisser passer, cousues dans des sacs de cuir, douze femmes qu'on jetait à la mer, pauvres victimes de quelque cabale triomphante. Autrefois on les eût enfermées avec des vipères, pour rendre le supplice plus affreux. Il s'est passé et il se passe encore derrière ces murs des choses horribles, et les grands cyprès qui y croissent ne diront jamais tout le deuil que devraient imposer à la civilisation moderne les excès d'une barbarie surannée et d'une tyrannie sans nom.

Eh bien, ce que l'on pense a beau influer sur ce que l'on voit, ici ce que l'on voit finit par prendre le dessus, et, bon gré mal gré, l'admiration vous envahit et vous subjugue. Le panorama s'est agrandi à notre droite. Kadi-Keuï, avec ses cafés encadrés de verdure, ses maisons à l'européenne, ses terrasses au-dessus de la mer, n'était que l'avant-garde d'une immense cité. Scutari commence à se développer au levant et au midi avec ses villas, ses coupoles, ses mosquées, ses minarets, ses casernes, et le vaste cimetière turc aux gigantesques cyprès. Le soleil y sème une ravis-

sante lumière qui semble prolonger encore le vaste panorama. Si nous regardons droit devant nous, le Bosphore étincelle de mille feux, tandis que sur ses deux rives les palais, les jardins, les kiosques fuient dans une échappée de vue sans fin. Ceci devient féerique, et cependant le plus stupéfiant ne s'est pas encore montré, car nous sommes toujours derrière la pointe du Séraï. « C'est beau ! » crions-nous transportés d'enthousiasme. « C'est splendide ! » Que sera-ce tout à l'heure? Voici, sur notre gauche, une montagne qui porte une troisième ville. La tour de Galata, avec sa lanterne, au sommet de laquelle les rayons du soleil, se jouant dans les vitres, semblent allumer un incendie, paraît en être le centre. Elle n'en est que le commencement.

Rien ne saurait exprimer l'émotion d'un homme qui, déjà en extase, est soumis à la violente secousse d'un second ravissement, plus grand, plus motivé et plus universel que le premier. Aussi, tout en ayant connu cet apogée de l'admiration, me garderai-je d'en essayer l'analyse. Le bateau, un moment arrêté, avait repris sa marche. Cessant de regarder devant nous, nous cherchions instinctivement sur notre gauche à découvrir ce qu'il pouvait y avoir derrière le Séraï. C'est alors que nous sommes restés muets, immobiles, éblouis, en face de la Corne d'Or.

La Corne d'Or est comme un grand fleuve sur lequel s'ouvrent des vallées et des golfes s'avancent et fuient des montagnes et des promontoires, s'échafaudent à droite et à gauche des maisons, des sé-

rails, des kiosques, des mosquées, des dômes, des minarets, comme d'innombrables spectateurs de toute condition, de tous costumes, de toute taille, installés pêle-mêle sur les deux côtés et à tous les degrés d'un immense amphithéâtre pour contempler une bruyante fourmilière en mouvement, caïques, bateaux, vapeurs qui se croisent dans le large bras de mer, cris tumultueux qui montent de partout, peuples divers qui se heurtent sur les ponts unissant les deux rives. Non, il n'y a rien au monde de plus étourdissant que le panorama au milieu duquel nous sommes. De quelque côté que l'on se tourne, à droite, à gauche, devant, derrière, c'est beau, admirable, indescriptible. Nous aurions dû passer trois jours dans la rade à contempler et puis partir. *Mirar y no tocar.* La plus légitime des curiosités gâte souvent le meilleur des plaisirs.

La transition est aussi brusque que pénible. Un caïque nous a déposés à terre devant des douaniers en guenilles et des portefaix hideux, dans une boue noire et puante. La féerie est bien finie. A travers des rues sales, étroites, dépavées, enchevêtrées, nous nous acheminons vers l'important collège que les Lazaristes ont à Galata, et où nous sommes attendus. Nous nous heurtons à des Turcs qui chargent de l'eau dans d'immenses outres, à des nègres qui vendent du lait caillé, à des géants à moitié nus qui, deux à deux, portent, suspendus à de longues barres, les plus pesants fardeaux. Les maraîchers crient au coin des carre-

fours. Des ordures encombrent les passages, et des chiens boiteux, borgnes, sanguinolents, galeux, toute une seconde population de Constantinople, y font leur repas du matin. A travers des détours superflus qu'imaginent nos *hammals* ou portefaix pour rendre leurs services plus appréciables, nous arrivons chez les PP. Lazaristes, qui nous accueillent avec une sincère cordialité.

Cette violente antithèse du très beau au dehors et très laid au dedans crée, si je ne me trompe, le monstrueux dans l'ensemble, et je prévois que rien n'effacera cette impression qui me domine. Elle est d'ailleurs un peu celle des étrangers intelligents qui habitent le pays. Après notre déjeuner, nous avons voulu sortir et voir les belles rues de la ville. C'est à Péra qu'on nous conseille de monter. Mais Péra, dans sa plus belle partie, c'est la rue de la Pomme à Toulouse, la rue Vaugirard à Paris, et pour tout le reste ce n'est pas même Carpentras. Ajoutons qu'au plaisir de défiler devant des magasins sans cachet se joint celui de monter toujours, avec la perspective de descendre, pour remonter et redescendre encore. Au reste, on n'y dissimule pas les rampes, et sans hésiter on y adopte plus d'une fois le système élémentaire des rues à escaliers. Imaginez-vous que Péra, le quartier des ambassadeurs, des hôtels, des théâtres, de la vie bruyante et joyeuse, est enserré au levant et au couchant par deux vastes cimetières. On a dit que ces champs des morts étaient beaux à voir. Nous y entrons. Rien de plus indignement tenu. C'est

un amas de ruines. A l'ombre des grands cyprès, à travers des milliers de colonnettes inclinées en tous sens, dans l'herbe et les buissons qu'aucune main n'arrache, des enfants jouent, de jeunes couples se donnent rendez-vous, des vaches paissent et des Turcs mangent, dorment ou fument.

Pour être justes, disons qu'au grand cimetière nous avons trouvé la section arménienne plus convenablement tenue. Sur chaque tombe un signe sculpté rappelle la profession du mort. Au chirurgien on donne une lancette, au banquier une balance, au prêtre une mitre, à l'écrivain une plume, à l'orfèvre un collier, au barbier le plat traditionnel. Autre détail à noter, du grand comme du petit Champ des morts, la vue sur le Bosphore ou sur la Corne d'or est splendide. Ainsi la tristesse et la joie, le laid et le beau, la mort et la vie se touchent. Au reste la note caractéristique de Constantinople est visiblement dans ce pêle-mêle qui unit la lumière aux ténèbres, les parfums à l'air empesté, les rochers à la boue, et dans le même carrefour, la vue sans limite à l'horizon fermé, les palais aux masures, la ville aux champs, sans que jamais personne se soit préoccupé de substituer à cet étrange désordre un ordre quelconque. Au bout d'une rue, il n'est pas rare de rencontrer un précipice.

Après trois heures de course à travers de si bizarres contrastes, je me déclare satisfait. Je prie mes amis de continuer, s'ils y tiennent, avec le bon P. Lazariste qui nous guide, la fatigante excur-

sion. Pour moi l'affaire est entendue, et je rentre au couvent, où je me recueille, sans toutefois me consoler d'une si cruelle déception. Dans l'église de Saint-Dimîtri, où nous sommes entrés, on allait enterrer une jeune fille de dix-huit ans. La bière était découverte. La tête reposait sur des fleurs, et, avant de quitter l'église, chaque ami de la famille est allé baiser au front la pauvre morte.

Mardi 8 mai.

Tout ce matin nous avons navigué en caïque ou en bateau sur la Corne d'Or. L'effet de cet immense amphithéâtre, dont j'ai déjà parlé, est moins beau de près que de loin. Partis de la gracieuse fontaine de Top-Hané, nous sommes allés d'abord vers la pointe du Séraï jusqu'à la mosquée de la sultane Valideh, puis à travers les arches du Pont-Neuf nous avons suivi le milieu du canal, regardant de tous côtés sans savoir où arrêter nos regards. A droite, quelques hôtels, des églises, la tour de Galata, les consulats, le petit Champ des morts, couvrent la montagne; puis viennent les édifices en bois de Kassim-Pacha, des jardins, des casernes, le tout véritable trompe-l'œil et d'ordinaire simples baraques de bois peint, que le feu fera flamber demain. A notre gauche s'élèvent les grandes mosquées, dominant le quartier grec du

Phanar, le quartier juif de Balata, les Blaquernes, l'ancien Hebdomon, tout cela encore plus bizarre que beau, plâtré, fardé et au fond prodigieusement sale.

Nous descendons au Phanar. Les rues attendent qu'on les repave, ou peut-être même qu'on les pave pour la première fois. L'église patriarcale grecque est en bois. Nous pataugeons une demi-heure à travers la boue et des miasmes détestables de poisson, de viande, de légumes pourris, sans parler d'autres plus intolérables, en cherchant, à Petri-Kapoussi, une agence dont la maison était sous notre main à Péra. Dans ces conditions, on comprend que mes désirs de voir de près toutes choses se limitent de plus en plus, et je prie mes compagnons de reprendre notre contemplation à distance jusqu'au Pont-Neuf, où nous devons nous payer, selon que les guides le recommandent aux voyageurs, une demi-heure d'études morales et physiologiques. C'est là le Tout-Constantinople. Nous soupçonnons que ce sera très curieux.

Eh bien, ce n'est pas assez dire, et je défie le plus hardi peintre ou poète d'imaginer rien de plus fantasmagorique et de plus étourdissant. La perpétuité et la variété du flot humain qui passe sur ce pont tiennent du prodige. On dirait un carrefour du monde, par lequel se ferait l'émigration générale des peuples. Vainement, à trois, observons-nous un point fixe pour noter approximativement ce qui y passe. On ne mesure pas à vue d'œil l'eau du fleuve qui se précipite.

Le peu que nous relevons donne sur nos carnets le plus colossal résultat. Toutes les races y figurent : Turcs, Arabes, Circassiens, Arméniens, Bulgares, Syriens, Perses, Égyptiens, Grecs, Albanais, Italiens, Espagnols, Allemands, Français, Américains, Anglais, Tartares, Juifs, que sais-je? et avec toutes les préoccupations bonnes et mauvaises de la vie humaine, tous les costumes, tous les types, du plus laid au plus beau, riches, pauvres, cavaliers, piétons, capucin, derviche, drogman, coureurs, pacha, porteur d'eau, vizir, décrotteur, officiers, charlatans, femmes voilées, filles à moitié nues, flâneurs et mendiants, conducteurs d'ânes et barbiers ambulants, gendarmes et forçats, chaises à porteur et carrosses, blancs et noirs avec variétés infinies dans les nuances, eunuques, imans, muftis, pappas, prêtres catholiques, sœurs de Charité; et je ne transcris que la moitié de la liste. La variété des physionomies que l'on voit rapidement défiler produit un véritable cauchemar, qu'accroît le mouvement perpétuel et accéléré du courant en sens inverse de cette fourmilière humaine. M. Vigouroux propose de nous reposer les yeux en regardant, non plus les têtes, mais les pieds des passants. La diversité des chaussures n'est pas moins grande que celle des couvre-chefs. Babouches de toutes couleurs, bleues, rouges, noires, jaunes, sandales, bottes russes, guêtres, gambass, pantoufles de velours, de bois, de brocart, bottines parisiennes, spadrilles, tout passe en bas, comme fez, turbans, chapeaux pointus, couffiehs,

bonnets à poil, toques écarlates, bérets fourrés, casquettes de cuir, passaient en haut tout à l'heure, sans parler de ceux qui passent avec rien. On a dit que c'était ici le grand pèlerinage des nations, et c'est vrai, car toutes les langues de la terre s'y font entendre, et chacun suit sa route, sans se préoccuper ni de l'étrange spectacle où il joue un rôle, ni des curieux qui, comme nous, s'amusent à le contempler.

Quittons maintenant le pont pour monter vers la Sublime-Porte, — un nom bien solennel pour une construction fort médiocre, — le plus étrange silence se fait aussitôt devant nous. Il devient même si universel, qu'on se croirait transporté dans une ville déserte et qu'on serait tenté d'avoir peur. Derrière les fenêtres grillées qui surplombent l'étroit carrefour, certainement quelque œil curieux nous observe, mais nous ne voyons ni n'entendons personne. La consigne est de faire le mort, et nul n'y manque dans le quartier. Si, à l'angle d'une place déserte, quelque Turc fume, couché sous un figuier ou près de la fontaine, il cherche à se faire oublier et ferme à moitié ses yeux, comme Miraut, mon chien de garde, quand il dort, au bout de l'allée, à l'ombre des grands pins. Cet homme ne veut pas avoir l'air de nous voir passer.

Au reste, nous ne venons pas pour lui, mais pour la vieille ville des empereurs, qui fut ici avant celle des sultans. J'avoue qu'en principe je déteste ceux-ci, et n'ai jamais guère estimé ceux-là. A ma légitime curiosité se mêle donc un

sentiment d'hostilité pour les Turcs et de profonde pitié pour ces princes du Bas-Empire, sacristains ou histrions, sans cesse mêlés aux questions religieuses ou aux luttes du cirque, imposant leurs caprices à des patriarches tantôt indignes, tantôt héroïques, distribuant leurs faveurs au gré d'un cocher et selon le mérite d'un cheval, sacrifiant leurs meilleurs capitaines à la mauvaise humeur de leurs femmes, sans respect de l'humanité, cruels, fourbes, lâches, frivoles, et, à deux ou trois exceptions près, incapables de mouvements généreux, ne se défendant des barbares que parce que les Balkans et quelques places fortes les protégeaient, esclaves et tyrans de leurs peuples, trompant la loyauté des Croisés nos pères qui leur portaient secours, maintenant leur autorité par les plus vils moyens et méritant, comme suprême flétrissure, d'être désignés dans leur lamentable succession par deux mots qui hurlent ensemble, disant l'un l'autorité et l'autre l'avilissement. Pour mon compte, je ne prononce jamais sans dégoût ce mot de Bas-Empire. Et cependant il était chrétien.

Le seul grand prince qu'il ait eu, en dehors de Constantin et de Théodose, qui n'en font pas partie, c'est Justinien Ier, fils d'un cultivateur de Dardanie. Il a fait çà et là de belles œuvres, mais, n'eût-il qu'élevé Sainte-Sophie, il aurait suffisamment prouvé que son âme n'était pas vulgaire, car Sainte-Sophie est la réalisation d'une pensée sublime. C'est le seul monument sérieux de Constan-

tinople. Mais quel monument que celui-là! Nous venons d'y entrer, et nous ne contenons pas notre enthousiasme, bien qu'une émotion douloureuse ait brisé nos cœurs en le voyant aux mains des fils de l'Islam. Oui, sous l'antique narthex, il nous a fallu revêtir des chaussures turques et payer le baghchich réglementaire pour pouvoir entrer dans le vieux temple chrétien. Constantin l'avait bâti en l'honneur de la Sainte Sagesse. Saint Chrysostome y avait parlé. Dans une émeute, à l'occasion de l'exil de ce grand orateur, il fut brûlé. On le restaura pour l'incendier encore dans la lutte des Victoriats. C'est alors que Justinien fit construire l'incomparable église que nous venons admirer.

Extérieurement elle ne dit rien, entourée qu'elle est par des contreforts, quelques tombeaux, des bains, des écoles et des édifices de toute sorte, badigeonnée de blanc et de rose, flanquée de quatre minarets et d'un croissant doré sur sa coupole. Mais lorsque, ayant franchi l'immense péristyle orné de marbres et de mosaïques sur soixante mètres de long et dix mètres de large, le visiteur se présente au seuil de l'ancienne Porte-Royale, d'où, à travers l'ensemble le plus harmonieux de demi-coupoles suspendues en l'air, de pilastres, d'arcs, de colonnes, de tribunes, de fenêtres, il croit voir un vide sans fin dans un simple rectangle de soixante-quinze mètres sur soixante-dix mètres sans l'abside, il demeure en extase et se demande si, ici comme devant le panorama de Constantinople, il ne doit pas se contenter de regarder sans entrer,

pour n'avoir pas de désillusion. Mais non, il n'a rien à craindre, car la beauté de Sainte-Sophie n'est pas, comme celle de la grande ville, rien que dans des effets de lumière; elle résulte de la perfection de l'œuvre elle-même. Nous ne sommes pas ici devant l'apparence du beau, mais devant sa réalité. Tant que ces courbes demeureront échafaudées au-dessus de terre, quand même les Turcs badigeonneraient, pilleraient, mutileraient tout ce qui les décore, l'homme de goût ne cessera de s'écrier : « Dieu, que c'est beau! » L'œuvre d'Anthémius de Tralles et d'Isidore de Milet sera à jamais la gloire de ses auteurs.

Justinien s'était proposé de faire un sanctuaire digne de la Sainte Sagesse, et on peut dire que, dans les limites de la puissance humaine, il y a réussi. Partout où il trouva des colonnes, des marbres, des métaux précieux, à Éphèse, à Athènes, à Héliopolis, à Cyzique, à Délos, en Égypte, il les fit recueillir. A Rhodes, on pétrit des briques d'une telle porosité, qu'elles purent lutter de légèreté avec la pierre ponce et permettre d'élever, sans se préoccuper de son poids, l'immense coupole. A travers les assises on plaça par couches des reliques de saints. L'autel d'or, d'argent et de platine fut couvert de diamants. Le ciborium était plus riche encore. Des peintures et des mosaïques ornaient les murs. Les chapiteaux et les corniches furent polychromés; les candélabres, les vases sacrés et vingt-quatre grands évangiles étaient d'or massif. L'ambon, le trône du patriarche, les sièges des

sept prêtres avaient été sculptés avec un art infini. Quand l'empereur, ouvrant la marche triomphale, pénétra dans l'enceinte étincelante de richesses, d'harmonie et de lumières, il s'écria : « Gloire à Dieu! Salomon, je t'ai vaincu! » Et le peuple poussa des cris de triomphe.

Neuf siècles plus tard, le même peuple, cent mille citoyens, princes, esclaves, vieillards, enfants, jeunes vierges que la frayeur avait chassées de leurs monastères, prêtres, moines, seigneurs, étaient là enfermés, la pâleur au front, sans mot dire, attendant l'intervention d'un ange sauveur ou la mort, tandis que les bataillons Turcs se rapprochaient en jetant dans l'air des cris de triomphe. Bientôt leurs trompettes retentirent dans l'atrium, et les portes d'airain tombèrent sous l'effort des soldats. Quand les bêtes fauves se trouvèrent face à face de cette foule immobile de terreur et tristement suppliante, sous la voûte du temple orné de tant de trésors, elles jugèrent que la proie était belle, et rien ne les arrêta. Les hommes furent massacrés, les vierges violées, les enfants écrasés contre les colonnes du temple, l'autel brisé, les vases saints profanés. Or, tandis qu'ils se disputaient les trésors, les victimes et les esclaves, tout à coup un grand silence se fit. Mahomet, à cheval, s'avançait solennel et terrible. Quand il fut arrivé dans le chœur, se dressant fièrement sur ses étriers, il appliqua sa main sanglante sur la colonne où la trace se voit encore, en criant d'une voix formidable : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet

est son prophète! » La légende dit qu'un prêtre, emportant le saint ciboire, entra par une porte miraculeusement ouverte dans un pilier de la vieille basilique, pour n'en sortir qu'au jour où l'islamisme sera chassé d'ici et jeté à la mer. Dieu veuille que ce soit bientôt.

Les mosaïques qu'on n'a pu détruire ont été en partie badigeonnées; le trône du patriarche a fait place au mihrab, et sur le member, chaque vendredi, le khétib se présente un sabre nu à la main, pour lire à l'assistance quelques maximes du Coran. Mais comme ces hommes, ce culte, ces prostrations, ces préjugés fanatiques, ce formalisme de l'islam, jurent dans la lumineuse enceinte! Le temple a été fait sur une autre mesure que celle d'une religion tout humaine. Ce barbarisme ne saurait durer toujours.

Après cela, je suis peu disposé à écouter les sornettes que nous racontent les gardiens de la mosquée, et je les prie de nous laisser à notre recueillement et à notre tristesse. Du fond du cœur, j'ai crié à Dieu : *Attende, Domine, et miserere!* Ajouterai-je qu'une larme est tombée de mes yeux? Quelle âme chrétienne ne serait émue devant un si navrant spectacle? Hélas! voilà la conséquence d'une série de fautes et d'une décadence nationale qu'un mauvais gouvernement se plut à précipiter. Quand on amuse le peuple à des spectacles, pour le désintéresser de sa liberté, on le tue. Les princes du Bas-Empire ont étouffé autour d'eux le dernier courant de vie nationale dans la poussière du

cirque. Allons voir ce champ du suicide d'un peuple, il est à côté de l'église, et il fut à côté du palais. Je ne suis jamais descendu dans l'arène du Colisée sans y sentir passer comme un arrière-souffle de ces effluves de vie qui firent l'Église chrétienne, et mon cœur d'homme et de prêtre battait d'une sainte fierté. Quand je foule la piste des Verts et des Bleus, je crois y surprendre encore l'empreinte de cette frivolité dégradante qui empêcha une succession d'empereurs chrétiens de jouer un rôle glorieux dans le monde, et j'en frémis d'indignation. Entre ses querelles théologiques et ses préférences du cirque, le Bas-Empire réussit à s'ensevelir dans la boue.

Oui, le voilà ce champ clos, long de trois cent cinquante mètres et large de soixante, où, durant près de dix siècles, un peuple s'est amusé à apporter ses plus vives préoccupations et à distribuer ses meilleurs applaudissements. C'est Septime Sévère qui avait fondé ce cirque sur le modèle de celui de Rome. Constantin et ses successeurs l'embellirent, et tout ce qu'on put enlever à l'Asie, à l'Égypte, à la Grèce, de statues et d'œuvres d'art, on le porta ici. Il en reste un obélisque de granit rose, venu de la haute Égypte pour marquer le milieu de la *Spina*. Le monolithe, haut de trente mètres et large de deux à sa base, repose sur des socles de bronze et un piédestal orné de bas-reliefs, où l'on voit Théodose, au milieu de sa cour, présider les courses de l'hippodrome sur le *Cathisma*. C'était la loge impériale qui, dépendant

directement du palais et inabordable du côté du cirque, mettait le prince à l'abri d'un coup de main, si le peuple venait à se soulever. Un peu au-dessous de lui, sur une estrade séparée de la foule, et qui avait la forme et le nom de la lettre grecque Π, se tenaient en armes ses gardes et ses officiers. C'est dire que les empereurs s'attendaient à tout de la part de leurs sujets. Et en réalité, plus d'une fois, dans le cirque même, ils furent insultés et lapidés. Justinien II y eut le nez et les oreilles coupés. Andronic Comnène, arraché de sa tribune, y fut promené dans l'arène et ensuite pendu et éventré. Ainsi ces courses frivoles de chars n'avaient tué la tragédie que pour devenir elles-mêmes tragiques, toutes les fois que les passions brutales du peuple s'en mêlaient. Le génie grec, si exquis et si délicat, avait fait place à des instincts barbares et grossiers. Les cochers remplaçaient les poètes. Constantinople prenait parti pour les Bleus ou pour les Verts avec plus d'ardeur qu'Athènes pour Eschyle ou Sophocle, et souvent l'assistance, partagée en deux camps, descendit dans l'arène et y livra bataille. Sous Justinien Ier, quarante mille cadavres jonchèrent les rues de la ville. Si l'empereur se prononçait pour une des factions, c'était un événement plus grave dans l'empire qu'une invasion de Parthes ou de Goths. Et tandis qu'à Rome les papes, dégageant fièrement la majesté de l'Église des passions populaires qui auraient voulu l'asservir, faisaient prévaloir leurs droits contre les rois barbares et leurs armées, les patriarches

de Constantinople, indignes successeurs de Grégoire et de Chrysostome, avilissaient leur ministère jusqu'à consacrer le triste intérêt de ces luttes hippiques par leur présence au cirque, et les bénédictions solennelles qu'ils distribuaient aux concurrents. C'était pour l'Église prendre ce chemin de la servitude, qui aboutit fatalement au schisme.

Les vieilles statues qui avaient vu à Olympie, à Athènes, à Delphes, les beaux jours de la Grèce et ses glorieux triomphes, honteuses d'assister aux orgies de l'abaissement national dans ce cirque où on les avait transportées, auraient dû pleurer, comme le marbre de Niobé près du Sipyle. Toutes ont disparu depuis longtemps; seul un monument à demi brisé lève encore sa tête au-dessus du sol, comme une colonne informe : c'est le bronze érigé à Delphes en l'honneur d'Apollon après la victoire de Platées. Vénérable souvenir d'une grande époque ! approchons pour le saluer. Lui au moins parle de vaillance et de liberté. Il avait été fondu, comme les deux autres monuments analogues érigés à Neptune Isthmique et à Jupiter Olympien, avec la dîme des dépouilles enlevées aux Perses. Au premier coup d'œil, on dirait simplement une colonne torse. En l'examinant de plus près on y distingue trois serpents qui se dressent sur leur queue et s'entrelacent pour former un faisceau au-dessus duquel fut un trépied. Ce trépied d'or, reposant dans leurs gueules, supportait la statue d'Apollon. La statue et le trépied dispa-

rurent de bonne heure, mais la colonne fut transportée ici à peu près intacte, du temps de Constantin. Depuis, l'ignorance superstitieuse a brisé les têtes des serpents. L'une d'elles est au musée de la ville, où nous la verrons tout à l'heure. L'essentiel a survécu et est ici devant nous : c'est le nom des trente et une cités qui gagnèrent la grande bataille. Nous nous découvrons respectueusement pour les lire. L'orgueilleux lacédémonien Pausanias, n'ayant pu y maintenir les deux vers qu'il y avait gravés en l'honneur de Sparte, réussit quand même à y faire inscrire sa patrie la première. J'en suis vexé, car c'est aux Athéniens seuls que revint l'honneur de forcer le retranchement du camp de Mardonius. Sans eux les Lacédémoniens y eussent échoué. Quoi qu'il en soit, tous ces soldats de Sparte, d'Athènes, de Corinthe, de Tégée et des autres villes étaient des héros qui se battaient un contre dix, et nous pouvons bien, comme le proposa un Mégarien au lendemain de la bataille, nous réjouir de leur triomphe, sans décerner à personne le prix de courage que tous avaient gagné. Les noms des vaillantes républiques écrits sur le bronze ont résisté à plus de vingt-trois siècles d'outrages, celui des vainqueurs de l'hippodrome semé dans la poussière sous les pieds des chevaux n'a pas survécu à la futile popularité d'un jour.

L'obélisque de Constantin Porphyrogénète, ou pyramide murée, ne m'inspire aucune vénération. Il tombe d'ailleurs en ruines et disparaîtra comme

a disparu le palais des empereurs, dont il ne reste pas trace.

En prenant au nord une rue qui nous dirige vers la place du Séraskiérat, nous rencontrons la Colonne Brûlée. Elle a porté tour à tour Apollon, Constantin, Julien l'Apostat et Théodose. Finalement la foudre l'a ébranlée, et l'incendie l'a en partie calcinée. Elle ne pouvait pas servir indéfiniment de piédestal à tous les princes grands hommes ou scélérats qui voulaient y monter. Elle ne tient plus que par artifice. Près du Séraskiérat s'élève la fameuse tour où doit monter quiconque veut pleinement jouir du panorama de Constantinople. On trouve à son sommet un petit café pour se remettre des fatigues d'une ascension pénible. Une vigie y est en permanence et signale les incendies qui se déclarent dans la ville. On sait qu'ils sont fréquents à Constantinople, et que, la plupart des habitations étant de bois, ils y prennent aussitôt les proportions d'une immense catastrophe.

Les bazars, après ceux de Damas et du Caire, ne nous offrent qu'un médiocre intérêt. Des robes de soie ou de velours brodées d'or dépassent pourtant, en fait de luxe, tout ce que nous avions vu en Orient. Les essences de bergamote, de jasmin, de benjoin et d'eau de rose semblent exquises. Beaucoup de dames turques en font provision. On m'invite inutilement à visiter les mosquées. Je ne saurais m'y résoudre. Au reste, ces immenses édifices, splendides à distance, sont pitoyables vus de près. Ce que l'on prenait pour du marbre n'est

qu'un misérable crépi qui se détache çà et là en larges plaques. Le dehors est bien en harmonie avec la religion qu'on prêche au dedans. La seule de ces mosquées qui m'intéresserait peut-être serait celle de Mahomet le Conquérant, bâtie sur les ruines de cette fameuse église des Saints-Apôtres où, depuis Constantin, les empereurs avaient réuni les plus précieuses reliques de l'Orient. Mais tout a été sur ce point si souvent rasé et reconstruit, que ce n'est pas la peine d'y courir.

Le musée de Constantinople me rappelle la galerie d'un bon bourgeois qui, ayant plus d'écus que d'esprit et plus de vanité que de goût, avait voulu se donner une galerie artistique, comme M. Jourdain s'était donné des soirées, des professeurs et des habits brodés. Il chargea un amateur de lui garnir quelques salles de son château. Avec beaucoup d'argent celui-ci l'encombra de croûtes et garda pour lui les esquisses de Raphaël et les pochades de Rembrandt. Il avait jugé à bon droit qu'aux mauvais connaisseurs des tableaux quelconques suffisent, et qu'il faut réserver les chefs-d'œuvre pour qui sait les apprécier. Tout chercheur autorisé à faire des fouilles sur l'empire ottoman doit remettre au sultan la moitié de ce qu'il trouve. La première moitié, qui est la sienne, se compose des chefs-d'œuvre; la seconde comprend tout ce qu'un homme intelligent ne ramasserait pas.

En rentrant, nous nous intéressons à des danses et des chants qui sont les dernières manifestations de la Lampri, la fête de Pâques dans la rue.

Mercredi.

Nous avons ce matin parcouru en bateau tout le Bosphore, sous un soleil splendide. La féerie nous a tenus cinq heures en extase. Les longs palais de marbre blanc, les villages peints de toute couleur, les petits ports fourmillant de voyageurs, les villas penchées sur les flots, les jardins étalant leurs corbeilles de fleurs, les kiosques perdus dans la verdure, les chalets échafaudés jusqu'au haut de la montagne, les prés descendant jusqu'au bord de l'eau, les dômes resplendissants comme l'or, un luxe inouï de végétation, de vie, de lumière, le sourire perpétuel de la nature, avec ces teintes sereines qui jettent une douce joie dans l'âme, tout est passé devant nos yeux. Il semblait que c'était un rêve. Nous n'avons voulu évoquer aucun souvenir historique. Peut-être même durant tout ce temps n'avons-nous pas dit mot. Il n'y avait qu'à voir.

Et en écrivant je regarde encore par le souvenir, plein du regret de ne pouvoir faire revivre tout ce que j'ai vu. Un peintre serait d'ailleurs aussi impuissant que moi. Quand on aurait tout dit, tout retracé, tout décrit, il y manquerait ce qui manque à la statue de marbre, la vie, cette vie que donnent

à la nature le soleil, la brise et mille combinaisons de couleurs qu'on ne s'explique pas.

On murmurait à mes oreilles que tel immense palais était celui des sultanes au rebut, tel autre la prison des princes du sang, soupçonnés d'aspirer à l'empire. Ces indications qui, en toute autre occasion, eussent réveillé mes antipathies pour le peuple qui supporte cet abaissement, accepte cette tyrannie et entretient de ses sueurs de tels maîtres et de tels abus, m'ont laissé insensible. La vision qui se déroulait devant nous, étouffait tous ces gémissements de harems, de prisons, de tours murées et des malheureuses victimes qu'ils renferment. Elle me faisait oublier ces longs murmures du pauvre paysan criant pitié, depuis Jérusalem jusqu'ici, à un souverain qui ne l'écoute pas; elle éclipsait ce spectre hideux d'un homme, quelquefois fou, le plus souvent scélérat, commandant à des millions de créatures qui souffrent, se battent, meurent pour lui, alors qu'il est lui-même à la merci de quelques femmes qui le trompent.

Notre départ, à cinq heures du soir, nous a permis de voir une dernière fois Constantinople au soleil couchant. C'est peut-être le beau moment. Adieu !

Jeudi. En mer.

Au lever du soleil nous sommes entre Sestos et Abydos, le lieu célèbre où Xercès fit fouetter et marquer d'un fer rouge les flots de l'Hellespont. L'insolente mer avait osé détruire le pont de bateaux par lequel le grand roi voulait jeter en Europe quarante-six nations, cinq millions d'hommes, autant qu'il en fallait, sinon pour vaincre la Grèce, du moins pour en couvrir toute la superficie. L'insensé revint ici quelque temps après, vaincu et presque seul, trouvant à peine à son service une barque de pêcheur pour repasser en Asie.

En sortant des Dardanelles nous côtoyons de nouveau les terres célèbres de la Troade et les souvenirs homériques, jusque au-dessous de Ténédos, pour mettre de là directement le cap sur les Cyclades, Eubée et le Pirée.

A notre droite nous avons laissé Imbros et Lemnos. Plus loin, vers le nord, était l'île de Samothrace, où toucha le vaisseau sur lequel Paul, venant de Troas, passa en Europe. C'est à Néapolis, à l'extrémité orientale de la Macédoine, qu'il débarqua. Hélas! c'est à Cavalla, l'ancienne Néapolis, que nous aurions dû débarquer nous-mêmes pour remonter jusqu'à Philippes, aujour-

d'hui Drama, et suivre sa trace le long de cette célèbre voie Egnatia qui reliait entre elles les capitales des quatre provinces de Macédoine, Philippes, Tessalonique, Pella et Héraclée. Nos dispositions étaient prises pour assurer cette partie du pèlerinage. Des amis nous attendaient à Salonique. Le bateau qui fait cette côte ne part que dans quelques jours, et ne s'arrête pas assez à Cavalla pour nous permettre de visiter les ruines de Philippes. Il a fallu renoncer à cette excursion dont j'avais, comme de toutes les autres, sérieusement étudié les détails. Une carte de Drama, dressée d'après les intéressants travaux de la mission française, est entr'ouverte sur mes genoux, et je cherche à me consoler en faisant des yeux et du cœur le voyage qu'il m'eût été si doux de faire en réalité.

Nous serions descendus au petit port de Cavalla, au pied d'un promontoire que le mont Pangée projette dans la mer. Sur la roche abrupte autour de laquelle la ville est bâtie, il y eût jadis un temple consacré à Diane et appelé Parthénon, comme celui de Minerve à Athènes. C'est là que Paul et ses compagnons, abordant pour la première fois et non sans quelque émotion la terre d'Europe, se trouvèrent en face d'hommes et d'usages tout nouveaux pour eux. Au lieu de s'arrêter à Néapolis et comme pour se jeter plus résolument dans la mêlée, les porteurs de la bonne nouvelle tournèrent à l'ouest de la ville, et, traversant un défilé au pied du mont Pangée, le Symbolon, ils

arrivèrent par la voie des Tombeaux, dont un, celui du légionnaire Vibius, est encore debout, dans l'étroite plaine où, un siècle auparavant, avec Cassius et Brutus, la liberté avait péri. Étrange rapprochement! Paul, Silas et Timothée, un nouveau triumvirat, modeste et pacifique, venaient l'y ressusciter sous une forme plus réelle et autrement durable. Le premier auditoire qu'ils abordèrent à Philippes fut un auditoire de femmes. Il y avait peu de Juifs dans cette ville, beaucoup plus militaire que commerçante, et faute de synagogue, le jour du sabbat, ils se réunissaient près du fleuve pour y prier. Ce fleuve c'était le Gangitès, aujourd'hui le Bounarbachi, qui touchait presque au mur occidental de la cité. Le mode d'enseignement qu'ils adoptèrent semble avoir été celui d'une conversation familière à laquelle chacun pouvait prendre part. Une marchande de pourpre, Lydie, originaire de Thyatire, fut la première à se convertir. Elle se fit baptiser avec toute sa famille.

La voie Egnatia divisait Philippes en deux villes : celle d'en haut, groupée autour de la citadelle dans une enceinte de murs helléniques, et celle d'en bas, construite sous Auguste. De la première il reste encore les ruines du théâtre, des statues de dieux grossièrement sculptées en bas-reliefs dans le marbre de la montagne, et des inscriptions votives qui, au temple de Silvain, rappellent des noms mentionnés par saint Paul, tels que Secundus, Trophime, Crescens, Clément et plusieurs autres.

Dans la ville basse était l'agora où Paul et Silas, ayant délivré une servante de l'esprit qui l'obsédait, furent battus de verges, comme perturbateurs de la paix publique, et prédicateurs d'une religion que les Romains ne devaient pas tolérer. Quatre piliers énormes nommés Dirékler, près la porte orientale, en marquent, sinon la place, du moins le voisinage immédiat. Quelle précieuse relique! Et la prison où on les enferma tout meurtris et les pieds serrés dans des entraves de bois, qu'est-elle devenue? Il ferait bon en chercher la place à travers les rochers encombrés de ruines. Les deux témoins de Jésus-Christ y chantèrent des hymnes de foi et d'amour, les douleurs de la terre n'étant rien pour l'âme qui voit le ciel. Que de martyrs l'exemple de ces premiers croyants a soutenus dans la suite des âges! Le tremblement de terre, la conversion du geôlier et de sa famille, la sévère leçon donnée aux duumvirs par les apôtres se réclamant de leurs titres de citoyens romains, les adieux à la petite église groupée dans la maison de Lydie, sont autant de souvenirs qui accroissent notre regret de n'avoir pu nous agenouiller sur les vieux murs de Philippes.

Thessalonique n'avait pas moins d'attrait pour nous. Paul et ses compagnons, suivant la voie romaine, après être passés à Amphipolis, vers l'embouchure du Strimon, et à Apollonie, y arrivèrent par l'arc de triomphe qui rappelle encore de nos jours la grande bataille de Philippes. Dans ce centre commerçant, les Juifs étaient nombreux.

Paul et ses compagnons descendirent chez l'un d'entre eux, nommé Jason ou Jésus, à qui ils étaient recommandés. Durant trois sabbats consécutifs, l'Apôtre exposa à ses frères les preuves scripturaires de la mission de Jésus-Christ, comme Pierre l'avait fait à Jérusalem. Plusieurs se déclarèrent chrétiens, mais c'est surtout parmi les païens que sa parole trouva de l'écho. Beaucoup de femmes, et du meilleur monde, demandèrent le baptême. Le succès du prédicateur, prenant des proportions si inattendues, irrita vivement les Juifs. Ils soulevèrent une émeute, et des hommes sans aveu furent soudoyés pour aller accuser Paul devant les politarques en disant : « Ces prêcheurs qui bouleversent le monde entier, les voilà dans votre ville. Jason les a reçus, et tous ensemble ils agissent contre l'autorité de César, annonçant qu'il y a un autre roi Jésus. » L'émotion fut grande. Jason et les nouveaux convertis se hâtèrent de donner des explications, et ils arrangèrent tout en se portant garants pour Paul et les siens. La nuit suivante ils dirigèrent l'Apôtre sur Bérée, d'où il se rendit à Athènes. Thessalonique et Philippes ne cessèrent d'être pour l'Apôtre l'objet de la plus tendre sollicitude. Assis sur la passerelle, près du capitaine, un Italien complaisant qui veut bien me rendre l'isolement facile, je relis avec une consolation intérieure très grande les lettres touchantes que Paul écrivit à ces deux Églises.

En attendant, nous voguons entre Psyra et Scyros, l'île où mourut Thésée, le héros légendaire

qui avait tué le Minotaure, visité les enfers et créé la vie politique de l'Attique. La mer est splendide; elle n'a pas une seule vague. Sur le vaste miroir d'azur notre bateau laisse un blanc sillage, comme un long adieu à des pays qu'on ne voudrait jamais quitter. Salonique, Philippes, les couvents du mont Athos avec les manuscrits qu'ils cachent, me rappelleront tôt ou tard sur la côte de Macédoine, aussi bien que les Sept Églises en Asie Mineure.

Le soleil se couche derrière les montagnes de l'île Eubée. Nous nous réveillerons demain en vue d'Athènes.

Athènes, 11 mai.

J'ai passé la meilleure moitié de ma vie la Bible d'une main et les classiques de l'autre. Celle-là pour le cœur, ceux-ci pour l'esprit; quelle douce et bonne société! Donc, lorsque, venant de Palestine, je me réveille à Athènes, il me semble que c'est la même conversation qui alterne, et je vais jouir ici, mais par une autre partie de moi-même, comme j'avais joui à Jérusalem, à Nazareth et à Tibériade. Tout me parle mer, îles, rochers, promontoires aux grands souvenirs. Là-bas c'était Dieu que mon âme cherchait et voyait, ici c'est l'homme, l'homme écrivant si glorieusement dans ses œuvres, ce qu'hélas! il ne sut pas mettre dans ses doctrines : qu'il est fils de Dieu et qu'il va à Dieu.

Le soleil se lève derrière nous comme un immense incendie embrasant l'horizon. Nous venons d'entrer dans le golfe Saronique. A notre droite se dressent les montagnes de l'Attique, cette terre qui tiendrait dans la moitié du plus petit de nos départements, et qui n'en a pas moins rempli le monde entier de son nom, de ses œuvres et de son influence, balançant à elle seule la gloire du grand empire romain. De ce cap Sunium, que nous touchons presque, un admirateur de la philosophie de Socrate se précipita dans la mer pour arriver plus vite au bonheur lumineux de la vie future.

Sur notre gauche nous distinguons l'île de Calaurie. Il y eut là un temple de Neptune, où Démosthènes se réfugia pour éviter la mort. Les sicaires d'Antipater l'y suivirent. Le grand orateur, les voyant prêts à toutes les violences, promit, pour leur épargner un sacrilège, de sortir du lieu saint et de se livrer lui-même, après avoir écrit ses adieux à sa famille. Or il avait l'habitude, en composant, de porter à sa bouche le roseau ou le stylet dont il se servait. Cette fois il le fit longuement, jusqu'à ce qu'il eût absorbé un poison violent qu'il y avait caché. Voilant ensuite sa face sous son manteau, il parut se recueillir. On crut qu'il avait peur. Mais, quand le poison commença à raidir ses membres, il se leva, et, découvrant fièrement sa tête déjà saisie par la mort, il fixa Archias, qui le pressait de sortir : « Vas-tu maintenant jouer le rôle de Créon, dit-il, et défendre

qu'on ensevelisse mon cadavre, comme celui de Polynice? » Puis, se retournant vers la statue du dieu : « O Neptune, dit-il, je sors vivant de ton temple, mais Antipater et les Macédoniens n'en sont pas moins coupables envers toi. » Il chancela aussitôt et voulut s'appuyer. En passant devant l'autel, il mourut.

La côte qui domine l'île, c'est l'Argolide avec Tirynthe, Argos, Mycènes et les souvenirs sanglants des Atrides, dont nos fouilleurs modernes viennent de retrouver les tombeaux.

Égine, avec ses hautes falaises, est bientôt doublée, et nous entrons dans les eaux qui virent l'immortelle bataille de Salamine. Nous n'atteindrons pas le point stratégique où elle fut livrée, car après avoir passé les rades de Phalères, de Munychie et de Zéa, nous venons de contourner le promontoire d'Alcimas pour entrer dans le port du Pirée. Du tombeau que la patrie, tardivement reconnaissante, lui avait élevé sur ce promontoire, Thémistocle dominait le détroit célèbre où son habileté avait forcé les Perses de se battre. Les quatre cents vaisseaux de la flotte grecque étaient appuyés sur l'île de Salamine, entre les petites îles de Psytalie au sud et Pharmacusa au nord. Les mille vaisseaux des Perses étaient rangés le long des côtes de l'Attique pour soutenir l'armée qui arrivait par terre. Xercès, au pied du mont Œgalée, s'était fait dresser un trône d'argent afin de mieux jouir de sa victoire. Ces rois de l'Orient sont, dans leurs actes aussi bien que dans leurs pompeuses inscriptions, la person-

nification admirablement réussie de la plus naïve fatuité. Ils n'ont guère été surpassés que par les Pharaons. Le pauvre fou qui avait fait fouetter la mer, et qui envoyait devant lui demander à toute cité l'hommage de la terre et de l'eau, assista, du haut de son trône, à l'anéantissement de sa flotte, et prit honteusement la fuite de peur de se voir couper le chemin de l'Hellespont.

Voilà l'Acropole! Athènes!

Nous venons de les entrevoir, et je ne sais quelle vaste fantasmagorie se déroule aussitôt dans mon esprit, plus encore que devant mes yeux, qui en réalité ne voient déjà plus rien. Je ne remarque ni le Pirée, ni ceux qui vont et viennent, m'appellent, me parlent, m'attendent. Je suis tout au bonheur de me trouver sur la terre des héros, des poètes, des patriotes, des philosophes, des artistes, des orateurs, des guerriers. Le passé de la Grèce est tout devant moi. La mer, la terre, l'air, la lumière, les montagnes me parlent de ceux qu'ils ont vus ou entendus, et semblent me les présenter encore vivants pour donner une immense joie à mon âme. Que n'ai-je pas aperçu dans cette demi-heure de ravissement qui a été l'avant-goût de tant de nobles émotions sur cette terre illustre! Depuis les premiers héros légendaires, Cécrops plantant l'olivier, Cadmus enseignant l'écriture, Prométhée ravissant le feu du ciel, Hercule détruisant les monstres de la terre, jusqu'aux héros plus réels de la Messénie, des guerres Médiques et même de la décadence, Aristomène, Miltiade, Thémistocle, le vertueux

Aristide, Périclès, Épaminondas, Phocion, Philopœmen, toutes ces grandes figures connues et aimées sont là à m'attendre sur la rive. J'y joins celle de Léonidas. Les autres Spartiates, rusés, égoïstes, menteurs, arrivant à leurs fins par tous les moyens, m'ont toujours déplu : Lysandre, qui amusait les hommes avec des serments; Agésilas, ce petit boiteux intrigant, désagréable, finalement battu à Mantinée; ce Pausanias orgueilleux et traître que l'on mura dans le temple où il s'était réfugié, et qu'on y laissa mourir de faim. Sa mère apporta, dit-on, la première pierre pour assurer le châtiment du coupable; je l'en félicite. A Athènes, on aurait dû traiter ainsi Alcibiade, ce type du mauvais citoyen, intelligent et sceptique, ambitieux et débauché, spirituel, viveur, égoïste, aimable, qu'il n'est pas rare de voir apparaître à la surface des peuples en décadence. La douce physionomie de Socrate me charme, et le front illuminé de Platon m'éblouit. Le souffle de Pindare et d'Eschyle m'enlève. Sophocle et Euripide m'émeuvent. Le justicier de son temps, Aristophane, me fait rire. Périclès et Démosthènes m'étonnent. Phidias, Zeuxis, Apollodore glorifient dans le marbre ou sur la toile les souvenirs de la patrie. Tous ensemble, ils sont la plus belle éclosion de l'humanité païenne, l'armée incomparable du génie et la noble ligue des grands cœurs.

Je les contemple encore, quand une voix amie rompt le charme et me rappelle à la réalité. Oui, je suis en Grèce, mais où sont les Grecs? Trois ou

quatre drôles qui, sans nous consulter, ont déjà mis la main sur nos bagages, se disputent l'honneur de nous voir agréer leurs services. La jardinière de l'agora, qui dit à Théophraste marchandant une salade : « A votre accent, vous n'êtes pas d'Athènes, » serait embarrassée pour reconnaître d'où sont ceux-ci, car je ne crois pas qu'ils parlent une langue humaine, ou plutôt dans une seule, ils les parlent toutes indignement. En outre, ma contemplation, un peu longue, a failli mettre mes deux amis en mauvaise humeur, car nous avons manqué le premier train qui va sur Athènes. Le malheur n'est pas grand, il en part à chaque demi-heure, et le trajet se fait en dix minutes.

Nous laissons à droite les ruines des Longs-Murs et les terres vagues qui aboutissent aux marais de Phalères, pour entrer bientôt dans une vallée où croissent pêle-mêle l'olivier, le figuier, la vigne et le grenadier. Tout à coup on débouche sur Athènes. Le temple de Thésée, au bas de l'acropole, et le fronton du Parthénon au sommet, se détachant sur les maisons blanches de la nouvelle ville, sont d'un effet saisissant. Tous trois nous sommes unanimes à constater qu'il y a dans l'air quelque chose de très étrange, il faudrait dire de magique. Autour des objets que nous observons à distance, monuments antiques, édifices modernes, rocher abrupte du Lycabète, arbres, hommes, il flotte comme un nimbe qui les embellit. Nous avons beau nous frotter les yeux, le phénomène persiste. Les anciens l'éprouvaient tout comme nous. C'est

ce qu'Euripide leur faisait dire dans ces deux vers de Médée :

> 'Αεί διὰ λαμπροτάτου
> Βαίνοντες ἁβρῶς αἰθέρος.

La locomotive siffle, nous sommes en gare. Il me semble étrange d'arriver à Athènes en chemin de fer. Au reste, il faut bien se faire à ces contrastes choquants entre le souvenir du passé et la réalité du présent. Les soldats portent des brandebourgs en guise de cuirasse, des pantalons rouges à la place des cnémides; les Aspasies modernes sont vêtues à la mode de Paris, et quelques successeurs de Démosthènes, qui débarquent avec nous, vont en petit veston et en chapeau monté prononcer à la chambre des députés leurs philippiques modernes. Un landau, qui ne rappelle guère les chars d'Olympie, nous emporte à l'hôtel des Étrangers, où nous nous installons. Ceci commence à sentir la France.

Athènes.

Paul, partant de Bérée, dut suivre, pour venir à Athènes, le chemin de la mer, autrement il eût fait sur sa route des haltes importantes que l'historien sacré aurait sans doute signalées. Il débarqua donc,

non pas à Phalères, mais dans l'un des trois ports du Pirée, plus probablement dans celui où nous avons débarqué nous-mêmes. La rade de Phalères, quoique plus rapprochée d'Athènes, avait été abandonnée depuis Thémistocle. Le Pirée, au contraire, rattaché à la capitale par un vaste ensemble de fortifications, était resté son véritable port. Au temps de saint Paul, ces grands travaux de défense avaient complètement disparu. Les Longs-Murs (*Skélé*), terminés par Périclès, détruits au son des instruments par les Lacédémoniens après la funeste bataille d'Égos-Potamos, relevés par Conon après sa victoire de Cnide, étaient en ruines quand Sylla jugea à propos d'employer leurs assises inférieures, les seules solides, à construire des fortifications pour son armée. Les débris qui restent en place ayant envahi l'espace compris entre ces deux murs parallèles, on avait établi une grande route carrossable (*Hamaxitos*) en dehors du mur occidental, et elle abordait Athènes par la porte du Dipylum. C'est elle que suivaient d'ordinaire les voyageurs, et tout fait supposer que saint Paul prit ce chemin. A droite et à gauche il était couvert de mausolées, de statues, d'autels en l'honneur de tous les dieux. Certains même portaient cette inscription qui frappa l'Apôtre : Ἀγνώστῳ Θεῷ, *Au Dieu inconnu*. Pausanias dit qu'il avait vu, sur la route de Phalères[1], des autels analogues. Lucien observe, dans son *Philopatris*, qu'on adorait à Athènes un Dieu In-

[1] *Attique*, I, 1.



A



elle.

connu. On peut donc croire qu'il se trouvait des inscriptions semblables un peu partout. En tout cas, Paul, qui avait pu voir au Pirée les sanctuaires de Jupiter Victorieux, de Minerve Protectrice, de Vénus de Cnide, les statues du peuple d'Athènes et de ses grands hommes, les tableaux représentant les victoires nationales, paraissait n'avoir été frappé sur son chemin que de ces pierres étranges où, dans une vague et générale aspiration de l'âme humaine vers un Dieu meilleur, sa foi trouvait une place acceptable pour le Dieu de l'Évangile.

Les tombeaux de Ménandre et d'Euripide, aux portes de la ville, le célèbre mausolée élevé par Praxitèle à un guerrier sans nom, ne dirent à peu près rien à cette grande âme toute préoccupée d'un monde supérieur. Tant de statues encombrant sa route lui révélaient surtout un monde voué à l'idolâtrie ; et ce que nous savons de ses impressions, c'est qu'en entrant dans Athènes il ne put se défendre d'un douloureux frémissement et d'une sainte indignation.

Au reste, Athènes alors était loin de l'époque glorieuse de Périclès. Après les désastres mal réparés de la guerre du Péloponèse, elle était passée de la domination macédonienne sous celle des Romains. Sylla l'avait complètement ruinée. Elle demeura quelque temps l'asile des lettres, des sciences et des arts, mais vers le milieu du premier siècle de notre ère, Alexandrie et Tarse se mirent à lui disputer cette suprême gloire. Elle ne fut même plus la

capitale de la province d'Achaïe, et Corinthe avait pris sa place. Est-ce pour relever son prestige évanoui qu'elle multipliait de jour en jour le nombre de ses dieux, de ses idoles et de ses superstitions? On est étonné, et un juif dut l'être bien davantage, du nombre d'autels et de temples qui la couvraient à cette époque. Pausanias, qui la visita cinquante ans après Paul, nous en a fait un tableau si complaisant qu'il dégénère en confusion.

C'est probablement par la Porte Sacrée, à côté du Dipylum, que l'Apôtre entra dans la ville. S'il voulut savoir le nom et la destination du premier édifice qu'il trouva devant lui, on dut lui dire que c'était le Pompéion, où les prêtres tenaient en réserve tout ce qui servait soit aux Panathénées, soit aux *théories* allant vénérer les mystères de Cérès. De là, en effet, partaient dans des directions inverses, la voie sacrée d'Éleusis et la grande rue des Portiques ou des Bronzes. Celles-ci, à travers le riche quartier du Céramique ou des Tuileries, aboutissait à l'Agora. C'est pour cela sans doute que souvent ces deux noms, Céramique et Agora, se prennent l'un pour l'autre.

Il nous est agréable de commencer la visite d'Athènes par cette porte célèbre qui vit arriver Paul il y a plus de dix-huit siècles. Nous n'en étions pas loin quand nous sommes sortis de la gare. C'est, en effet, à l'église de la Sainte-Trinité, au nord-ouest de la station, que nous prions le cocher de nous conduire. Elle a été bâtie sur un monument ancien, peut-être, d'après M. Lenor-

ATHÈNES COMPARÉE



Echelle: 0 100 200 300 400 500 Mètres

Imp. Dufrenoy, 49, rue du Montparnasse Paris.

mant, sur le tombeau d'Anthémocrite, le messager athénien qui fut tué par les Mégariens auxquels il allait reprocher d'avoir labouré les terres sacrées d'Éleusis. En tout cas, de récentes fouilles prouvent que nous sommes au point de jonction des voies antiques qui, venant du Pirée, d'Éleusis et de l'Académie, étaient ornées, sur leur parcours, de ces fameux monuments funèbres où la patrie écrivait les gloires de ses meilleurs citoyens, et surtout des soldats morts à l'ennemi. Le musée national en a fait une abondante moisson, mais beaucoup y sont encore en place.

Le premier qui attire nos regards est celui d'un jeune homme de vingt ans, Dexileus, fils de Lysanias, déjà inscrit sur le monument élevé par la république aux braves morts à Corinthe et à Coronée (394-93 av. J.-C.). Il fut l'un des cinq qui se distinguèrent par leur bravoure. L'artiste l'a représenté sur son cheval de bataille, frappant de sa lance un ennemi terrassé. La lance et une partie de l'équipement du cheval étaient de bronze. Des traces encore visibles font supposer que le guerrier portait un casque de même métal. Dexileus est ici au milieu des siens, Lysias son frère, Melitte et Calliphanès ses sœurs, Nausistratus son beau-frère, Lysanias et Callistrate autres membres de sa famille.

L'édicule en marbre, dont la peinture est complètement effacée, fut le tombeau d'Agathon, fils d'Agathocle. Un troisième, mieux conservé, laisse lire le nom de Dionysius et a un taureau sur pié-

destal. Le chien molosse qui vient ensuite constituait peut-être les armes parlantes d'un mort qui s'appela Cuniscos. Une stèle de Ménès d'Argos, les tombeaux de la famille de Dioclès, du tragédien Macareus et de Pythagore de Selymbria, attirent successivement notre attention.

C'est à quelques pas de ce dernier monument, qu'on vient de mettre à jour des restes de l'antique mur d'enceinte et une porte que l'on identifie avec la Porte Sacrée. L'édifice dont on voit les arasements à gauche en entrant n'était-il pas le Pompéion? En tout cas, la tour qui fut à quelques pas de là fit partie du Dipylum, et ici même aboutissait la grande artère conduisant au centre de la ville. Cette artère ou *dromos,* véritable corso d'Athènes, allait droit à l'Agora, qu'il ne faut en aucune façon chercher au sud de l'Acropole, mais au nord.

Au sud, en effet, Pausanias ne mentionne que des temples, le théâtre et la ville d'Adrien. C'est au nord que les paysans, venant, pour la plupart, de l'intérieur des terres, arrivaient tout d'abord. C'est là aussi que le terrain, moins accidenté de collines, permettait de grouper plus aisément des édifices publics autour d'un marché central. A découvert, mais à l'ombre des platanes ou des tentes qu'ils dressaient, les vendeurs y offraient leurs marchandises aux promeneurs. Ils y étaient même classés par groupes, et l'on savait où se vendaient l'ail, les oignons, l'encens, les épices, les herbes fraîches, les articles de toilette, en un

mot, les produits de chaque industrie. Le jour où le peuple avait besoin de l'Agora pour une réunion solennelle, les marchands devaient plier leurs boutiques et l'évacuer provisoirement.

La domination romaine maintint le forum où elle l'avait trouvé, et rien ne prouve que les Francs, les Vénitiens ou les Turcs aient songé à le déplacer. Il faut donc le chercher avec les souvenirs de Démosthènes, d'Alcibiade et de Périclès à peu près là où est le bazar actuel, c'est-à-dire dans le bas-fond qui se dessine au-dessous du temple de Thésée, au nord de l'Aréopage et de l'Acropole. En allant voir ce qui en reste, nous sommes à peu près sûrs d'y trouver, comme au temps de Théophraste, les bons bourgeois athéniens achetant encore leurs herbes au marché.

Il semble, d'après Pausanias, qu'en suivant la grande rue du Céramique on atteignait d'abord à droite, et probablement à l'entrée de l'Agora, le Portique Royal. Je suppose que le Gymnase de Ptolémée devait être à gauche, fermant la partie septentrionale de la place publique et presque contigu au portique d'Attale. Athènes, tout en supprimant la royauté, avait conservé le titre de roi à l'un de ses archontes, et l'on appelait royal le portique sous lequel ce magistrat rendait la justice. Parmi les statues célèbres qui en ornaient l'intérieur, on admirait surtout Thésée jetant Sciron dans la mer, l'Aurore enlevant Céphale, Conon, Timothée, son fils, et quelques illustres Athéniens, enfin Jupiter libérateur.

Au delà s'ouvrait le portique des Douze-Dieux, avec des peintures glorifiant le peuple et quelques héros tels que Thésée et Gryllus, fils de Xénophon. Deux temples, celui d'Apollon Patroüs et un sanctuaire de la Mère des Dieux achevaient d'embellir le côté occidental de l'Agora jusqu'au Bouleutérion ou Sénat, qui se trouvait au sud, en face de la belle rue se dirigeant entre l'Aréopage et l'Acropole, par des ramifications diverses, vers les Propylées, le Pnyx, les temples répandus au sud de la ville et le théâtre. Peut-être est-ce dans cette rue que se trouvaient plus particulièrement groupés ces hermès célèbres, sorte de gaines à tête de Mercure, avec sentences propres à encourager à la vertu. Sur l'un d'eux on lisait : *Ne viole pas les lois de l'amitié.* Sur un autre : *Suis en tout la justice,* la même recommandation que Paul fait à Timothée dans les deux lettres qu'il lui adresse. Avait-il lu ici cet aphorisme de la sagesse antique, qu'il complète en recommandant d'y joindre les vertus surnaturelles, la piété, la foi, la charité, la patience, la douceur? C'est possible. En tout cas, il dut saluer comme un rayon d'espérance ces lueurs éparses de vérité, que la philosophie avait fait jaillir du fond de la conscience humaine. N'étaient-elles pas la pierre d'attente ménagée par la Providence pour asseoir les doctrines nouvelles qu'il apportait à un monde déchu et découragé. Comment, en effet, aurait-il essayé d'imposer à la philosophie grecque l'autorité des prophètes et d'une révélation qu'elle ne connaissait pas? De tous

ces portiques, de ces temples, de ces hermès pas plus que du Tholus, ce Dôme où les prytanes allaient prendre leur repas et offrir des sacrifices pour la république, il ne reste absolument rien. Tout est sous terre, et il faut un hasard, des fondations que l'on creuse, une rue que l'on perce, pour le découvrir.

Au levant de l'Agora fut le Pécile, ce portique célèbre par la richesse et la variété de ses ornements, où Zénon fonda avec tant d'éclat la secte stoïcienne. Quelle importante conférence il eût engagée avec Paul, si plus de trois siècles ne les avaient séparés ! L'Apôtre y rencontra des disciples qui ne valaient pas le maître. Il discourut avec eux, et on sait comment ils l'invitèrent à monter à l'Aéropage pour s'y expliquer publiquement sur sa doctrine.

Ce qui ressort très nettement du livre des Actes, c'est que Paul, en contact avec les Athéniens, éprouva une profonde déception. Il n'avait pas prévu que la ville la mieux formée à l'école des grands philosophes fût la plus adonnée à l'idolâtrie, et nous le voyons, dans son zèle impatient, s'en prendre aux juifs, aux prosélytes, aux païens, dans la synagogue, sur le forum, partout, afin de jeter sans retard un peu de lumière au sein de si épaisses ténèbres. « Que veut ce parleur ? » disaient les uns. « Il semble qu'il prêche de nouveaux dieux, » murmuraient les autres, car il leur annonçait Jésus et la résurrection.

Au nord du Pécile était le portique d'Attale, dont nous retrouvons les ruines. Ce fut un des

sanctuaires de la science païenne, et Paul s'y entretint peut-être avec les professeurs qui y enseignaient. L'édifice mesurait cent vingt mètres de long et vingt et un mètres de large. Tout défiguré qu'il soit par l'exhaussement du sol et les transformations que lui ont imposées les hommes de guerre et d'église, — sa partie sud-ouest, en effet, était devenue le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Tour (*Panhagia-Pyrghiotissa*), — on peut encore le reconstituer en partie. Il était soutenu par trois travées de quarante-cinq colonnes chacune, celles de l'extérieur étant d'ordre dorique avec cannelures ioniques, tandis que celles de l'extérieur étaient ioniques sans cannelures, avec chapiteaux à palmettes et lotus. Des chambres et de vastes salles y servaient aux maîtres chargés d'instruire la jeunesse. Des décrets que l'on affichait sur l'Agora, et quelques fragments d'architrave avec inscription, récemment trouvés dans des fouilles, ne laissent aucun doute sur la destination réelle de ce monument érigé par Attale II, roi de Pergame, et longtemps confondu avec le Gymnase de Ptolémée, qui fut son voisin.

Le monde des études aussi bien que celui des affaires était donc groupé autour de l'Agora. Quand Adrien voulut doter à son tour la ville d'un nouveau gymnase, il l'établit encore non loin d'ici, vers le levant. Nous le retrouvons, en effet, dans le bazar actuel, à sept mètres sous le sol, vers la caserne de cavalerie. Au milieu de marchands de figues, d'olives noires, de caviar, de tabac, de

Vol. III, p. 223.



Marché de l'huile.

pipes, de miroirs de poche, de vêtements brodés, d'armes incrustées de nacre ou d'argent, nous allons examiner les sept colonnes monolithes qui en restent. Elles sont de marbre cipolin et adossées à une muraille de fort bel appareil. L'édifice mesurait cent trente mètres de long sur quatre-vingt-deux de large. C'était un rectangle entouré de portiques. A l'intérieur il se divisait en plusieurs appartements distincts, correspondant peut-être aux trois édifices dont parle Pausanias, un temple de Junon, un autre de Jupiter Panhellénien et un Panthéon. La petite église, ruinée et presque ensevelie sous terre, dite Mégali-Panhagia, ou la Grande-Sainte-Marie, avait été construite sur l'un de ces sanctuaires.

A quelques pas vers le sud se dressent quatre colonnes doriques, isolées sur une petite place et soutenant un portique. L'inscription qu'on lit sur l'architrave nous apprend que l'édifice, érigé par la munificence de Jules César et d'Auguste, fut dédié à Minerve Archégétis, sous l'archontat de Nicias, fils de Sérapion. Le fronton au-dessus de l'entablement avait à ses angles trois acrotères destinés à servir de piédestal. Sur celui du milieu, qui était le plus large, on avait établi une statue équestre de Lucius César, petit-fils et fils adoptif d'Auguste. A l'entrée du propylée, comme le constate une inscription trouvée au bas d'un piédestal, l'*Inspecteur des marchés,* Dionysius, dont le collègue était alors Quintus Nævius Ruffus, avait élevé une statue à la divine Julia Augusta,

la mère de Tibère. Enfin un large pilastre près du portique contient encore un très intéressant édit de l'empereur Adrien sur la vente et la taxe des huiles. C'est une preuve que nous sommes ici à l'entrée, non pas d'un temple, mais d'un marché. L'importance de la récolte de l'huile dans l'Attique inspira tout naturellement aux empereurs romains la pensée d'élever ce monument pour s'attacher le peuple athénien. L'enceinte était vaste, car elle s'étendait vers le levant jusqu'à la caserne d'infanterie, autrefois une mosquée. On y voit encore en place, au fond de la cour, une ancienne colonne avec son architrave, émergeant à peine d'un mètre au-dessus du sol actuel. Deux autres, parallèles à celle-ci, s'élèvent vers le nord. Le marché de l'huile mesurait environ cent dix mètres de long.

A côté et vers le levant était l'horloge d'Andronicus, qui, avec un triton de bronze pour girouette, marquait la direction des vents, tandis que ses cadrans solaires et une horloge hydraulique marquaient les heures. On dit qu'au pied de cette tour Socrate aimait à donner ses leçons, sans toutefois réussir à régler la vie morale de ses auditeurs, aussi bien que l'horloge réglait les heures de leurs repas. Des figures symboliques sculptées sur la frise indiquaient les huit points de l'horizon. A cette horloge, Paul, plus d'une fois peut-être, a compté les heures alors que seul, dans un milieu étrange et impénétrable, il trouvait les jours longs pour son âme ardente et accablée de tristesse. Avec

impatience il attendait Silas et Timothée, qu'il avait recommandé de lui envoyer sans retard. La belle tour octogonale est enfoncée en terre, et il faut descendre quelques escaliers pour en aborder l'entrée. On y voit les restes des canaux qui servirent à la clepsydre. Les eaux venaient de l'Acropole par un aqueduc dont il demeure aussi des traces. Une petite tour ronde qui se relie à la façade méridionale de l'édifice renfermait une citerne nécessaire à l'horloge hydraulique.

La direction que nous suivons vers l'orient nous conduit à d'autres ruines. Elles sont insuffisantes pour reconstituer l'ancien édifice dont elles marquent la place, et qui, en partie, était resté enseveli sous l'église de Saint-Démétrius-Kataphori jusque vers 1861. Dans les fouilles on a trouvé la preuve irréfutable qu'on était sur l'emplacement de l'ancien Gymnase de Diogène. A côté d'inscriptions concernant les éphèbes, c'est-à-dire les jeunes gens de dix-huit à vingt ans, qu'on préparait aux fonctions publiques, étaient ensevelis les bustes des *Cosmètes* ou professeurs chargés de leur éducation.

Après l'Acropole, toute cette partie de la ville est ce qui nous reste de plus vrai de la vieille Athènes. L'ancienne cathédrale fut-elle bâtie sur le temple de Sérapis? Le fragment de colonnade ionique que l'on voit non loin de là marque-t-il la place de l'Éleusinium? Ce sont des hypothèses Ce qui est authentique, c'est le monument de Lysicrate, que nous rencontrons en nous rapprochant de l'Acropole. Il indique la direction de la fameuse

rue des Trépieds, qui tournait au levant pour aller rejoindre le théâtre. Ce fut la rue des triomphes artistiques.

Tout chorège qui avait monté ou dirigé un chœur de chant proclamé vainqueur par le peuple au concours du théâtre, obtenait un trépied qu'il était tenu d'offrir à Bacchus. Or c'était ou dans l'intérieur du théâtre ou dans la rue allant du théâtre au dôme des Prytanes dans l'Agora, qu'il devait faire cette offrande. Nous en avons ici un bel échantillon dans le monument élevé, l'an 355 avant Jésus-Christ, par *Lysicrate, fils de Lysitheidès, chorège, quand la tribu d'Acamantis remporta la victoire dans le chœur des enfants. Théon jouait de la flûte, Lysiadès d'Athènes avait formé le chœur. Euainète était archonte.* La petite rotonde en marbre blanc, surmontée d'un fleuron finement travaillé, ressemble à une immense lanterne de six mètres de haut, ce qui lui a fait donner par le peuple le nom de « Lanterne de Diogène ». Elle repose sur un socle carré, en bossage, haut de quatre mètres. Six colonnes engagées dans le mur soutiennent la frise, où Bacchus est représenté guerroyant contre les pirates tyrrhéniens. Au XVIIe siècle on voyait encore dans l'ancienne direction de la rue un autre monument semblable à celui-ci. Les trépieds supportaient d'ordinaire des œuvres d'art très remarquables. Parmi elles on cite le fameux satyre que Praxitèle, sur une ruse de la courtisane Phrynée, déclara être son plus beau travail.

Cette sorte de voie triomphale des chanteurs récompensés passait devant l'Odéon de Périclès, et arrivait au fameux Théâtre de Dionysios ou de Bacchus, ce champ de bataille témoin authentique des plus glorieuses luttes de l'art et du génie. Il fut construit vers l'an 490 avant Jésus-Christ, quand la catastrophe survenue à la représentation de la première tragédie d'Eschyle eut révélé le danger qu'il y avait à grouper un trop grand nombre de spectateurs sur des échafaudages de bois. Embelli après les guerres médiques, il fut seulement terminé sous Lycurgue. Tel qu'il est, il représente les dernières modifications subies au temps d'Adrien. La division en treize compartiments cunéiformes (κερκίδες) introduite, tout en laissant subsister la trace de la division primitive en dix, selon le nombre des tribus, en est la preuve. Mais il n'en demeure pas moins certain que nous sommes dans la véritable enceinte où le peuple entendit les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle, d'Aristophane et d'Euripide. Je ne sais ce qu'éprouva Paul en passant devant l'immense hémicycle, mais on nous pardonnera d'être allés nous asseoir, avec une sainte émotion de littérateurs, M. Vigouroux sur le proèdre de l'*Exégète* ou Interprète des lois sacrées, et moi sur celui du *Hiérophante* ou Président de l'initiation aux mystères d'Éleusis. Nous avons respecté le grand fauteuil du prêtre de Bacchus, qui, dans ce théâtre consacré à son dieu, avait la place d'honneur en face de la scène. Les soixante-sept sièges au bas des gradins, προεδρία, sont en

marbre blanc et portent chacun l'inscription des fonctionnaires religieux ou civils auxquels ils étaient destinés. On constate, en les examinant avec attention, que plus d'une fois une inscription nouvelle a été gravée sur une plus ancienne qui a été effacée. Les prêtres occupaient la majeure partie de ces places d'honneur.

L'orchestre formait une sorte d'abside au centre de l'immense hémicycle, au-dessous des gradins. Dans les derniers temps du paganisme, il avait été souvent converti en arène de gladiateurs. Depuis la ruine du célèbre monument, il a servi tour à tour de réservoir d'eau et de four à chaux où ont été brûlés des marbres admirables par des mains qui n'en savaient pas le prix. Au milieu se voit encore une sorte de mosaïque en forme de losange avec la place du *thymelé,* ou autel de Bacchus. Le chœur, à la suite du coryphée, faisait ses évolutions dans l'orchestre. A mesure qu'il prit moins d'importance on diminua les proportions du lieu où il se tenait, tandis qu'on augmenta celles de la scène, où les personnages devenaient plus nombreux. Il est aisé de retrouver ici les traces de trois scènes ayant successivement empiété sur l'orchestre, et dont la dernière fut construite par Phèdre, fils de Zoïle, sous Septime Sévère. Quatre degrés la mettaient en communication avec l'orchestre, et un silène colossal à genoux la supportait. Des fragments considérables permettent de la reconstituer telle qu'elle fut. Le dessous en était vaste, et les machinistes pouvaient s'y mouvoir à l'aise

pour y produire ces effets terrifiants qui de tout temps ont fait le bonheur de la multitude.

Naturellement je me reporte aux siècles où retentissaient dans cette enceinte les beaux vers de Sophocle et d'Eschyle, dits par des voix puissantes sous les masques traditionnels à trente mille spectateurs. Supposons qu'à l'occasion d'une de ces fêtes du génie dramatique, Paul fût venu s'asseoir là où je suis, lui qui ne craignait pas d'aller chercher les hommes à l'Agora et au gymnase, ne les trouvant pas à la synagogue, et qu'on eût représenté ce jour-même la tragédie du *Promethée enchaîné*. Que serait-il arrivé si, après les dernières paroles de Mercure au criminel cloué sur son rocher, le tonnerre ayant fini de gronder, la foudre de tracer dans l'air des sillons enflammés, la poussière de rouler en tourbillons, les vents de se déchaîner, la mer de soulever ses flots, le rocher de voler en éclats sur Prométhée enseveli dans l'effroyable cataclysme, l'Apôtre s'était levé pour dire : « Athéniens, la prophétie dont il a menacé Jupiter et dont il n'avait pas le secret lui-même, je vous annonce qu'elle s'est accomplie. Ce que, par la bouche de Mercure, votre grand poète promettait dans des vers sublimes vient de se réaliser. *Un Dieu s'est offert pour remplacer dans ses souffrances l'humanité prévaricatrice,* dont Promethée fut l'emblème, et *afin de la sauver il est descendu, du sein de la lumière, sur une terre de ténèbres.* Il est venu *cet être surhumain fils de la femme,* et dans son rayonnement céleste il s'est

imposé au monde comme la voie, la vérité et la vie. Nous l'avons vu, entendu et touché nous-mêmes, et nous avons compris qu'il était Dieu, car ses œuvres, ses paroles et ses vertus n'étaient pas de l'homme. Verbe éternel et image parfaite de son Père, il a revêtu notre misérable nature pour expier les fautes de l'humanité déchue et la remettre dans le chemin de la justice. Né parmi les Juifs, il s'est appelé Jésus de Nazareth, et ses compatriotes l'ont crucifié. » Quelle nouveauté pour l'auditoire! Quelle stupéfaction! Peut-être quel scandale! Mais que l'assemblée tumultueuse eût été digne du grand orateur! Qu'eussent répondu les prêtres des faux dieux et les représentants d'une philosophie impuissante et désorientée?

Au haut des gradins du théâtre et sous le mur méridional de l'Acropole, dit mur de Cimon, est une grotte naturelle qui a été élargie, et mesure douze mètres sur sept. Un portique, supportant une statue colossale de Bacchus, en orna jadis l'entrée. C'était un monument chorégique élevé par Thrasyllus en l'honneur de Bacchus, vers 320 avant notre ère. A l'intérieur, Apollon et Diane étaient représentés, perçant de leurs flèches les enfants de Niobé. En y pénétrant, on trouve, au bout d'un escalier, un autel avec une représentation assez fruste de la mort de la sainte Vierge. Tous les soirs, le petit sanctuaire est soigneusement illuminé. Ce serait une curieuse étude à faire que celle des antithèses naïvement ou volontairement établies par le christianisme, dans la substitution

de ses temples à ceux du paganisme expirant. Deux colonnes au-dessus de la grotte portaient les trépieds de deux autres triomphateurs. Une niche rectangulaire vers le couchant a dû renfermer une statue.

En poursuivant notre route dans cette direction, nous atteignons, sous les roches de l'Acropole, le temple d'Esculape et de la Santé. Peut-être même y en eut-il deux, l'ancien et le nouveau. Un dôme y abritait une source sacrée. C'était le lieu où Mars avait tué Halirrhothius, fils de Neptune. Du long portique de cinquante mètres qui protégeait les malades contre le soleil et le mauvais temps, il demeure peu de chose. Les dévots s'y rendaient avec quelques serviteurs et des provisions de bouche. Quand les offrandes et les purifications étaient finies, chacun s'étendait sur sa natte, les lampes étaient éteintes, le silence le plus profond prescrit, et le dieu, à travers les parfums qui échauffaient les têtes, donnait en songe ses salutaires ordonnances. Si Esculape ne parlait pas, les prêtres prescrivaient à sa place divers traitements dont on trouve de bizarres échantillons sur les ex-voto ramassés dans les ruines, et qui durent être jadis appendus aux murs du portique. Carion, dans le *Plutus* d'Aristophane, nous donne une idée des scènes grotesques qui se passaient dans ces temples de la Santé. Si Paul y entra, et s'il fut témoin des supercheries des prêtres et de la sotte crédulité des adorateurs d'Esculape, quel regret ne dut-il pas avoir de n'y pas trouver un seul

homme digne d'être guéri par sa parole ou son contact. Mais ceux-là obtiennent les vrais miracles qui ont, sinon la foi, du moins les dispositions pour l'acquérir. Quel événement, si l'Apôtre eût crié aux paralytiques, aveugles, fiévreux et malades de toute sorte : « Levez-vous et allez-vous-en! » et s'ils eussent aussitôt retrouvé la santé! Rappelons en passant, et pour l'humiliation de la sagesse humaine, que Socrate, si courageux et si grand devant la mort, eut peut-être la faiblesse de donner sa dernière pensée à ce temple et à son dieu : « Criton, dit-il après avoir consolé tous ses amis, nous devons un coq à Esculape. Ne l'oubliez pas! » Et il rendit l'âme.

Quelques ruines vers le couchant correspondent, d'après plusieurs, aux temples de Thémis, de Vénus et des Nymphes. Plus près de la route, un long portique, dont plusieurs arches sont encore debout, conduisait au théâtre. Eumène II, roi de Pergame, l'avait fait élever vers la moitié du second siècle avant Jésus-Christ, pour abriter contre l'intempérie des saisons le peuple attendant l'heure du spectacle. A son extrémité occidentale, un rhéteur fort riche, ce qui était rare alors chez les hommes de lettres, Hérode Atticus de Marathon, fit élever, vers le milieu du second siècle de notre ère, un Odéon capable de contenir six mille auditeurs. Il mesure quatre-vingts mètres de diamètre. Longtemps il a servi de château fort aux soldats turcs. Cependant on a pu, après l'avoir débarrassé des ruines qu'y avait accumulées un incendie, y offrir

en 1867, à la jeune reine des Hellènes une intéressante représentation.

En achevant notre ronde autour de l'Acropole, où nous ne monterons pas maintenant, nous retrouvons l'antique rue qui conduisait à l'Agora, et où j'ai supposé qu'étaient les fameux hermès avec sentences philosophiques. Une petite chapelle taillée en partie dans le roc nord-ouest de l'Acropole, et dédiée aux saints Apôtres, dont quelques-uns figurent encore parmi les fresques à peu près effacées du sanctuaire, marque la place d'une source intermittente appelée Clepsydre. Ses eaux, un peu saumâtres, montent quand arrivent les vents étésiens, et elles baissent quand ils ne soufflent plus. On descendait dans le puits par une série de soixante-dix marches; les anciens le supposaient en communication avec le port de Phalère.

Les deux enfoncements dans le roc que l'on visite ensuite sont probablement les anciennes grottes d'Apollon et de Pan. Quelques niches, taillées dans la pierre, rappellent que ces sites furent sacrés. Une caverne plus grande correspond à celle d'Aglaure. Selon la légende, la malheureuse fille de Cécrops, ayant ouvert, avec sa sœur Hersée, le coffre où Minerve avait enfermé le petit Ericthonius, et y ayant vu un serpent, se précipita du haut des grandes roches et mourut en ce lieu. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans cette grotte les jeunes Athéniens, recevant leur premier équipement militaire, venaient jurer de vaincre ou de mourir pour la république. Or cet usage accrédite une tout autre

tradition. Les historiens d'Athènes disaient, en effet, que l'oracle ayant promis la victoire aux Athéniens s'ils savaient offrir une victime digne des dieux, Aglaure se précipita aussitôt du haut de l'Acropole. On assure qu'il y avait entre cette grotte et l'Érechthéium une communication qui servit de chemin aux Perses pour s'emparer de la citadelle.

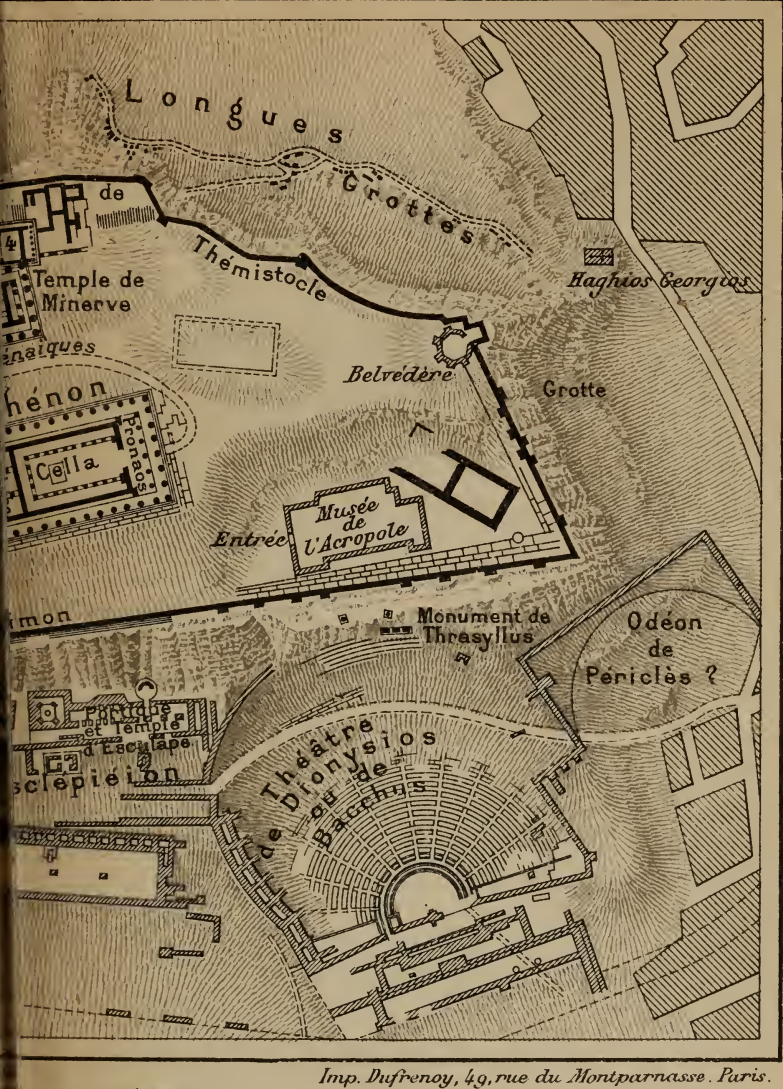
Non loin d'ici, à l'extrémité méridionale de l'Agora, et près de *la roche de Minerve,* comme dit Euripide, furent les statues en bronze d'Harmodius et d'Aristogiton, ces deux vengeurs de la liberté contre Hipparque et Hippias. Devant elles les jeunes gens chantaient : « Je porterai l'épée dans le rameau de myrte, comme Harmodius et Aristogiton, quand ils tuèrent le tyran et rétablirent la liberté. Harmodius aimé, tu n'es pas mort, mais tu vis dans les îles bienheureuses où sont Achille aux pieds rapides, et Diomède, fils de Tydée. Dans le rameau de myrte je porterai l'épée, comme Harmodius et Aristogiton, lorsqu'aux Panathénées ils tuèrent Hipparque le tyran. »

Notre première excursion dans Athènes est finie. Nous avons contourné l'Acropole en suivant ou en cherchant des sites célèbres presque tous encore fort discutés. Quoi qu'il en soit des noms, les ruines que nous avons vues au nord prouvent que là fut réellement le centre de la vieille ville, avec ses rues tortueuses et ses splendides monuments, portiques, temples, gymnases, remplis d'incomparables chefs-d'œuvre dont la main des barbares sema partout les débris.

ACROPOLE


N.
S.
Les Roc
Grotte d'Aglaure
Grotte d'Apollon
Grotte de Pan
Fontaine Clepsydre et Chapelle des Sts Apôtres
Erechthéi
Piédestal de Minerve Promachos
Pinacothèque
Voie des Processions
Escalier
Propylées
Porte de Beulé
Téménos d'Artémis Brauronia
Téménos de Minerve Ergané
Temple de la Victoire sans ailes
Entrée
Entrée moderne
Murs de
Entrée moderne
Odéon d'Hérode Atticus
Téménos de la Terre, Kourotrophos
Chemin de l'Acropole
Temples de Vénus
Portique d'Eumène
Boul.d des Philhellènes
LÉGENDE.
1 Monument d'Agrippa
2 ....id....de Minerve Hyghiée
3 Cella de Pandrose
4 ...id..de Minerve Poliade.
5 Portique des Caryatides
0

ATHÈNES.



Imp. Dufrenoy, 49, rue du Montparnasse. Paris.

100 Mètres

Athènes.

Athènes était le cœur de la Grèce, et l'Acropole fut le cœur d'Athènes. Là, comme sur un piédestal dressé par la nature, le peuple qui entre tous eut l'instinct du beau établit la maison de ses dieux. Il n'est pas probable que l'homme crée jamais rien de plus harmonieux que les Propylées et le Parthénon. A distance, nous en avons admiré hier les ruines, il faut nous donner le plaisir de les étudier de plus près aujourd'hui.

Notre voiture nous dépose presque en face de l'ancienne entrée retrouvée par M. Beulé, mais qu'on n'a pas encore eu le courage de restaurer et d'ouvrir. Elle consiste en un mur de marbre blanc ayant sa porte de l'ordre dorique dans l'axe même de la porte centrale des Propylées. A droite et à gauche une tour carrée, en saillie de cinq mètres, défendait cette entrée. Il est probable que ces sortes de bastions creux n'eurent, à l'origine, que trois côtés, le quatrième, vers la citadelle, ayant été jugé inutile pour protéger les soldats. Si nous abordions l'Acropole par cette porte, le coup d'œil sur l'escalier des Propylées, si encombré qu'il soit de ruines, serait splendide. La montée

triomphale mesure vingt-trois mètres de largeur et trente-trois de développement, sur une différence de niveau de quinze mètres entre la première et la dernière marche. Des murs servant de rampe l'encadraient. Un palier de quatre mètres de profondeur le divisait en deux, à la hauteur du temple de la *Victoire sans ailes*. Là aboutissaient deux entrées latérales venant l'une de la grotte d'Apollon et de Pan, et l'autre du chemin pélasgique dont M. Beulé a retrouvé les traces. C'est par celui-ci que montaient les victimes. A partir de là l'escalier était construit dans d'autres conditions. Un chemin creux, dont les dalles étaient profondément striées, s'ouvrait au milieu même des degrés et permettait aux prêtres de conduire sans trop de peine les victimes jusqu'aux autels de l'Acropole.

Aujourd'hui ce n'est plus qu'un fouillis de marbres brisés qu'il nous a fallu aborder à travers une sorte de tunnel, par une mauvaise porte turque où une avalanche de guides nous a circonvenus. Il a été difficile de n'en prendre qu'un, d'ailleurs fort superflu. Après avoir donné un coup d'œil à l'Odéon d'Atticus ou de Regilla, qui était à nos pieds, et à de nombreux fragments d'inscriptions rapprochées au hasard sur la petite esplanade, nous sommes arrivés à la porte byzantine qui débouche au-dessous du temple de la Victoire, et presque sur le milieu du vaste escalier que j'ai déjà décrit.

Ce joli petit temple, avec ses quatre colonnes ioniques formant portique en avant de la cella, fut

élevé par Cimon en l'honneur de la *Victoire sans ailes*. L'heureux fils de Miltiade voulut-il supplier ainsi l'inconstante de ne plus quitter les armées athéniennes? On pourrait admettre cette explication du titre étrange qu'il lui donna. La construction de l'édifice dut coïncider avec le double triomphe remporté sur les Perses près de l'Eurymédon et le retour des cendres de Thésée, ramenées de Scyros récemment conquise. Le lieu même où il fut élevé porte à croire qu'on voulut honorer la mémoire de ce héros athénien. Il se trouve, en effet, au point de l'Acropole d'où, assurait-on, Égée avait vu revenir, avec les voiles noires qu'il avait à son départ, le navire sur lequel Thésée son fils était allé en Crète combattre le Minautore. Croyant mort celui qui revenait vainqueur, mais tellement à la joie de son triomphe, qu'il avait oublié d'ôter les signes de deuil attachés à son vaisseau, le malheureux père se précipita dans la mer. La délicieuse frise dont deux côtés sont ici et deux autres à Londres, était couverte de personnages fort endommagés. La plupart des têtes ont disparu. Les draperies et les mouvements du corps sont d'un fort beau travail. Autour du petit sanctuaire régnait une balustrade d'une époque postérieure, mais ornée de sculptures remarquables parmi lesquelles on admirait surtout la Victoire déliant ses sandales, et la Victoire au taureau. On en a soigneusement recueilli les fragments, que nous verrons ailleurs.

Presque vis-à-vis le temple de la Victoire, de

l'autre côté du monumental escalier, mais interrompant fort mal à propos l'alignement de ses degrés, se trouve le piédestal d'Agrippa, haut de huit mètres et large de quatre. Il porta jadis la statue colossale du gendre d'Auguste, comme le prouve l'inscription qui subsiste encore.

D'ici les Propylées devaient produire cet effet imposant et harmonieux qui les faisait préférer comme œuvre d'art au Parthénon lui-même. Mnésiclès, en les élevant, n'eut pas d'autre pensée que d'en faire l'entrée de l'Acropole. Le plan qu'il adopta fut d'ailleurs très simple. Il imagina un mur percé de cinq portes inégales et précédé d'un vestibule de même largeur. Le vestibule était divisé en trois travées par deux rangées de colonnes ioniques. En avant du vestibule était un portique de six colonnes doriques surmonté d'un entablement avec fronton encadré par deux portiques parallèles. En arrière, un autre portique de six colonnes doriques atteignait le niveau de la plateforme de l'Acropole. L'incomparable harmonie des lignes et le fini de l'exécution faisaient de ce portique si heureusement conçu une œuvre idéale. Le temps l'a rudement éprouvé. Les deux murs du vestibule sont encore debout, mais des six colonnes ioniques il n'y a plus que les bases et des chapiteaux morcelés. Les cinq portes dans le mur qui constituait le motif principal subsistent, élevées sur cinq degrés dont le dernier est en marbre noir. Celle du milieu est plus grande que ses deux voisines, qui elles-mêmes sont plus grandes que les deux dernières. Sur ce seuil que

nous foulons, que d'hommes illustres sont passés! Cinq colonnes du portique regardant l'Acropole ont encore leurs chapiteaux. A la façade principale, au contraire, deux seulement, celles des angles, sont debout. Elles mesurent près de neuf mètres de haut et un mètre cinquante centimètres de diamètre. Les chapiteaux en sont admirablement travaillés. Des deux ailes de retour, une seule subsiste, fortement dorée par le soleil, qui la brûle depuis deux mille trois cents ans. Quand on songe que, vers le milieu du XVIIe siècle, une poudrière établie dans le vestibule y fit la plus formidable explosion, on s'étonne beaucoup moins du chaos de ruines que l'on traverse que de la solidité de ce qui est resté debout.

La salle qui tient à l'aile gauche des Propylées répond peut-être à la Pinacothèque dont Pausanias nous a longuement énuméré les peintures, tout en disant que la plupart étaient effacées.

A la sortie des Propylées nous remarquons, devant la dernière colonne qui est à notre droite, le piédestal de Minerve Hygiée. Périclès érigea cette statue votive à la déesse qui, dans un songe, lui avait indiqué le moyen de guérir un de ses esclaves. L'infortuné, très aimé de son maître et de Mnésiclès, dont il était le meilleur ouvrier, était tombé du haut de l'édifice et semblait mortellement blessé. On le pansa avec une espèce de camomille dont nous voyons encore quelques plantes végétant à travers les ruines, et, au dire de Pline et de Plutarque, il recouvra la santé.

L'enfant Lycius, fils de Myron, portant le vase d'eau lustrale, était vers le levant, à l'entrée du téménos d'Artémis Brauronia, dont Praxitèle avait fait la statue. Là se trouvait aussi la statue de bronze du cheval de Troie. Puis venait le téménos de Minerve Ergané, ou inspiratrice des grandes œuvres. On y a retrouvé le piédestal de la déesse. La muraille qui séparait ces deux enceintes est encore visible.

Devant nous, et au point où nous quittons la direction du Parthénon pour prendre à gauche celle de l'Érechthéion, on remarque, sur un rocher nivelé, les traces du piédestal de la fameuse Minerve Promachos que Phidias avait coulée en bronze, assez grande pour que sa tête et une partie du corps s'élevassent au-dessus de tous les monuments de l'Acropole. Elle mesurait vingt-cinq mètres de haut. Le casque, scintillant sous les rayons du soleil, attirait les regards des navigateurs qui doublaient le cap Sunium. Elle était encore debout en 395. On dit que quand Alaric et ses Visigoths la virent, présentant son bouclier du bras gauche et appuyant fièrement sa main droite sur sa lance, ils furent saisis d'une sainte frayeur. La vierge terrible semblait regarder le Parthénon et le couvrir de sa souveraine protection.

A cinquante pas plus loin, en inclinant vers le nord, commence le téménos de trois sanctuaires célèbres, rattachés l'un et l'autre sous les noms de Minerve Poliade, de Pandrose, fille de Cécrops, et l'Érecthéion proprement dit. Les plus anciennes

traditions s'unissaient pour recommander spécialement ce lieu à la vénération des Athéniens. C'était là que Minerve et Neptune avaient lutté, se disputant la ville d'Athènes. Les dieux ayant déclaré que la cité serait à celui qui ferait aux hommes le meilleur présent, Neptune frappa la terre de son trident, et il en sortit un coursier; Minerve planta l'olivier et obtint la victoire. On montrait dans ce sanctuaire la trace du trident et un rejeton de l'olivier divin qui, brûlé par les Perses, avait tout à coup retrouvé une nouvelle vigueur. Ici était le tombeau de Cécrops. Pandrose, sa fille, y avait fait preuve d'une fidèle discrétion en refusant d'ouvrir la boîte mystérieuse que lui avait confiée Minerve, dont elle était la prêtresse. Ses deux sœurs, au contraire, en regardèrent curieusement le contenu, et, effrayées à la vue d'un hideux serpent qui enlaçait de ses replis un joli petit enfant, elles se précipitèrent dans l'abîme. On ramassa leurs cadavres en lambeaux devant la caverne d'Aglaure. L'enfant devint roi sous le nom d'Érecthée, et il éleva un temple ici même en l'honneur de Minerve et de Pandrose. De là le nom d'Érechthéion.

C'est à ce sanctuaire que se rendaient les célèbres processions instituées par ce roi et désignées sous le nom de Panathénées. De jeunes vierges y servaient de prêtresses à Minerve et à Pandrose. Peut-être faut-il en retrouver le souvenir dans ces cariatides qui soutiennent le portique méridional de l'édifice. Ployant légèrement le genou pour avoir

moins de raideur dans la pose, de gracieuses jeunes filles portent sur leur tête des chapiteaux qui, raccordés avec leur chevelure, rappellent les corbeilles mystérieuses des Panathénées. Quant aux dispositions intérieures des divers sanctuaires, je suis incapable de m'en rendre compte. De plus savants archéologues que moi n'y parviennent pas davantage. Ici fut la fameuse lampe d'or de Callimaque, l'artiste qui gâtait ses œuvres pour vouloir trop bien les finir. Une seule fois par an on la remplissait d'huile, et c'était assez pour lui permettre de brûler nuit et jour, la cella n'ayant pas de fenêtres. Pausanias observe que la mèche était d'amiante, et qu'un palmier de bronze permettait à la fumée de s'évanouir par le toit. On montrait à l'Érechtéion un siège pliant, œuvre de Dédale. La statue de Minerve, toute tombée du ciel qu'on la supposât, était en bois d'olivier grossièrement travaillé. C'est elle qu'on ornait du fameux péplum brodé par les jeunes Athéniennes et porté en triomphe aux Panathénées. L'Érecthéion actuel, élevé au siècle de Périclès, demeure, malgré ses irrégularités de niveau et de façade, un des plus délicieux monuments de l'art ionique. Au VIIe siècle on en fit une église byzantine dédiée à la Sainte Sagesse. Les Turcs, vers la fin du XVe siècle, la transformèrent en harem pour des femmes de l'aga. Pendant la guerre de l'indépendance ils en détruisirent une partie à coups de canon. Lord Elgin a volé une de ses erréphores. C'est ainsi que les hommes traitent ce que le temps avait respecté.

Un peu tard, on s'est préoccupé de créer un musée à l'Acropole même. Entrons-y, en achevant de contourner les murs de Thémistocle vers le levant. Une architrave couchée à terre, non loin de l'autel de Minerve, au levant du Parthénon, a appartenu, comme le prouve l'inscription qu'elle porte, à un temple circulaire d'Auguste et de Rome. Le musée de l'Acropole n'est encore qu'une collection de fragments peu ou point classés. Quelques beaux torses mutilés, un hermès portant un veau, des stèles avec banquets funéraires, quelques inscriptions, des statuettes votives, des dieux de toute sorte, peut-être un fragment de sculpture dû à la main de Socrate encore jeune et représentant le groupe des trois Grâces, les fragments de la balustrade du temple de la Victoire sans ailes, avec une série de Victoires dans les attitudes les plus variées, en particulier celle qui délie ses sandales, des Minerves de toute sorte dont l'une, Pallas-Athènè, remonte peut-être au VIe siècle avant J.-C., un superbe fragment de la frise orientale du Parthénon, et quelques-uns moins importants des trois autres côtés, commencent à constituer une intéressante galerie. Il n'est que temps pour la science de recueillir ainsi et de conserver ce que la barbarie a impitoyablement saccagé et dispersé.

Enfin nous voici devant ce Parthénon que nous contournons depuis hier sans oser presque le regarder, tant nous tenions à nous ménager vive et entière l'impression que nous éprouvons en ce moment. Qu'il est beau dans sa lamentable

ruine! et comme nous sommes mieux disposés à l'admirer en silence qu'à l'analyser! Il y a plus de vingt-trois siècles qu'Ictinus et Callicratès le bâtirent. L'hécatompédon de Pisistrate, auquel il succédait, détermina les architectes à lui donner une largeur de cent pieds. Sa profondeur fut de deux cent vingt. Entouré par un péristyle de huit colonnes sur les façades, ce qui était une innovation, et de dix-sept sur les côtés, l'édifice sacré consistait en un vaste rectangle divisé en deux salles d'inégale grandeur. La plus importante, s'ouvrant à l'orient, n'était autre que le sanctuaire de Minerve. La plus petite, vers l'occident, était l'Opisthodomos ou la *maison du trésor public.* L'entrée de l'une et de l'autre était précédée d'un portique de six colonnes parallèles à celles des deux façades. Tout cela avait été combiné avec cette simplicité, cette harmonie, cette puissance de lignes qui caractérisent invariablement l'œuvre du génie.

Phidias, à la tête d'un groupe d'artistes dont les uns étaient ses élèves et les autres ses rivaux, se chargea d'orner l'édifice. Les frontons furent les deux pièces capitales où son imagination et son ciseau s'exercèrent à créer des merveilles. Il surmonta l'un et l'autre d'un immense fleuron d'acanthe au milieu et de statues, espèces de griffons ailés à chacun des angles. Il remplit les tympans par d'immenses scènes mythologiques. Dans celui qui regardait l'orient, il représenta la naissance de Minerve. Agoracrite, son élève favori,

l'aida largement à exécuter ce travail. Dans celui qui était en face des Propylées, il retraça le triomphe de Minerve sur Neptune au sujet de l'Attique. Alcamène fut son principal collaborateur.

Les colonnes du péristyle, posées sur trois degrés et hautes de plus de dix-sept mètres, soutenaient un entablement dont la frise était partagée en triglyphes et en métopes, ceux-là peints en bleu et celles-ci en rouge. Sur les quatre-vingt-douze métopes étaient reproduites en bas-reliefs des scènes rappelant la guerre des Amazones, les combats des Géants et des Centaures, et la ruine de Troie. Sous le péristyle, contournant des quatre côtés le mur extérieur de la *cella*, une autre frise complètement sculptée représentait la fête des Panathénées avec les dieux, le cortège sacré, les courses de chars et les cérémonies diverses qui la constituaient. L'Opisthodomos renfermait en outre du trésor public, le trône d'argent de Xercès et les ornements du temple.

Dans le temple même était la fameuse statue de Minerve, où le génie de Phidias avait essayé de dire son dernier mot. Elle était d'or et d'ivoire. Du milieu de son casque, dont des griffons soutenaient les côtés, s'élevait une sorte de sphinx. La déesse, debout, était revêtue d'une longue robe tombant jusque sur ses pieds. Sa poitrine était couverte par une tête de Méduse en ivoire. D'une main elle tenait une Victoire de grandeur naturelle, et de l'autre elle s'appuyait sur une pique au bas de laquelle étaient un serpent, emblème d'Érecthée,

et le bouclier de la déesse. La statue mesurait douze mètres de haut. Il avait fallu plus de six millions pour couvrir d'or et d'ivoire le superbe colosse. C'était le pendant du fameux Jupiter d'Olympie. Elle subsista jusqu'au temps de Justinien.

L'idée qu'on eut peu après de transformer en église chrétienne le Parthénon aurait été bonne, si on s'était fait une loi de conserver intact l'édifice, aussi bien qu'on réussissait à maintenir sa dénomination primitive en le consacrant à la Vierge (*Parthenè*). Malheureusement on se crut obligé de l'orienter et de lui donner une abside. Pour cela on démolit en partie le pronaos et le fronton oriental. On ouvrit aussi trois portes dans le mur qui séparait le Parthénon proprement dit de l'Opisthodomos, et l'entrée principale fut à l'occident. Il n'est pas sûr qu'on ait touché à autre chose. Plus tard les Turcs, maîtres de la ville, changèrent l'église en mosquée et l'ornèrent d'un affreux minaret dont on voit encore la trace à l'angle sud-ouest de l'Opisthodomos. A la fin du XVII[e] siècle, on y avait établi un dépôt de poudre. Pendant que les Vénitiens assiégeaient la ville, une bombe y mit le feu, et, dans l'explosion, l'incomparable édifice fut coupé en deux. Huit colonnes au nord et six au sud furent renversées avec leur entablement. Le doge Morosini, poursuivant l'œuvre dévastatrice, fit enlever les chevaux du char de Minerve par des ouvriers inexpérimentés qui laissèrent tomber l'admirable groupe.

Il se brisa sans profit pour personne. Enfin, il y a plus d'un demi-siècle, lord Elgin, aux yeux de l'Europe indignée, continua ce vandalisme, mais avec plus d'intelligence et de précaution. Si l'on veut admirer les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque, c'est désormais à Londres qu'il faut aller.

Avec la religieuse attention que méritent de si glorieux débris, nous cherchons à reconnaître les détails qui subsistent au fronton oriental. Le soleil y sort de l'Océan, tandis que la lune fuit devant lui. C'était le moment du jour où l'on pensait que Minerve était née. A peine si deux chevaux du quadrige du soleil et deux de celui de la lune sont reconnaissables. Les quatre autres se trouvent à Londres, ainsi que Thésée assis, Cérès, Proserpine et les trois Parques. Du fronton occidental il ne reste que deux figures, Esculape et la Santé, ou Cécrops et une de ses filles. Toute la façade a été indignement mutilée par l'artillerie vénitienne.

Des quatre-vingt-douze métopes, quatorze sur chaque façade et trente-deux sur chaque côté, trente-sept sont encore en place, mais tellement maltraitées, qu'il est difficile de se rendre compte des sujets qui s'y trouvaient représentés. Ainsi sur les douze de la façade orientale, qui est la mieux conservée, puisqu'il n'en manque que deux, on peut, avec quelque bonne volonté, voir des chevaux et des hommes. Aux quatorze de la façade occidentale, qui est complète, nous ne distinguons absolument rien. Autrement protégée a été, sous

le péristyle, la frise qui correspond à cette façade. De jeunes Athéniens s'y préparent à la cavalcade des Panathénées. Les uns brident leurs chevaux ou les caressent; d'autres vont déjà en avant sur leurs fières montures. Un groupe rappelle les deux chefs-d'œuvres qui sont à Rome, sur la place de Monte-Cavallo, et que l'on attribue aussi à Phidias. Sur les autres côtés il ne reste à peu près rien[1] :

.....Properante ruina
Summa cadunt.

Et je m'assieds tout pensif parmi ces marbres brisés, cherchant à reposer dans l'horizon plein de lumière mes yeux attristés par ces irréparables ruines. Ils se reportent invinciblement sur ce qui m'entoure, comme si, jusque dans son suprême désastre, la beauté gardait l'étrange privilège de nous fasciner par cet éclat harmonieux qu'une dernière étincelle fait encore vivre, quand l'imagination sait y souffler dessus. Que dut penser Paul lorsqu'il visita l'Acropole encore dans sa splendeur? Qu'il ait frémi d'indignation à travers ce monde de statues et d'idoles ou de pitié devant cette folie de l'homme adorant les dieux sculptés par son ciseau, je le veux bien. Mais n'éprouva-t-il que cela? Tout

[1] On a pu voir à l'Exposition universelle (section des Arts libéraux), une fort jolie restauration du Parthénon, exécutée pour le musée d'Art métropolitain de New-York. Cette œuvre, d'un fini irréprochable, fait honneur autant à la science qu'à l'habileté de MM. Chipiez et Jolly, qui en sont les auteurs.

juif qu'il fut, et jeté ici aux antipodes du temple d'Hérode et de ce qu'un rabbin avait jamais entrevu dans ses horizons, faut-il croire que sa grande âme demeura insensible à une si éloquente manifestation de la beauté idéale dans la simplicité des lignes et l'exquise harmonie de leurs combinaisons? Je ne le pense pas. C'est parce qu'il comprenait vivement ces chefs-d'œuvre, qu'il sentit son cœur brisé en voyant un grand peuple mettre au service du polythéisme le plus grossier et de l'erreur la plus dégradante tant d'illuminations supérieures, tant de génie, tant de dons naturels, donnés du ciel pour une autre fin.

Peut-être, comme nous, aima-t-il à s'asseoir sur les marches du Parthénon et à chercher le secret des lois mystérieuses qui président à la distribution des faveurs divines parmi les peuples. Le feu sacré n'eût-il pas été plus glorieusement et plus utilement conservé ici que chez cette nation juive à la tête dure et au cœur sans générosité, qui le garda pour elle seule, impitoyablement scellé dans son tabernacle, et qui l'eût compromis s'il n'avait plu à Dieu de le maintenir malgré toutes les infidélités? Pourquoi le Messie n'a-t-il pas préféré notre race, marquée au signe de la générosité, de la franchise et du génie sous toutes les formes, à celle des sémites, plus amis du formalisme que de la vraie religion, sans charité, égoïstes, souvent trompeurs, vivant hors du reste de l'humanité, qu'ils méprisaient, orgueilleux endurcis dont le pharisaïsme devint la personnification suprême? Que

serait-il arrivé si le vrai Dieu avait parlé sur cette terre de Grèce où les philosophes, les poètes, les artistes, les savants, livrés à la seule inspiration de la nature déchue, ont eu de si beaux élans vers la lumière et créé tant d'œuvres immortelles? Je l'ignore. Le plan providentiel était autrement. Ce que je sais et ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que toutes les œuvres du génie écloses ici, si admirables qu'elles aient été, ne peuvent être mises en parallèle avec le rayonnement qu'un psaume de David jette dans l'âme. Oui, il y a eu, et il y aura toujours quelque chose de plus beau que toutes les gloires de la Grèce : c'est une âme connaissant le vrai Dieu et l'aimant. Ce rocher même de l'Acropole, piédestal du génie humain, où tous les grands hommes de la civilisation antique sont venus jeter leur cri d'admiration, est moins célèbre, moins populaire, moins lumineux que la roche affreuse du Calvaire. L'un a été embelli par l'homme, l'autre a été touché de Dieu.

C'est parce que Paul le sentait qu'il était pressé de le dire. Désireux de connaître ses originales théories, et d'ailleurs désœuvrés comme des hommes qui vivaient tout le jour hors de leurs maisons, les Athéniens le prirent et l'amenèrent à l'Aréopage pour lui donner l'occasion de s'expliquer publiquement. Descendons-y sans retard. Nous baiserons la pierre sur laquelle il ébaucha le plus beau discours qu'Athènes ait jamais entendu. A mon avis, rien ne révèle mieux toute la richesse du tempérament oratoire de notre grand apôtre

que l'aisance avec laquelle il prit en cette occasion la note exacte de son auditoire, citant non pas les prophètes, qui n'étaient pas connus ici, mais les philosophes et les poètes qui étaient la suprême autorité du peuple littérateur.

Au moment où nous quittons l'Acropole, le P. Guillermin vient nous faire ses adieux. Il arrive du Pirée. Le bateau qui doit le prendre part demain. Nous regrettons de voir cet excellent ami, par respect excessif de la règle dominicaine, renoncer à poursuivre avec nous le voyage de Grèce et d'Italie.

L'Aréopage est la colline qui touche presque à l'occident de l'Acropole. Un rocher y termine d'une façon assez abrupte le renflement de terrain allant de l'ouest à l'est, entre le Pnyx et le temple de Thésée. On l'aborde par seize degrés taillés dans le roc et conduisant à une plate-forme, où trois bancs de pierre forment un rectangle ouvert du côté de l'escalier. On dit que le sénat de l'Aréopage tenait là ses séances. C'était le corps le plus vénérable d'Athènes. Ceux qui en faisaient partie avaient été archontes. La légende assurait que Mars avait dû se justifier sur cette colline du meurtre d'Hallirhotius, fils de Neptune, et Oreste de celui de sa mère. On y jugeait en plein air[1]. A vrai dire, si tout se passait dans l'étroit carré qui est devant nous, les juges ne pouvaient y être nombreux, et l'assistance devait se tenir hors de l'enceinte. Des

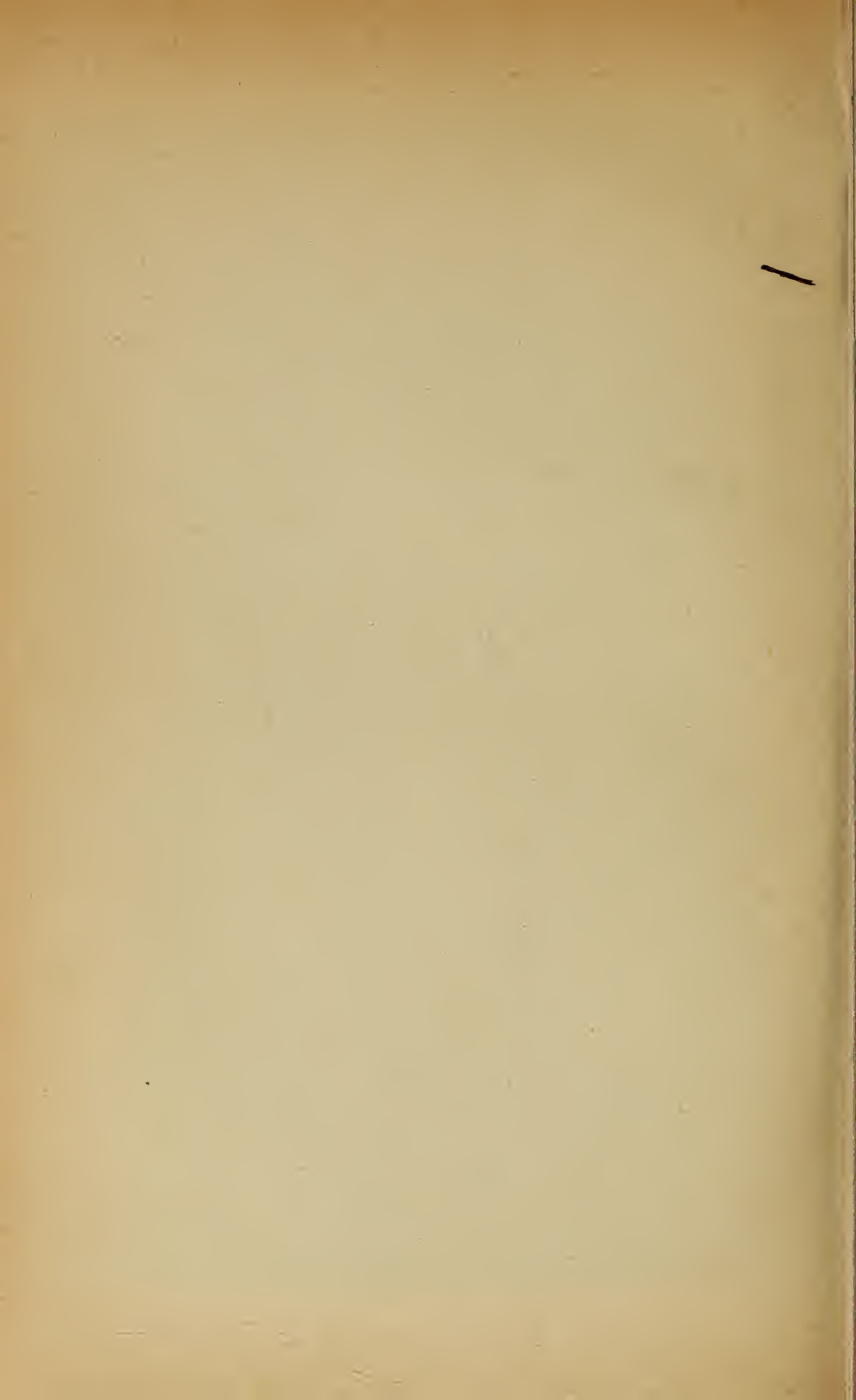
[1] Pollux, VII, 118.

lieux aussi célèbres que l'Aréopage et le Pnyx, s'ils furent réellement là où on nous les montre, semblent n'avoir été abrités par aucun édifice important. On peut même s'étonner de l'état rudimentaire, sauvage, misérable des sites qu'ils occupèrent. A l'époque où Pausanias visita l'Aréopage, il y avait dans la salle d'audience deux gradins d'argent servant de sièges, l'un à l'accusateur, et l'autre à l'accusé. Le premier s'appelait le siège de l'Injure, et le second celui de l'Impudence. C'est là que Socrate fut jugé et qu'il fit le serment, si on venait à l'absoudre, de se livrer plus énergiquement encore à l'étude et à l'enseignement de la sagesse, ce qui aux yeux de ses adversaires était un crime capital. A la majorité de trois voix, deux cent quatre-vingt-une contre deux cent soixante-dix-huit, nombre de votants qui ne contiendrait pas dans l'espace où nous sommes, on le déclara coupable. Mélétos, un mauvais poète, proposa contre lui la peine de mort. L'accusé montrant fièrement le Prytanée qui était à ses pieds vers l'Acropole : « Après m'être consacré, dit-il, en négligeant tous mes intérêts, à rendre les Athéniens meilleurs, j'attends de votre justice qu'elle me condamne à être nourri avec les Prytanes, aux frais de la république. » Pourquoi cet homme, qui méprisait si visiblement la vie, commença-t-il donc son apologie en disant qu'il n'avait jamais cessé de révérer les dieux de la patrie, de leur offrir des sacrifices chez lui ou en public, et d'engager ses amis d'aller consulter les oracles et les augures? Pauvre nature humaine,

Vol. III, p. 252.



Rocher de l'Aréopage.



que tu es toujours misérable par quelque endroit !

Paul tint ici un moins orgueilleux mais plus énergique langage. Nous nous asseyons sur l'antique siège des juges, pour relire son admirable discours. Avec quel à-propos il introduit son Dieu inconnu, celui qui doit remplacer tous les autres, puisque seul il a fait le monde et tout ce qui s'y trouve ! Si splendides que soient les temples de l'Acropole, on ne saurait y enfermer cet être infini. Paul le montre maître du ciel et de la terre, laissant au genre humain le devoir de le chercher comme il peut, en même temps qu'il se tient auprès de lui, car c'est ce Dieu qui donne à tous la vie, le mouvement et l'existence. L'homme est de sa race. Comment pourrait-il, lui fils de Dieu, assimiler son père à l'or, à l'argent et à la pierre dont l'artiste fait des statues ? L'heure est venue d'en finir avec de si incroyables errements. Arrêtant là, en effet, cette triste phase de l'histoire humaine, où la philosophie l'a si mal cherché et si peu trouvé, ce Dieu va se révéler enfin lui-même par le jugement. Chacun doit changer ses idées, sa vie, sa religion. Le juge est choisi. C'est un homme que Dieu a désigné comme son mandataire authentique en le ressuscitant d'entre les morts.

L'Apôtre entrait ainsi dans le vif, et la lumière commençait à jaillir abondante, irrésistible, féconde. On refusa de l'entendre plus longtemps. Pour des philosophes, sa doctrine était cependant large, élevée, nouvelle. Pour des littérateurs, c'était de l'éloquence s'il en fut jamais. Malheureuse-

ment ni les uns ni les autres n'étaient prêts à entendre l'appel de Dieu. De peur d'être entraînés hors du terrain vague et peu gênant de la spéculation, ils s'écrièrent : « Assez! assez! A demain! » Ceux qui voulurent en savoir davantage se mirent individuellement en relation avec le prédicateur, et quelques-uns, goûtant ses idées, devinrent ses disciples. L'histoire apostolique mentionne un membre de l'Aréopage, nommé Denis, et une femme appelée Damaris. De l'Aréopage on voit le Pnyx. Naturellement je fais un rapprochement entre Démosthènes et Paul. Celui-là avait plaidé contre Philippe et perdu sa cause. Paul plaida contre les dieux et gagna la sienne.

Au pied de la colline, vers le nord, on nous montre les ruines d'une église dédiée à saint Denis, l'aréopagite converti. D'immenses roches, en se détachant, y ont comblé une cavité profonde. Là furent la source et le temple des Euménides. Oreste, poursuivi par les Erinnyes, y avait été sauvé par l'intervention protectrice de Minerve, dont il embrassait la statue. On sait l'étrange effet de terreur qu'obtint le génie d'Eschyle en transportant sur le théâtre cette scène grandiose. D'après plusieurs, Œdipe aurait été enseveli dans cette grotte. Les esclaves y trouvaient, comme au Théséum, un asile sacré où nul ne pouvait les atteindre.

Athènes.

L'Acropole a été le milieu de deux cercles concentriques marquant la succession assez logique des monuments ou des souvenirs que nous avons cherchés ici. Le premier jour, nous avons suivi le plus rapproché de ces cercles. Aujourd'hui nous allons parcourir le plus éloigné.

J'ai toujours eu pour Platon la plus vive sympathie. Il a agrandi les idées de Socrate, qui, lisant des dialogues de son disciple, déclarait ne pas s'y reconnaître lui-même. Platon laisse à l'âme tout son essor, car il est poète autant que philosophe. Tandis qu'Aristote attache à la réalité du monde présent, lui nous emporte vers les sphères lumineuses du monde futur. Je tiens à visiter le lieu où fut l'Académie près de laquelle, au reste, il eut sa maison, son petit temple des Muses et son tombeau. Il mourut en écrivant, c'est-à-dire en luttant pour la vérité et en répandant sa belle âme dans des livres qui devaient être l'honneur de la la raison humaine.

Le fameux jardin d'Académus se trouvait à un kilomètre environ de la ville. Nous allons le chercher à travers les oliviers du Céphise et les hêtres

du Kolokytou. Des ruines insignifiantes qu'on nous montre sont-elles les débris de cet enclos célèbre où l'homme parla tant de fois le vrai langage de la sagesse et de la vertu? Que sont devenus les riants bosquets et les ruisseaux limpides qui y entretenaient une perpétuelle fraîcheur? Le sol y est aujourd'hui poudreux et brûlant. On y montrait jadis un très vieil olivier, le second qui eût été planté dans l'Attique. A-t-il engendré ceux qui y sont encore? On y voyait les tombeaux de Thrasybule, de Périclès, et de quelques autres grands citoyens, des sanctuaires consacrés à Diane, à l'Amour et à Promethée. Tout a complètement disparu. C'est de l'autel de Promethée que partaient les jeunes coureurs exécutant, aux Panathénées ou aux Dionysiaques, la fameuse course aux flambeaux. Le vainqueur était celui qui arrivait le premier à la ville avec sa torche encore allumée.

Non loin d'ici fut la Tour de Timon le Misanthrope. Beaucoup plus frappé des vices des hommes que de leurs vertus, cet Athénien se mit à détester indistinctement tous ses semblables, parce qu'il les jugeait tous trompeurs, cupides et méchants. Plutôt que d'accepter leurs soins, il préféra mourir de la gangrène. C'était excessif et injuste vis-à-vis de la pauvre humanité, où un peu de bien doit nous faire oublier beaucoup de mal, et qu'il faut sincèrement aimer malgré ses faiblesses. C'est le seul moyen de l'améliorer.

Prenant sa direction vers l'orient, l'honnête

Maltais qui conduit notre voiture s'arrête bientôt devant une petite colline, au levant de la route.

> Τέκνον τυφλοῦ γέροντος, Ἀντιγόνη, τίνας
> χώρους ἀφίγμεθα.....

dis-je à M. Vigouroux qui s'étonne, comme moi, de la vulgarité du site. Où sont les lauriers, les oliviers, les vignes, les bois peuplés de rossignols à la voix mélodieuse, dont Antigone parlait au vieil Œdipe? Quant aux pierres mal polies, il y en a encore. Du sombre bosquet des Euménides, toutes traces ont disparu. La petite hauteur de Colone est absolument nue, déserte et aride. Il pourrait se faire toutefois que la chapelle de la Vierge Compatissante (*Panhagia Eléoussa*) marquât la place du sanctuaire des Euménides, ces divinités devenues propices aux pauvres criminels. L'église de Saint-Nicolas a-t-elle remplacé le temple de Neptune, où, d'après Sophocle, Prométhée avait aussi son autel? Cette substitution du culte de saint Nicolas à celui de Neptune est fréquente en Orient. Je n'en sais pas le motif, mais je constate le fait. A travers une mare où nagent des canards, nous abordons, pour y remplir un devoir de piété nationale, la petite colline couverte d'insignifiants débris. Pour M. Vigouroux, c'est un peu le pèlerinage de l'amitié, car il connait beaucoup et console quelquefois Mme Lenormant, une des femmes les plus distinguées que j'aie eu l'honneur de voir à Paris. C'est la nièce de Mme Récamier. Elle aurait pu être sa rivale. Son mari est mort à Athènes, au mi-

lieu de recherches scientifiques qui sont demeurées sa gloire, et la municipalité de la ville a voulu élever à cet ami de la Grèce un monument funéraire sur la hauteur de Colone. Otfried Muller, mort un an après lui, repose à ses côtés, sous un cippe moins chrétien. Nous cueillons des fleurs écloses entre les pierres sur cette terre brûlée par le soleil, et nous les déposons pieusement sur ces tombes solitaires. Hélas! le marbre y est maculé d'inscriptions aussi sottes que leurs auteurs. Les sculptures ont été mutilées par le plomb de tireurs désœuvrés, qui ont eu l'impudeur de transformer en point de mire ces monuments de la reconnaissance nationale. On dit qu'à Missolonghi le chef-d'œuvre de David d'Angers, une jeune fille accroupie et déchiffrant, au milieu des hautes herbes, le nom de Botzaris, a subi le même sort. Le peuple athénien d'autrefois n'eût pas laissé insulter les morts dont l'État avait fait les funérailles. Une rose blanche toute fraîche, trouvée au sommet de la tombe de M. Lenormant, nous dit cependant qu'un cœur ami a fait ici, comme nous, un récent pèlerinage. Tombant à genoux, nous prions pour ces champions de la science, morts à Athènes comme des soldats au champ d'honneur.

A travers le lit desséché du Cycloborus, nous revenons vers la ville pour aller, sur l'ancienne route de Marathon, chercher la trace du Cynosarge. Le Lycabette, que nous longeons, est étincelant de lumière. Ce rocher conique, deux fois plus haut que

l'Acropole, et qui ne semble avoir joué aucun rôle dans l'antiquité, nous préoccupe depuis notre arrivée. Non pas que j'aie la moindre velléité d'en faire l'ascension par le soleil ardent qui brûle nos têtes, mais je trouve que cette colline sans souvenirs dans le passé, avec une simple chapelle dédiée à saint Georges dans le présent, n'a jamais été traitée selon ses mérites.

Le sanctuaire des Anges, au pied de la montagne, marque à peu près le lieu où l'école cynique prit son nom avec Antisthène. C'est le philosophe austère qui faisait consister la vertu dans le mépris de la richesse et de tous les plaisirs. Socrate lui criait : « Antisthène, ta vanité perce à travers les trous de ton manteau ! » Comme il allait fermer son école faute de disciples, Diogène de Sinope s'attacha à lui et le dépassa par ses excentricités, sans toutefois trouver avec sa lanterne, et encore moins sans former avec ses paradoxes, beaucoup d'hommes indifférents à tout, et citoyens de l'univers, en cessant de l'être de leur patrie. Le Gymnase du Cynosarge avait été fondé près d'un temple d'Hercule, où Diomas, rendant au dieu son premier hommage, avait vu une *chienne blanche* (de là son nom) dérober une partie de la victime pendant le sacrifice. On n'élevait dans ce Gymnase que les fils de familles étrangères à Athènes.

Le Lycée près de l'Illissus était mieux fréquenté. Apollon en était le protecteur. C'est là qu'Aristote créa l'école célèbre des Péripatéticiens ou Promeneurs, rivale de celle de Platon, dont il avait été

le disciple. En se promenant sous les portiques gracieusement décorés de peintures et dans les frais jardins du Gymnase, il donnait le matin aux disciples les plus sérieux son enseignement strictement scientifique, celui que nous retrouvons dans ses ouvrages *ésotériques*, tandis que le soir il exposait à tous, sous une forme plus élégante, ses doctrines moins abstraites que l'on a qualifiées d'*exotériques*. Avec moins d'élévation, mais plus de logique que son maître, Aristote devait avoir plus d'influence sur la direction de la pensée humaine. La méthode péripatéticienne, si elle semble avoir parfois arrêté l'essor de quelques esprits supérieurs, n'en garde pas moins le mérite d'avoir toujours fortifié les plus vulgaires. Et comme ceux-ci sont les plus nombreux, on peut dire qu'elle a rendu les plus réels services à l'humanité. Je ne serais pas étonné que l'école ecclésiastique actuelle du Rizarion, avec ses jardins descendant de la route de Cephissia vers l'Illissus, occupât à peu près la place du célèbre Lycée. D'autres préfèrent le chercher plus au couchant, à Illissia, l'ancienne villa de la duchesse de Plaisance. Cette partie de la ville s'appelait jadis *Képoi*, les Jardins.

Un site absolument conservé est celui du Stade Panathénaïque. Nous y arrivons en traversant l'Illissus, absolument sec. Le Stade lui-même ne fut dès l'origine que le lit d'un torrent se dirigeant entre deux collines vers l'Illissus. Il n'y avait de l'eau qu'aux jours de grande pluie, c'est-à-dire

jamais à l'époque des jeux publics. On s'était contenté tout d'abord de disposer en terrasses le versant des collines. L'orateur Lycurgue, trois cent trente ans avant J.-C., y fit bâtir un podium où les magistrats trouvèrent des places d'honneur, et on nivela l'arène. Plus tard Hérode Atticus transforma l'immense amphithéâtre en un monument digne des glorieuses luttes qui s'y livraient. Pausanias assure qu'on épuisa pour le construire toute une carrière du Penthélique. Il mesure deux cent quarante mètres de longueur sur une largeur moyenne de soixante; car s'il n'a que quarante mètres à l'entrée, il en a le double à la *sphendonè*. Cinquante mille spectateurs y pouvaient prendre place. Quelques sièges de marbre blanc ont été retrouvés dans les fouilles. A gauche on nous montre une sorte de tunnel, dit la Porte des Vaincus. Une double allée de superbes aloès couronne le sommet des deux collines. Sur l'une et sur l'autre sont des ruines. Au levant elles marquent peut-être la place du tombeau d'Hérode Atticus, et au couchant celle d'un temple qu'il avait élevé à la Fortune, dont il fut l'heureux favori. Quelques colonnes ioniques brisées gisent dans les décombres.

En revenant vers l'Illissus, nous visitons la fontaine de Callirrhoé. Des neuf conduits que les Pisistratides y avaient fait creuser dans le roc pour répandre les eaux dans la ville entière, il n'en reste que sept, et à vrai dire il n'y a de l'eau que pour un. La fameuse source se réduit à presque

rien. Quand l'Illissus coule, elle se confond avec sa petite cascade sur les rochers. Aujourd'hui elle forme une misérable flaque où se baignent trois canards blancs. On tirait d'ici l'eau lustrale pour les sacrifices.

Vers la fin du siècle dernier, un temple était encore debout sur l'autre rive de l'Illissus. Ce fut peut-être celui de Cérès. Plus loin, un moulin à vent a remplacé celui d'Artémis Eucleia. Au reste, toute cette partie de l'ancienne ville d'Adrien est semée de ruines. Ainsi nous remarquons, en repassant l'Illissus, les marbres au milieu desquels a été recueillie la corniche d'un autel dédié, comme le dit son inscription, à Apollon Pythien par Pisistrate le Jeune, fils d'Hippias. Thucydide trouvait de son temps les lettres de cette inscription difficiles à lire. Il faut croire qu'il était exigeant, ou qu'après lui on les a refaites sur un marbre nouveau, car plus de vingt siècles plus tard les archéologues les trouvent encore d'une netteté satisfaisante.

La colossale ruine que nous atteignons peu après est le temple de Jupiter Olympien, le plus grand qui fut à Athènes. Il mesurait cent huit mètres de long sur cinquante-deux de large. Pisistrate le commença; Persée et Antiochus Épiphane le continuèrent quatre siècles après. Sylla fit transporter une partie de ses superbes colonnes à Rome pour y orner le temple de Jupiter Capitolin. Enfin Adrien en reprit et en acheva l'exécution, vers 125 après J.-C. Il avait fallu sept cents

ans pour terminer ce prodigieux édifice qu'Aristote comparait de son temps, comme œuvre de despotisme, aux Pyramides d'Égypte. Deux groupes de colonnes, treize d'un côté et deux de l'autre, sont encore debout sur la vaste esplanade. Une autre, qui serait la seizième, récemment renversée, couvre le sol de ses rondelles désagrégées. Aisément l'imagination reconstruit le temple tout entier, bien que ses autres débris aient disparu. La cella fut entourée d'un double péristyle à dix colonnes de façade et vingt-deux de côté. Un troisième rang de dix constituait le pronaos et le posticum, soit un ensemble de cent vingt colonnes corinthiennes cannelées, mesurant dix-huit mètres de haut et deux de diamètre. Les chapiteaux sont d'un riche travail. Les pierres de l'architrave atteignent des dimensions prodigieuses comme longueur. Une seule couvre trois colonnes et mesure quinze mètres. Le péribole du temple était immense. On en suit encore la trace. Dans le sous-sol, de larges souterrains mettaient le temple en communication avec la fontaine de Callirrhoé. Ces Romains faisaient grand, mais moins beau que le siècle de Périclès. Quelquefois ils ne faisaient ni grand ni beau. J'en donne pour preuve cet arc d'Adrien qui se dresse à quelques pas d'ici. C'est l'œuvre la mieux réussie du mauvais goût triomphant. L'étage qu'il porte au-dessus de l'entablement est aussi déplaisant que cette inscription gravée sur la frise, au côté nord : « C'est ici Athènes de Thésée, l'ancienne ville, » et au côté

sud : « C'est ici la ville d'Adrien et non celle de Thésée. » Il n'était pas besoin de l'écrire, l'infériorité artistique des monuments nouveaux ne le disait que trop.

C'est comme ce tombeau de Philopappos au sommet de la colline où avait été enseveli, disait-on, Musée, le poète disciple d'Orphée. Je me demande quels droits avait ce petit-fils d'un Antiochus, roi de Commagène détrôné, à imposer sur ce sommet, aux regards de tout le monde, le spectacle de sa suprême vanité. Qu'avait-il fait? Qu'avait-il mérité? Il était resté, comme son nom l'indique, fidèle au culte de son aïeul. C'est quelque chose; mais comme l'aïeul bornait ses propres mérites à avoir été fait roi par Caligula et détrôné par Vespasien, le petit-fils n'était pas tenu à se féliciter avec tant d'éclat d'être resté l'ami de son grand-père. Les monuments de Périclès, de Platon, d'Aristide et de tant d'autres ont disparu, et celui-là, souvenir d'une nullité, demeure debout. Philopappos, y occupant la niche centrale, était tourné vers l'Acropole. Il est sûr qu'il avait choisi le meilleur site pour admirer le Parthénon. Il s'était accosté dans les deux niches latérales de deux de ses frères sans doute, d'autres disent de deux ancêtres illustres, un Antiochus et Séleucus. Dans le bas-relief on avait représenté le triomphe d'un empereur romain. Les chevaux et les personnages y sont affreusement mutilés.

En allant de Philopappos au Pnyx, nous passons devant un rocher verticalement taillé, et dans lequel s'ouvrent trois portes. Celle du milieu, plus grande

que les deux autres, donne accès à un corridor terminé par une large excavation, peut-être la niche de quelque dieu. Il s'ouvre à gauche sur une salle de cinq mètres carrés, et où se trouve un bassin rectangulaire, l'*impluvium*, avec le petit canal qui conduisait à l'extérieur les eaux de la pluie. On abordait aussi cette salle par la porte extérieure du sud. A droite, le même corridor s'ouvrait sur un autre appartement plus petit, mais communiquant avec une pièce circulaire. Celle-ci mesure cinq mètres de diamètre, et sa voûte assez élevée se resserre graduellement en forme d'entonnoir ou de cheminée. On a appelé ce lieu la Prison de Socrate, sans qu'aucun témoignage ancien soit venu appuyer cette indication. D'autres, frappés de la ressemblance de cette salle circulaire avec celle du trésor d'Atrée à Mycènes, ont pensé que c'était ici le Tholus de Thésée, et plus tard la demeure des Prytanes qui y gardaient les clefs de la citadelle, le trésor et le sceau de la république. Mais tout cela est dit au hasard, et on voit bien au premier coup d'œil qu'un tel logement eût été insuffisant pour les Prytanes. Peut-être ne faut-il chercher ici qu'une de ces innombrables maisons bourgeoises dont la montagne fut couverte. Taillée dans le roc, elle a résisté à l'injure du temps, qui a couché dans la poussière toutes celles dont les ruines sont autour de nous.

Nous traversons l'antique Voie Creuse qui, entre les Longs Murs, se dirigeait vers le Pirée. On y voit encore la trace des chars et les stries trans-

versales pratiquées dans le roc pour faciliter la marche des chevaux. Les eaux pluviales s'écoulaient par une rigole de côté. Un tombeau soigneusement taillé au versant de la colline serait celui de Cimon, l'illustre fils de Miltiade, qui, par ses victoires, acheva l'humiliation des rois de Perse, et assura la prépondérance de son pays.

Sur la colline que nous gravissons ensuite se trouve la terrasse désignée sous le nom de Pnyx. Est-ce ici que le peuple venait entendre ses orateurs? On le croit généralement. Mais ce lieu n'était-il pas un peu excentrique? En tout cas, il faut, quoi qu'on en dise, renoncer à chercher sur le versant méridional de cette colline la tribune contemporaine de Périclès et d'où, selon Plutarque, l'orateur pouvait voir la mer, car il est impossible d'admettre que cette tribune ait jamais été placée au pied même des fortifications, dont les traces sont encore visibles. Quant au versant septentrional, que nous atteignons d'abord, voici sa topographie. Un arc de cercle, fermé non par une ligne droite, mais par un angle obtus s'enfonçant au sud dans le rocher, représente assez bien la figure décrite par les accidents de terrain. L'hémicycle, tournant sa convexité au nord, vers la plaine, s'appuyait sur un mur qui a dû être jadis plus haut que maintenant, car il fut destiné à relever le bas d'un plan incliné, pour permettre aux spectateurs plus éloignés de voir ce qui se passait sur le bêma et ses dépendances. Les blocs de ce mur, encore haut de cinq mètres vers le milieu, sont rectangulaires

et de belles proportions. Le point vers lequel convergeaient les regards des spectateurs était un large piédestal carré et taillé dans le roc. Il est exhaussé sur une estrade de neuf mètres de long, et que l'on aborde par trois degrés. On arrive à son sommet, fort maltraité, par un petit escalier de six marches. C'est de ce piédestal que les orateurs auraient parlé au peuple. L'hémicycle était assez vaste pour contenir de sept à huit mille citoyens, car il mesure plus de dix mille mètres carrés, et d'ordinaire les auditeurs se tenaient debout. Or Athènes, qui avait quatre cent mille esclaves, ne comptait pas plus de dix mille citoyens. Au pied du bêma, et sur la longue estrade, est un degré qui devait servir de siège aux secrétaires ou greffiers. Au-dessus, et en arrière de cette tribune, se voit encore une sorte d'autel carré. Sur le roc on a gravé cette inscription : « A Jupiter très Haut. » Dans la muraille, à droite et à gauche de la tribune, sont des niches d'inégale grandeur, qui renfermaient comme ex-voto des fac-similé de diverses parties du corps humain.

Tout cela devient embarrassant, à moins qu'on ne veuille tenir aucun compte de ces indications de détail. Faut-il dire que quand la tribune resta muette et qu'on n'eut plus besoin d'orateurs pour conduire les affaires publiques, les Athéniens érigèrent ici une statue de Jupiter? Assez logiquement le plus grand des dieux aurait été mis à la place de la plus grande puissance de l'homme, la parole publique. Mais si primitivement la tribune ou la

pierre, comme disaient les Athéniens, fut réellement là où on nous la montre, comment expliquer ce que dit Plutarque des Trente Tyrans qui retournèrent vers la terre (χώραν) le bêma auparavant tourné la mer[1]? Est-il possible que d'ici un orateur ait jamais pu voir ou montrer la mer? Et il ne faut pas dire que les Trente changèrent le lieu même des assemblées populaires, car il est évident, d'après le texte, que la position seule de la tribune fut modifiée. Je ramasse quelques fragments de lampe en terre cuite, qui ont dû servir aux adorateurs de Jupiter et non pas aux auditeurs de Démosthènes, et nous allons, tout déconcertés par ces difficultés topographiques et archéologiques, rejoindre notre voiture à l'Observatoire, sur l'ancienne colline des Nymphes. Là même, près du sanctuaire de ces gracieuses divinités, on a trouvé une inscription mentionnant l'*enceinte consacrée à Jupiter sur le Pnyx.* Tant pis pour la tribune de Démosthènes.

Un précipice au milieu des rochers fut le Barathrum, quelque chose comme la roche Tarpéienne de Rome. On y jetait les grands criminels. Des débris qui y sont entassés ne permettent guère d'apprécier sa profondeur primitive. C'est là que furent précipités ces ambassadeurs qui étaient venus, au nom du Grand Roi, demander l'hommage de la terre et de l'eau. A Lacédémone on leur assura mieux encore l'un et l'autre, en les noyant

[1] *Thémist.,* XIX.

dans un puits. Les Athéniens, pour compléter leur fière réponse, condamnèrent à mort l'interprète qui n'avait pas craint de déshonorer la langue nationale en traduisant une si insolente sommation. La victoire de Marathon prouva qu'ils avaient le droit d'être aussi susceptibles.

Le temple de Thésée, à deux cents mètres d'ici, est le terme naturel du circuit que nous faisons aujourd'hui. Avec ses teintes dorées, et sur une sorte de petit promontoire, il se dégage vivement de toutes les constructions qui s'accumulent à l'arrière-plan, et se présente à nous sous son plus heureux aspect. C'est, de toutes les reliques vieilles de deux mille quatre cents ans, la mieux conservée que l'on connaisse. Le christianisme en fit, vers le VIe siècle, une église de saint Georges et contribua ainsi à sa conservation. Vainement les Turcs et les tremblements de terre ont essayé de le détruire, il est resté fièrement debout après toutes leurs violences.

Phénomène d'optique singulier, en l'abordant nous le trouvons presque petit, alors que de loin il nous avait paru si vaste. Le génie grec excellait à produire ces illusions en exploitant la lumière dans le jeu des lignes architecturales. Le monument, en réalité, n'a que six colonnes sur les façades et treize sur les côtés. Ces colonnes, d'ordre dorique, mesurent à peine six mètres de haut. Tout l'édifice n'a que trente-trois mètres dans sa longueur et treize dans sa largeur. La cella, avec pronaos et posticum, en mesurait seu-

lement vingt-quatre sur huit. Ce sanctuaire consacré à Hercule fut destiné à recevoir les cendres de Thésée, que Cimon rapporta de Scyros. Micon en fut l'architecte. Comme sculptures de détail, il n'a jamais été fini. Sur les dix métopes de la façade principale, et quatre seulement des côtés, on a représenté les exploits d'Hercule et de Thésée. Les autres ont peut-être été peintes, mais on n'en voit pas la preuve. Les sculptures des frontons ont disparu depuis longtemps. Sous le péristyle, les frises du pronaos et du posticum représentent les combats des Centaures et des Lapithes, peut-être aussi la bataille de Marathon et l'apparition du fantôme de Thésée qui détermina la victoire.

Une femme nous ouvre très gracieusement la porte et veut nous faire admirer les antiquités déposées à l'intérieur. Les plus précieuses ont été transportées dans les musées que nous visiterons demain. Elle signale à notre attention un tombeau qu'elle dit avoir été celui de saint Denis l'Aréopagite. Nous lui exprimons notre surprise et notre incrédulité. Parmi les objets d'art qui sont encore là, deux nous intéressent particulièrement. L'un est le bas-relief signé d'Aristoclès, qui représente un guerrier debout, la lance à la main. On l'appelle le *Soldat de Marathon*. On voit encore sur le marbre des restes de peinture. L'autre est une stèle toute peinte, dont on a très habilement fait revivre les couleurs, et où l'on distingue un prêtre de Bacchus, le cantharus d'une main et une branche de myrte de l'autre. Tracé sur un fond rougeâtre en

trois teintes, rouge, noir et blanc, ce dessin est fièrement traité. Je ne crois pas qu'il y ait nulle part un spécimen plus ancien de la peinture grecque. L'inscription dit que Semon a dressé ce *sema* (cette stèle) à son fils Lyséas.

Le soleil se couche. Allons nous reposer sur tant d'impressions diverses. Notre journée n'a pas été perdue.

Athènes.

De la ville moderne je ne dirai rien, sinon qu'elle commence à s'embellir et à se modeler sur nos villes européennes. A bon droit, elle se fait gloire d'accentuer de plus en plus la ligne de démarcation qui désormais la sépare de la Turquie et de sa fausse civilisation. De belles rues, des boulevards, des squares, jettent la vie un peu partout. Quelques beaux édifices, tels que l'Académie des sciences et des arts, et même certaines maisons privées, comme celle de M. Schliemann, donnent une idée de l'effet que devaient produire, sous la lumière de l'Attique, les splendides constructions en marbre blanc rehaussé de dorures qui ornaient Athènes au temps de Périclès.

Les églises offrent peu d'intérêt. C'est à la cathédrale catholique que nous disons la messe.

L'archevêque est plein d'espoir pour le développement du catholicisme à Athènes. Il est regrettable qu'au moment où la guerre de l'indépendance enleva la Grèce à la Turquie, des influences plus fortes que celles du czar n'aient pas détaché la petite église grecque du patriarcat de Constantinople, pour la ramener dans les bras de l'Église romaine.

Les musées sont fort intéressants. C'est là surtout qu'on trouve groupés les authentiques souvenirs du passé. Mentionner seulement ce que nous y avons vu de plus remarquable serait ouvrir une interminable nomenclature. Je glane au hasard sur mon calepin.

Au musée national : l'*Inscription de Théra,* la plus ancienne que l'on connaisse en langue grecque, neuf noms sur un bloc de basalte du VIIe siècle avant Jésus-Christ; deux *Apollons,* celui d'Orchomène et celui de Théra, œuvres d'un ciseau hardi et vigoureux; le *Jeune Chasseur,* composition exquise; une *Tête* de femme colossale, ayant appartenu à quelque statue de la Victoire, du plus grand style et digne de Phidias; deux *Sirènes* jouant de la lyre; un *Jeune Satyre* charmant; la statuette de *Minerve,* trouvée récemment au Varvakion, et réduction authentique de la grande statue de Phidias au Parthénon; le *Guerrier* se préparant à l'attaque; *Triptolème* recevant le blé des mains de *Cérès,* en présence de *Proserpine,* bas-relief couleur de rouille qui est d'un sentiment religieux et d'un art admirables; un *Apollon Alexicacos* à la ravissante chevelure; la *Stèle* avec

inscription phénicienne et grecque, que Domtsaloh de Sidon avait élevée à Schemat, ou Antipatros d'Ascalon, après l'avoir délivré de son vivant d'un lion qui allait le dévorer; une collection de *Vases* à parfums, parmi lesquels il y a peut-être le pareil de celui que Madeleine brisa pour oindre le Sauveur.

Toutefois la plus belle collection de vases est au Muséum de la Société archéologique. Il y en a plus de trois mille, et plusieurs ornés de très intéressants sujets : *Œdipe et le Sphinx*; la *Dispute d'Apollon et d'Hercule;* les *Exploits de Bacchus* contre les pirates; la *Mort d'Actéon; Sapho* lisant ses poèmes dont on peut encore déchiffrer le premier vers; un *Vase Panathénaïque;* des *Bracelets* d'or trouvés au Dipylum, avec les noms des femmes qui les ont portés; des *Lampes;* enfin les innombrables débris d'une belle civilisation enfouie dans la terre, et que la pioche des savants exhume tous les jours.

Un des plus heureux fouilleurs de notre temps a été M. Schliemann, et sa collection est la plus surprenante nouveauté des musées d'Athènes. Dire que nous voyons dans cette longue série de vitrines, où on les a soigneusement classés, les diadèmes en minces feuilles d'or qui ornèrent peut-être la tête d'Agamemnon, de Clytemnestre, ou même des fils de Priam, car les Grecs rapportèrent dans leur patrie les trésors des vaincus, n'est-ce pas stupéfiant? Ceci m'intéresse autrement que les bijoux des reines égyptiennes à

Boulaq. Qui sait si ces coupes d'or qui sont sous nos yeux n'ont pas servi aux criminelles libations des Atrides? Si l'un de ces sceptres n'a pas été dans la main du roi des rois? Si ces bracelets n'ont pas été ceux qui pendirent aux bras de Clytemnestre infidèle, de ses deux filles Iphigénie et Électre, de Cassandre et des esclaves troyennes? En tout cas, ces casques, ces boucliers, ces lances, ont pris part aux guerres héroïques. Qui pourrait dire si ces plats de bronze ne furent pas à l'horrible festin où Atrée, pour punir l'incestueux Thyeste, lui fit manger la chair de ses propres fils? s'ils n'ont pas roulé à terre avec cette table que le malheureux père, selon les beaux vers d'Eschyle, renversa de son pied, tandis que se tordant il vomissait l'abominable nourriture? Y a-t-il parmi ces épées celle qu'Oreste brandissait devant sa mère scélérate? Je pense aux admirables vers que le grand tragique mettait sur les lèvres de Clytemnestre vainement suppliante :

Arrête, mon fils! Respecte, cher enfant,
Ce sein sur lequel tu t'endormis tant de fois,
Où tes lèvres suçaient le lait qui nourrit.

En les murmurant, je me reporte aux âges et aux scènes épouvantables dont ces objets-ci furent les contemporains. Il n'y manque que le fatal filet sous lequel Agamemnon fut enveloppé et massacré, « engin à bêtes fauves, linceul funéraire, lugubre couverture de baignoire, » comme

disait encore Eschyle. Quelques fragments d'étoffes à larges mailles, solidement tissées, en rappellent le souvenir. Et ces débris d'ossements eux-mêmes ne sont-ils pas ceux de l'affreuse famille? Les masques qui les recouvraient, et qu'on a retrouvés dans leurs tombeaux, n'étaient-ils pas les portraits effrayants de ces étranges criminels?

La salle des antiquités égyptiennes ne nous offre après cela, et surtout au retour d'un voyage en Égypte, aucun intérêt.

Éleusis.

Le chemin que suivait la fameuse théorie ou procession éleusiaque, le 14 de Boedromion (septembre-octobre), était à peu près celui-là même que nous venons de suivre en voiture. La route actuelle se détourne par intervalles de l'ancienne voie sacrée, mais ne la perd jamais de vue.

Nous sommes sortis par le Dipylum, et après avoir laissé à gauche les grands peupliers du Jardin botanique et traversé le bois d'oliviers et de pins qui ombrage le vallon desséché du Céphise, nous nous sommes engagés dans le *Défilé mystique*, entre les gorges du Corydalle. Chateaubriand prétendait qu'il fallait voir de là Athènes pour la juger sous son plus bel aspect. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce passage était la clef de l'Attique pour ceux

qui venaient du Péloponèse, et il a été jadis soigneusement fortifié. De nombreuses ruines en couronnent les sommets. On nous montre à gauche quelques débris du tombeau qu'Harpalus le Macédonien avait fait élever à la courtisane Pithyonice. En Grèce, ces sortes de femmes, quand elles avaient autant d'esprit que de beauté, arrivaient à se faire une gloire à part. Pausanias dit que ce monument fut le plus beau de toute la contrée. En tout cas, il était le plus remarqué parmi ceux qui ornaient la voie Sacrée, où on en comptait pourtant beaucoup et des plus riches. M. Lenormant suppose que celui d'Anthémocrite fut au Dipylum. L'usine à gaz marque peut-être la place de celui de Sciros, un prophète venu de Dodone pendant la guerre d'Érechtée contre Éleusis. Céphisidore, Héliodore, Thémistocle le Jeune, petit-fils du sauveur de la Grèce; Nicoclès de Tarente, le plus célèbre instrumentiste de son temps; Phytalus, à qui Cérès, ainsi que le disait son épitaphe, fit présent de l'arbre qui porte les figues; Théodore, le grand tragédien de son temps, avaient leurs sépultures avant de passer les bifurcations du Céphise. Moins nombreux à mesure qu'on s'éloignait de la grande ville, ils n'en étaient souvent que plus soignés comme architecture, et près de celui de Pythionice, qu'il voulait éclipser, un Rhodien avait fait élever le sien avec une magnificence insensée. Des troupeaux de chèvres dorment ou paissent sur ces ruines éparses.

Le couvent de Daphné, où se fait notre halte, a été

bâti près d'un temple d'Apollon et avec ses débris. Les descendants de Céphale, citoyen d'Athènes exilé pour avoir tué sa femme Procrys, désiraient rentrer dans le pays de leurs aïeux. Apollon les y autorisa, mais à condition, disait l'oracle, qu'ils élèveraient au dieu un sanctuaire là où ils verraient fuir une galère à trois rangs de rames. Or ils rencontrèrent ici un grand lézard courant dans les broussailles, et leur imagination leur persuadant que c'était là la galère fugitive, ils bâtirent ce temple de Daphné. Ce que nous pouvons constater à chaque pas, c'est que les grands lézards abondent encore ici.

Dans la cour du couvent nous saluons un moine qui fait sa toilette au bord d'un puits. Pour nous accueillir plus solennellement, il s'empresse de délier ses cheveux noués sur l'occiput. Il vit seul ici avec un chat et quelques poules, mais il n'est pas voué à la solitude pour cela. Nous le retrouverons tout à l'heure installé au café où notre automédon réconforte ses chevaux. Tout schismatique qu'il est, il occupe la place des Bénédictins qui fondèrent ce monastère au XIIIe siècle. L'église est intéressante par ses peintures, ses mosaïques et quelques inscriptions tombales, dont l'une est celle de Guy, duc d'Athènes.

Les ruines que nous rencontrons une demi-heure après sur la route sont celles du temple de Vénus Philé. On voit, dans la roche à laquelle il était appuyé, des niches où l'on déposait des ex-voto et des inscriptions qui ne laissent pas de doute sur

l'identité du lieu. Dans les fouilles, on a retrouvé quelques colombes en marbre blanc. La voie sacrée est bien visible à notre droite. Nous atteignons ensuite les bords de la mer.

Le coup d'œil sur Salamine est ravissant. Les eaux argentées et presque immobiles de l'anse que nous contournons nous rappellent celles du lac de Génézareth. Deux étangs, *Rheiti,* que nous traversons, sont ceux-là même dont la pêche était réservée aux prêtres de Cérès. Ils marquaient les limites des territoires d'Athènes et d'Éleusis. A voir la campagne presque inculte, on ne se douterait pas que nous sommes au pays où Cérès enseigna à semer le blé.

L'église de saint Zacharie, vers l'entrée du village, indique la place d'un temple élevé à Triptolème. Là fut trouvé le magnifique bas-relief que nous avons vu hier au Musée national. Éleusis (le lieu de l'*arrivée* de Cérès) n'est plus qu'un mauvais petit bourg. Je salue, en y entrant, le souvenir d'Eschyle, qui y est né, et, laissant là notre équipage, nous nous aventurons au milieu des ruines.

Deux dames sont installées sous de vastes parasols au bord du puits Callichoron. Veulent-elles y vénérer le souvenir des grecques illustres qui jadis chantaient ici et dansaient en l'honneur de Proserpine retrouvée et de Cérès, sa mère réjouie? Je ne le pense pas. Malgré les livres dont elles se sont entourées, elles paraissent fort embarrassées pour se reconnaître au milieu des blocs énormes que les récentes fouilles ont dégagés. Nous aurions

mauvaise grâce d'en être surpris, car nous-mêmes, après avoir tout examiné, depuis ces successions de Propylées extérieurs et intérieurs assez inexplicables, jusqu'à la Pierre *sans Rire* où jadis Cérès désolée se serait assise, à travers des plates-formes de niveau différent indiquant des enceintes diverses, après être monté jusqu'à la chapelle de la Vierge sur la colline pour dominer ce vaste champ de ruines, nous sommes tout aussi incapables de nous faire une idée un peu nette de l'ancien temple qui, d'après Strabon, fut le plus grand de toute la Grèce. Il avait été bâti sur les dessins d'Ictinus, l'architecte du Parthénon. Sous Démétrius de Phalères, on l'agrandit d'un portique dont nous retrouvons la trace au midi. Il porte le nom de Philon son constructeur. La grande salle d'initiation a été aussi retrouvée, grâce à la série encore visible des gradins sur lequels on s'asseyait [1].

Mais, quelle que fût sa forme et même sa place exacte, nous sommes bien sur les ruines du fameux sanctuaire où tant d'hommes illustres de tous pays vinrent se faire initier à ces mystères de la bonne Déesse, peut-être aussi anciens en Grèce que l'humanité. Les grandes fêtes d'Éleusis duraient dix jours, et divers incidents en marquaient les phases particulières. Ainsi le premier jour ceux qui, déjà initiés aux petits mystères sur les bords de l'Illissus, voulaient être

[1] La jolie restauration de l'enceinte sacrée par M. Blavette, qu'on a pu voir à l'Exposition, est tout au plus une ingénieuse hypothèse.

initiés aux grands, se réunissaient pour se préparer. Le lendemain ils allaient se purifier au bord de la mer en criant : *Aladé Mystaï!* Le troisième jour on jeûnait en souvenir du chagrin de Cérès cherchant sa fille Proserpine, enlevée par Pluton. Le quatrième, on offrait des victimes aux deux déesses. Le cinquième était le jour des Torches. Les initiés, deux à deux, un flambeau à la main, précédés par le *Daduchos* ou grand Céroféraire, venaient solennellement jusqu'au temple, où, perdant tout à coup leur gravité, ils se livraient à des évolutions rapides en se transmettant leurs flambeaux de l'un à l'autre pour rappeler, disait-on, la course de Cérès, qui, une torche à la main, avait cherché sa fille dans le monde entier. Le sixième jour était celui où la statue d'Iacchus, tenant aussi son flambeau, était conduite d'Athènes à Éleusis. Les initiés, avec des thyrses et des couronnes de myrte, la suivaient en dansant et en chantant des péans, à travers les invocations répétées : « Iacché! Iacché! » Le septième, ils s'en retournaient à Athènes en faisant des haltes obligatoires au *Saint Figuier* et au Pont du Céphise, où la foule venait les attendre pour échanger avec eux les plus piquantes railleries. C'était la fameuse scène du *Ghefurismos.* Le huitième jour, dit les *Épidauries*, mêlait aux fêtes de Cérès le souvenir d'Esculape, dieu d'Épidaure. Le neuvième, *Plèmochoai* (les Vases d'argile), l'initié, tenant deux plats de terre remplis de vin, en versait le contenu moitié au lever et moitié au coucher du soleil. Il regardait tour à tour la terre

et le ciel en disant : *Uié, Tokuié!* Quelques jeux, où le prix du vainqueur était une mesure d'orge recueillie dans les champs de Cérès et des courses de taureaux complétaient ces fêtes des Grands Mystères, qui ne revenaient que tous les cinq ans, tandis que celles des Petits se renouvelaient à chaque printemps.

C'est sous l'un de ces portiques entièrement détruits que se passèrent ces scènes étranges auxquelles les sages de l'antiquité ne dédaignèrent pas de prendre part. Un des griefs imputés à Socrate fut de n'avoir pas fait comme eux. C'était la nuit du sixième jour qu'avait lieu l'*Epoptéia* ou la Pleine Vision. Sous peine de mort, nul ne pouvait y prendre part s'il n'était initié. Dans le péristyle du temple, et debout sur les peaux des victimes immolées, chacun renouvelait le serment du secret qu'il avait déjà prononcé lors de son initiation aux petits mystères. A un signal convenu, tous se revêtaient ensuite de peaux de faons et s'adressaient de mutuels souhaits de bonheur, en attendant la grande vision. La première heure était terrible. La terre semblait mugir dans ses profondeurs. Les vastes souterrains que nous avons vus tout à l'heure n'étaient pas inutiles pour obtenir ces grands effets. Les éclairs brillaient au milieu des plus épaisses ténèbres. On entendait des roulements de tonnerre, tandis que, poussant d'effrayantes clameurs, la douleur, la pauvreté, les soucis, les maladies, la mort se montraient de toutes parts sous la forme de hideux fantômes.

L'hiérophante, d'une voix formidable, expliquait ces apparitions. On entendait alors les gémissements des méchants dans l'éternelle douleur. Quand l'effroi était à son comble, les portes du temple inondé de vives lumières s'ouvraient tout à coup, et l'hiérophante, vêtu d'une robe précieuse, les cheveux flottants, un diadème sur la tête, s'avançait pour introduire solennellement dans le sanctuaire, au milieu de chants suaves, tous les initiés couronnés de myrte. Que se passait-il dans ces âmes ainsi transportées subitement de l'extrême frayeur au subit enivrement des yeux et des oreilles? On appelait leur état *autopsia,* l'intuition, et on pense qu'elles entrevoyaient les merveilles de la vie future.

Au fond, il n'est pas douteux que les mystères d'Éleusis avaient trouvé leur raison d'être dans une inspiration religieuse plus élevée que le paganisme vulgaire, et on a supposé à bon droit que leur institution remontait à une époque antérieure à la mythologie, et où l'homme n'avait pas encore perdu tout souvenir de la révélation primitive. Les mystères d'Éleusis, par cela seul qu'ils cherchaient à saisir la vie morale des initiés, différaient totalement de la religion vulgaire et officielle. L'hiérophante exhortait chacun à réprimer toute passion violente, à devenir bon et à préférer la lumière de la vérité aux ténèbres de l'erreur. Est-il vrai qu'il enseignât l'existence d'un Dieu unique, principe de toutes choses, que nul ne peut voir et qui voit tout? On pourrait le croire d'après une poésie d'Orphée qu'au témoi-

gnage des Pères de l'Église on chantait au début de l'initiation, et dont voici les premiers vers :

Je chante pour qui a droit d'entendre.
Dehors les profanes qui détestent les saintes lois,
Dictées à tous par le Dieu créateur [1] !

Le dogme de l'unité de Dieu aurait été le secret qu'il ne fallait pas divulguer. Au-dessous de ce Dieu unique et seul véritable, les autres, adorés par la multitude ignorante, demeuraient de simples ministres, de purs génies réglant, d'après ses ordres, les mouvements de l'univers, quand ils n'étaient pas rien que des hommes dont on vénérait les tombeaux. La récompense des bons et le châtiment des méchants dans la vie future faisaient partie de cette dogmatique mystérieuse qui, au dire de Cicéron, avait répandu l'esprit d'union et d'humanité partout où les Athéniens l'avaient introduite, et à laquelle, après les philosophes païens, saint Augustin lui-même n'a pas craint de rendre hommage [2]. Platon supposait, comme tous les grands esprits de l'antiquité, que les initiés devaient vivre plus tard au sein de la divinité « dans la lumière pure », ainsi que le chantait Pindare, tandis que les autres resteraient dans l'éternelle nuit. La robe qu'on avait

[1] Eusèbe, *Prép. Evang.*, liv. XIII, c. XII. Voir saint Justin, *Exh. ad. Græc.*, et encore *De Monarch.*; Tatien, *Orat. ad Græc.*; Athenagore, *Legat. pro Christ.*; Clément d'Alexandrie, *Exhort. ad. gent.*

[2] *De Trinit.*, IV, 10.

revêtue le jour de l'initiation devenait sacrée. On la portait jusqu'au dernier lambeau, qu'on allait enfin suspendre en ex-voto dans quelque temple, à moins qu'on ne préférât en faire des langes pour envelopper les nouveau-nés de la famille.

Je crie à M. Vigouroux : *Konx, Ompax!* C'était la formule, empruntée à la langue égyptienne ou phénicienne, — les savants sont partagés là-dessus, — par laquelle on congédiait l'assemblée aux Grands Mystères. Il est temps de partir. Nous descendons les immenses gradins taillés au flanc de la colline, où prenaient place les initiés et peut-être aussi les simples spectateurs venus à la fête. Ces escaliers firent certainement partie du *Sèkos*, l'enceinte mystique bâtie par Ictinus[1]. Un moment nous nous asseyons sur la *Pierre sans Rire* (πέτρα ἀγέλαστος) et nous donnons à la pauvre vieille humanité un souvenir compatissant. Quel usage ces âmes inquiètes et affamées de vérité, qui venaient chercher ici d'insignifiantes consolations, n'eussent-elles pas fait de la pleine lumière où nous vivons, et qu'ils sont insensés les sages modernes qui la dédaignent, vivant comme si elle n'avait jamais lui, ou même dépensant leurs plus puissants efforts à la supprimer pour nous rejeter dans les ténèbres du scepticisme! Sous le poids de ces pensées, qui attristent nos âmes, nous rentrons à Athènes. L'Acropole est splendide aux pâles et poétiques lueurs du soleil couchant. Hélas ! il faut partir demain.

[1] Strabon, liv. IX, 12.

D'Athènes à Corinthe.

Paul, quittant Athènes, se rendit à Corinthe par mer. C'était le chemin le plus court. La route de terre lui aurait pris vingt-quatre heures de marche. Qui eût soupçonné alors que la vapeur, dévorant l'espace, réduirait un jour ce voyage à quatre heures de temps? Les braves Lacédémoniens auraient souri et seraient restés fort incrédules si on leur avait prophétisé que vingt-trois siècles plus tard chacun pourrait sans fatigue, et tout assis comme nous dans un fauteuil, traverser le Péloponèse autrement vite que Phidippide, le fameux coureur qui, en moins de deux jours, fit deux cent quarante kilomètres pour leur annoncer le débarquement des Perses à Marathon. Sans compter que le fil télégraphique suit ici parallèlement la vapeur comme pour l'humilier, en lui rappelant qu'elle a été dépassée, et que l'étincelle électrique est déjà arrivée au terme du voyage quand elle-même est à peine partie.

Après avoir salué Athènes une dernière fois, nous sommes donc emportés par la locomotive qui foule en sifflant l'antique voie Sacrée, côtoie les tombeaux, et dans sa rapidité semble faire fi des plus grands souvenirs. « Éleusis! » crie une voix nasillarde, et, en effet, nous avons atteint cette première station. Nous saluons au sommet

de l'Acropole, où nous étions hier soir, les souvenirs français qui se rattachent à sa tour du XIIIe siècle. Bientôt, à notre droite, se dessinent les hauteurs boisées du Cithéron, où Œdipe, les pieds percés et liés, fut exposé par son père Laïus, roi de Thèbes. Là se passèrent les scènes dramatiques d'Actéon mis en pièces par ses chiens; de Penthée écharpé par les Bacchantes, qui l'avaient aperçu sur l'arbre d'où il cherchait à surprendre le secret de leurs mystères. Puis la plaine se couvre d'oliviers. On crie : « Mégares ! » avec arrêt important. Nous en profitons pour voir de près la population, qu'une fête groupe autour de la station. Jamais plus belle exposition de bonnets rouges, de fustanelles immaculées, de vestes d'or. Ces fiers pallicares à la grande moustache retroussée, au col rabattu sans cravate, à la taille mince et comme enserrée dans un corset, aux guêtres montant au-dessus du genou, aux babouches ornées à leur pointe de pittoresques pompons, grands, secs, nerveux, sont donc les fils de ces Mégariens belliqueux qui eurent une belle part dans l'histoire glorieuse de la Grèce. Ils se promènent encore armés jusqu'aux dents, et leurs ceintures regorgent de pistolets et de poignards; c'est une partie intégrante de leur toilette. Toutefois ils n'en sont pas moins rieurs que leurs pères, et cette foule bruyante se divertit follement. Les femmes sont aussi richement vêtues que leurs maris.

Quant à la ville, échelonnée sur deux collines, et plus particulièrement sur celle qui est au cou-

chant, elle se présente sous l'aspect le plus gracieux. Des cafés très appréciés, paraît-il, environnent la gare. De longs murs réunissaient jadis la cité au port de Nisé. C'est d'ici qu'il faudrait aller visiter, dans l'île de Salamine, le fameux couvent de Phanéroumeni. De Mégares fut le philosophe Euclide, qui, prenant un habit de femme, allait, au péril de sa vie, écouter à Athènes les leçons de Socrate au plus fort même de la guerre du Péloponèse. Il fonda dans sa patrie l'école éristique, où le mérite des disciples consistait à user de toutes les armes de la dialectique pour disputer toujours et ne céder jamais. Les contours qu'exécute la voie ferrée le long de la mer nous rappellent le chemin de la Corniche entre la France et l'Italie. Les eaux du golfe, à peine émues, se heurtent doucement en vagues timides contre les rochers du rivage. Des montagnes de pierre grise, des oliviers et des amandiers plantés çà et là transforment le pays en une série de sites analogues à ceux qu'on voit dans nos Alpes-Maritimes. Comme hier, le golfe paisible d'Égine nous produit l'effet d'un grand lac.

Kalamaki et Isthmia, que nous atteignons, sont des villages modernes qui ont remplacé l'antique Schœnos, un des trois ports de Corinthe. Tout un monde d'ouvriers s'y est fixé pour travailler au percement de l'isthme. Les bateaux du Pirée touchent régulièrement à Kalamaki.

Du vagon nous apercevons aisément les deux mers. Le moment de leur réunion est proche. La

trace de l'antique chemin glissant (*Diolcos*), qui servait aux anciens pour transporter les navires d'un golfe à l'autre, est encore visible au point où la montagne rocheuse qui unit le Péloponèse à la Grèce du nord s'abaisse sensiblement. Les collines ondulent avec grâce, et le paysage ressemble à une de ces cartes en relief que l'on voit au musée du Louvre dans la section des villes maritimes de France. Quelques pins projettent seuls leurs ombres noires sur ce calcaire fauve, sans en rompre suffisamment la monotonie, et nous sommes à Corinthe.

A la gare, quelques ouvriers italiens nous servent d'interprètes auprès de cochers qui se montrent fort exigeants. Enfin on nous installe dans un petit hôtel où, faute de mieux, nous trouvons chez le patron une bonne volonté parfaite. La ville, toute nouvelle, n'offre d'ailleurs aucun intérêt. La plage nous y rappelle celle d'Alexandrette, mais les trains étant plus exacts que les bateaux, je sais bien que nous n'y resterons pas si longtemps. Les fièvres sont ici à l'état endémique, comme dans le golfe d'Issus.

Ancienne Corinthe.

Une mauvaise voiture nous a conduits à l'ancienne Corinthe. C'est un site biblique que j'avais désiré voir et qui, malgré sa complète dévastation, mérite d'être vu. Rien ne peut traduire l'impression de religieuse tristesse qu'on éprouve en présence de l'immense rocher auquel la grande ville fut adossée, à l'entrée de la plaine déserte où la sombre montagne à pic, conservant à son sommet, élevé de cinq cent soixante-quinze mètres, quelques débris de fortifications, promène chaque jour sa grande ombre d'une mer à l'autre sur les ruines d'une royauté évanouie :

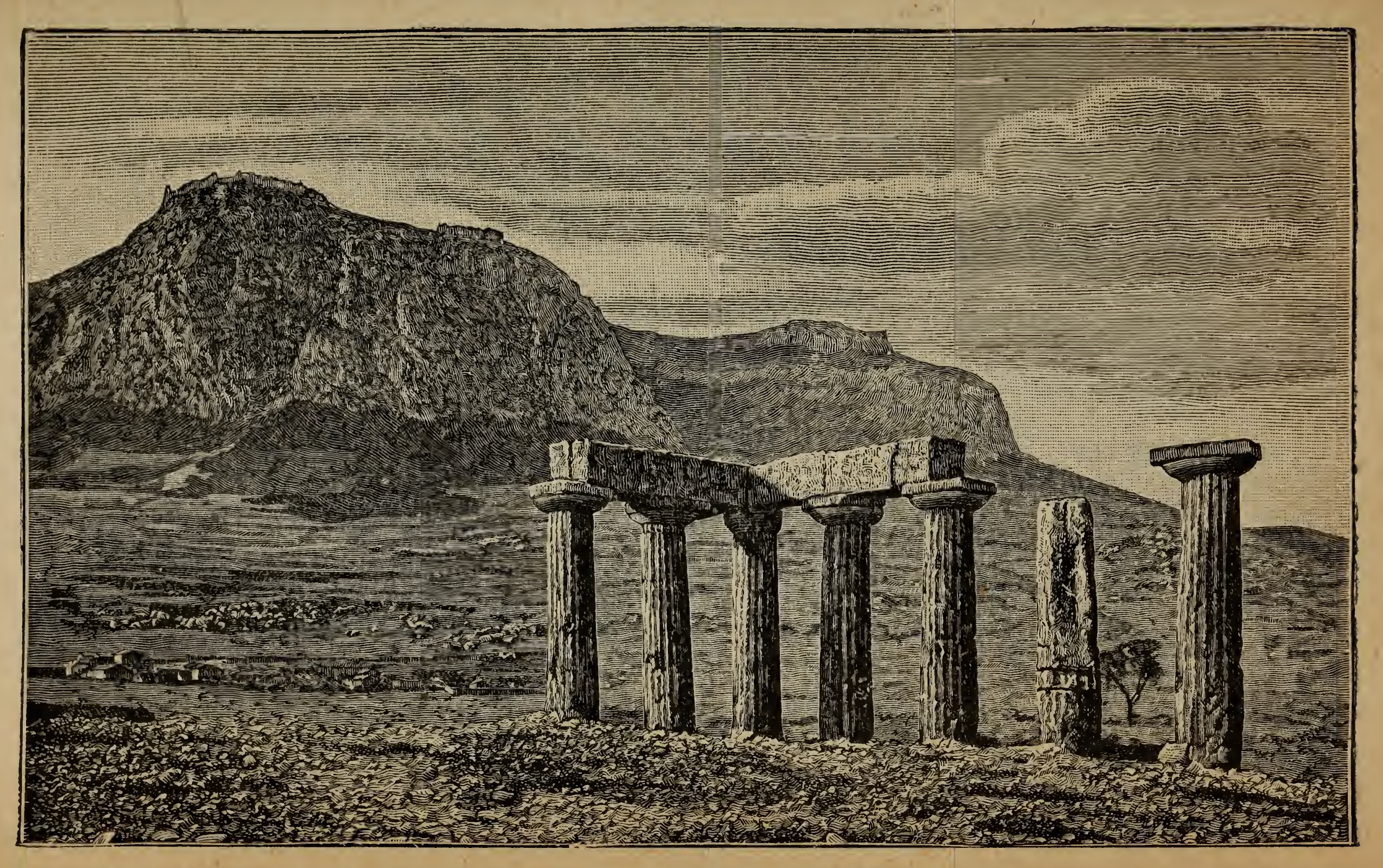
... et alterna geminum mare protegit umbra.

Le paysage est encore plus grandiose ici qu'à Antioche, parce qu'il s'ouvre largement sur la mer, et que le pic à double sommet qui en fait le fond semble, en s'isolant des monts de l'Argolide, atteindre de plus imposantes proportions. Tite-Live disait de l'acropole de Corinthe : *Arx in immanem altitudinem edita.* On éprouve, en s'en rapprochant, cette impression de vague terreur

qu'inspire le gigantesque au milieu des ruines silencieuses. Les hommes, dans leur fureur, ont eu beau tout niveler ici, ni les Hérules, ni Alaric, ni les Vénitiens, ni les Turcs de nos jours, n'ont modifié ce site incomparable. Convenons que, sur ce plateau rocheux qui se déroule à cinquante mètres au-dessus de la plaine et à cinq cents au-dessous de l'Acropole, la place était bien trouvée pour une grande ville, étendant ses deux bras à l'orient et à l'occident, et attirant à elle, par Léchée, Schœnus et Cenchrées, le commerce des deux mondes. Je comprends qu'on ait hésité un moment entre Athènes et Corinthe quand il a fallu donner une capitale au nouveau royaume de Grèce, et il n'est pas sûr que le percement de l'isthme ne rende pas à celle-ci son ancienne splendeur.

C'est sur une sorte de place publique, à peu près déserte et entourée de maisons modernes récemment détruites, que notre voiture s'arrête. Quelques habitants assez misérables s'empressent de nous offrir, pour monter à l'Acro-Corinthe, des chevaux que nous refusons. Ces haridelles n'ont rien de commun avec les belles bêtes qu'on nous donnait en Orient. Je suppose que les fougueux coursiers qui entraînaient les chars dans l'arène olympique renieraient aussi toute parenté avec de si tristes bidets.

Ce que nous acceptons plus volontiers, ce sont les avances d'un maître d'école du pays qui, Pausanias à la main, est en train d'étudier avec quelques élèves les ruines dont le sol est jonché.



Ruines de Corinthe.

J'aime bien de trouver ici ce modeste successeur de Socrate, de Platon et de tant d'autres illustres précepteurs de la jeunesse hellénique. Il sacrifie généreusement les loisirs d'un jour de fête à faire parler le passé devant ceux à qui appartient l'avenir. Puisqu'il s'offre à nous, acceptons les services et les leçons du nouveau péripatéticien.

A Antioche nous avons pu créer avec quelque probabilité un plan hypothétique de la ville ancienne. En ferons-nous autant ici? Le vaste trapèze qui s'étend au nord de la haute montagne marque certainement la place de Corinthe. Strabon évalue son circuit à plus de sept kilomètres, et à plus de quinze quand le périmètre des murs vint unir l'acropole à la ville basse. C'est à peu près le développement du site que nous avons sous les yeux. Comme dans toutes les villes grecques, les temples et la plupart des édifices publics durent s'appuyer à la roche même de l'acropole. Il est regrettable que des fouilles n'aient pas été entreprises dans cette direction. Au reste, on n'en a tenté nulle part de sérieuses, et l'on se contente de venir en passant voir ici ce qui veut bien s'y montrer.

Or cela se résume à fort peu de chose. Sept colonnes doriques d'un temple indéterminé élèvent seules leur tête à moitié découronnée au milieu de l'universelle ruine. Ce sont les derniers témoins de l'immense prospérité d'autrefois et de l'affreuse désolation d'aujourd'hui. Séparées des misérables constructions modernes que le dernier tremblement de terre, en 1858, a renversées, et sur un

terrain assez élevé pour leur servir de piédestal, elles doivent d'être encore debout, après vingt-quatre siècles d'existence, à leurs massives proportions. Elles mesurent près de deux mètres de diamètre à la base et huit seulement dans toute leur hauteur. Taillées dans cette pierre de médiocre qualité dont nous verrons tout à l'heure les vastes carrières, on les avait protégées et embellies par une forte couche de stuc avec cannelures. Il ne reste aucune trace visible de la cella. Toutefois on suppose à bon droit que les cinq colonnes de face appartenaient à la partie postérieure du temple. Les deux autres, ou les trois avec celle d'angle, marquent le retour d'un des côtés, et sont les mieux conservées. Leur architrave, quoique fort ébranlée, est encore en place sur les chapiteaux, tandis qu'à la ligne de front les deux dernières sont sans architrave et l'avant-dernière sans chapiteau. Chose digne de remarque, l'unique monument de Corinthe qui subsiste n'appartient pas à l'ordre corinthien. Il rappelle assez exactement les vieux temples de la Sicile, une des premières colonies de Corinthe.

Immédiatement la discussion s'engage avec notre maître d'école pour savoir quel fut ce temple. Aucune indication n'a été retrouvée sur ses ruines. Il pense que ce fut le sanctuaire de Minerve Chalinitis. D'autres veulent y voir un temple du Soleil. Mais nul n'a d'arguments sérieux à produire pour défendre son opinion.

Quelques salles voûtées, ensevelies sous les dé-

combres rappellent, à quelques pas d'ici, un des nombreux édifices dont les Romains avaient orné la ville conquise. Il y eut là des thermes ou un gymnase.

Avec des jalons si rares et si indécis, il n'est pas possible de reconstituer la place de l'ancienne Corinthe. Toutefois, puisque nous avons Pausanias en main, essayons de nous représenter au moins, d'après lui, la topographie de la grande cité.

Au centre, et non loin d'une superbe fontaine consacrée à Neptune, dût se trouver l'Agora. Autour de l'Agora, dont une statue de Minerve sur un piédestal, avec bas-relief représentant les Muses, marquait le milieu, se groupaient quelques monuments publics et des temples parmi lesquels on cite ceux d'Artémis éphésienne, de tous les dieux, d'Octavie et de la Fortune.

De l'Agora partaient quatre routes opposées vers Cenchrées et vers Lechée, vers Schœnus par le Stade isthmique et vers Sicyone. Celle de Cenchrées passait à travers les faubourgs. Elle laissait à droite le bois de cyprès de Cranée, où était un temple de Vénus la Noire et ce fameux tombeau de la courtisane Laïs, dont l'éloquent symbolisme représentait l'impitoyable domination de la femme sur l'homme livré aux désirs de la chair. L'artiste y avait représenté une lionne tenant entre ses griffes un bélier, emblème lubrique, et lui léchant la tête avant de le dévorer. Un temple de Diane était aussi sur cette route, qui passait devant le tombeau de Diogène le Cynique et aboutissait à la porte occidentale de

Cenchrées. C'est par elle que Paul dut arriver à Corinthe.

A l'opposé de cette voie était celle qui allait de l'Agora à Lechée, le port de la ville sur l'autre golfe. Elle s'ouvrait sous un superbe portique orné de deux chars, celui du Soleil et celui de Phaéton, son fils, et se continuait entre les Longs Murs qui rattachaient le port à Corinthe. Des statues remarquables d'Hercule, de Mercure avec un bélier, le dieu du commerce favorisant la luxure, de Neptune, de Leucothée, de Palémon et de beaucoup d'autres, la décoraient dans toute sa longueur. Quant à la voie conduisant aux jeux isthmiques et à Schœrus, elle passait à travers la Nécropole et des bois de pins. Sur celle de Sicyone, qui lui était opposée, et qu'il ne faut pas confondre avec la route du bord de la mer allant à cette même ville, se trouvaient le temple d'Apollon et la fontaine de Glaucée.

En se rapprochant du mont de l'Acrocorinthe, le visiteur trouvait sur ses pas un Odéon ou théâtre musical pareil à celui d'Athènes, le tombeau des fils de Médée, le temple de Minerve Chalinitis, le grand théâtre et le temple de Jupiter Coryphée. Après cela il devait aborder franchement l'ascension de l'Acropole. Sur sa route étaient deux sanctuaires d'Isis, deux de Sérapis, le temple de la Force et de la Nécessité, où nul ne pouvait pénétrer, ceux de la Mère des dieux, des Parques, de Junon, et enfin, au sommet de l'Acropole, le fameux temple de Vénus dominant la terre et les

mers, comme pour inviter le monde entier à venir rendre hommage à l'impure déesse qu'il abritait. Elle avait mille prêtresses, misérables courtisanes qui s'offraient d'elles-mêmes, ou que ses adorateurs lui adressaient, comme ailleurs on sacrifiait des génisses à Jupiter ou à Minerve. Elles se tenaient à la disposition de tous les visiteurs. Quelle indigne profanation du sentiment religieux! Ajoutez à cela que les navigateurs apportaient dans ce milieu abominable tous les raffinements du vice, fruit naturel de leurs voyages dans des contrées corrompues, la violence de passions grossières longtemps contenues, enfin la libre disposition de l'argent qu'ils touchaient en mettant pied à terre, et on comprendra que nul lieu au monde n'ait été plus souillé par le vice honteux que celui où nous sommes maintenant. Ces malheureuses prostituées, s'attribuant une mission religieuse, unissaient des rites sacrés à leurs pratiques infâmes, et le peuple n'était pas éloigné de leur accorder quelque crédit auprès des dieux. Les peintres avaient représenté les processions abominables de ces prêtresses, chantant des hymnes et priant Vénus de sauver la Grèce menacée par Xercès. Au bas d'un de ces tableaux, Simonide, le poète lyrique qui avait chanté les vainqueurs de Marathon, de Salamine et de Platées, eut la faiblesse d'écrire des vers pour attribuer à ces indignes suppliantes le salut de la patrie.

L'ascension de l'Acropole se fait en une heure. Il va sans dire qu'on ne retrouve sur la route au-

cun des édifices que nous venons de décrire, mais il y a des ruines à peu près partout. Quand on a franchi la première des trois enceintes vénitiennes, on se trouve en présence d'un véritable champ de maisons, d'églises, de fortifications détruites. La porte de la troisième, protégée par deux tours, fut celle de l'ancienne Acropole. Des restes de murs pélasgiques soutenant les remparts plus récents en sont la preuve. Parmi les innombrables fragments de chapiteaux, de colonnes, de frises, on peut relever quelques incriptions dont l'une se rapporte aux jeux isthmiques. La plate-forme de l'immense rocher est assez grande pour contenir une véritable ville, et l'accès assez difficile pour qu'on ait pensé que quatre cents hommes et cinquante chiens suffisaient à la défendre.

L'inexpugnable place forte était bien une des cornes de la génisse que l'oracle engageait Philippe de Macédoine à saisir pour se rendre maître de la Grèce. On ne pouvait entrer dans le Péloponèse qu'en étant maître de Corinthe. Après la bataille de Chéronée, les Macédoniens s'y établirent; après celle des Cynocéphales, les Romains. Quelques soldats y sont encore casernés; mais pour en faire une citadelle imprenable, il faudrait non pas seulement y relever les ruines qui, depuis la guerre de l'indépendance, jonchent le sol, mais surtout établir des batteries sur le point sud-ouest qui la domine. Elle est largement pourvue d'eau. On y comptait jadis autant de puits qu'il y a de jours dans l'année. La plupart subsistent encore. Ils sont alimentés,

comme l'étaient d'ailleurs ceux de la ville basse, par les belles et fraîches eaux de la fontaine de Pirène, qui se trouve au sud-est de l'Acropole. Elle-même doit recevoir ses eaux de quelque source encore plus élevée descendant du mamelon méridional mentionné tout à l'heure. La légende attachait à la fontaine de Pirène le souvenir de Bellérophon tuant le cheval Pégase, qui y venait boire. La place du fameux temple de Vénus ne saurait être douteuse, puisque Strabon précise qu'il se trouvait à la partie la plus élevée de la plate-forme rocheuse. Nous n'avons pas le courage d'en chercher les arasements. Il y a des souvenirs humiliants que l'humanité fait bien de laisser perdre.

La ville où prêcha saint Paul fut celle d'en bas. Les Juifs y étaient nombreux, comme dans tous les centres commerçants de l'empire romain. Il semble assez naturel de supposer qu'ils étaient groupés dans le quartier traversé par la route de Cenchrées. Par là arrivaient les marchands de l'Orient, avec qui surtout ils entretenaient des relations. Leur synagogue dut être dans cette partie de la ville ainsi que la maison de Justus le païen, devenue, à côté même de la synagogue, le premier oratoire chrétien établi à Corinthe.

Deux églises, que nous trouvons encore debout, sont précisément situées là où fut ce quartier juif. A voir avec quelle patience on les a vingt fois reconstruites sur place, ne peut-on pas supposer qu'elles occupent des sites consacrés par la tradition? La première que nous visitons est celle de saint Jean.

Elle est en partie enfouie dans la terre. Six antiques colonnes y sont debout. D'autres se cachent dans le mur. Le pavé est une agglomération de fragments venus de partout, et pour la plupart finement sculptés. La seconde est consacrée à la Mère de Dieu. Des colonnes antiques et des ruines de toute sorte ont été, ici encore, mises à contribution pour la restaurer. Dans les deux édifices, quelle pauvreté! quel dénuement! quelle désolation! C'est d'un froid qui nous serre le cœur. Nous nous regardons tout émus, et que Paul ait prêché en ce lieu ou ailleurs, nous tombons à genoux sur cette terre où il arriva un jour seul, triste, pénétré des difficultés de sa mission, peut-être malade et pauvre jusqu'à être obligé de gagner son pain à la sueur de son front, dans cette ville où la richesse était si commune et si mal employée.

A vrai dire, Corinthe du premier siècle de notre ère n'était plus la belle cité que Mummius avait saccagée, en 146 avant J.-C., pour venger l'honneur du nom romain, et dont il avait envoyé à Rome les chefs-d'œuvre artistiques en disant aux matelots : « Prenez garde de les casser, car je vous condamnerai à les refaire. » On l'avait dépouillée de ces tableaux incomparables, le Bacchus d'Aristide, l'Hercule sous la tunique dévorante de Déjanire, et les autres sur lesquels Polybe avait vu les soldats romains jouer aux osselets. Toutefois la ville reconstruite par Jules César avait reconquis sa prospérité matérielle. Paul trouva du travail dans la maison d'un Juif qui, chassé de Rome

comme les autres, sous Claude, venait de s'installer à Corinthe. Le jour du sabbat, il allait à la synagogue, et le pauvre ouvrier du magasin d'Aquilas, le faiseur de tentes, demandait à y prendre la parole. C'était pour prêcher invariablement, mais avec quelque réserve, ce Jésus dont son âme était pleine, et qui absorbait toute sa vie intérieure. Est-il rien de plus émouvant que ces humbles origines du christianisme? La pensée de ce que ses fondateurs ont fait et souffert, la conscience de ce que nous sommes incapables de souffrir et de faire me mettent hors de moi.

Quand Silas et Timothée arrivèrent à Corinthe, Paul cessa de contenir son zèle. Les Juifs blasphémèrent en l'entendant. Il leur révéla alors sa mission, et, terrible comme les prophètes d'autrefois, il se mit à secouer avec indignation ses vêtements devant l'assemblée en criant : « Que votre sang soit sur votre tête. Je n'en suis plus responsable, dès maintenant je vais aux Gentils. » Et il établit aux portes même de la synagogue, chez un prosélyte, Titus Justus, sa petite église, dont le chef de la synagogue, Crispus et sa famille, devinrent les premiers membres. C'est à Corinthe que Dieu dit à son apôtre : « Paul, n'aie pas peur, je suis avec toi, et je me réserve dans cette ville de nombreux adorateurs. » Et à la cité voluptueuse et corrompue Paul se mit à prêcher Jésus crucifié, ne voulant plus savoir ni dire autre chose dans un milieu si sensuel. Avec une sainte témérité, à ce monde de soldats retraités, de marchands, de ma-

rins, d'esclaves, de petits bourgeois et de riches parvenus, il annonça l'Évangile sous sa forme la plus nue et la plus simple, et sa prédication réussit à fonder, paradoxe aussi consolant qu'étrange, une église du Crucifié dans l'immorale ville de Vénus. Il dépensa près de deux ans à ce rude mais fructueux labeur. Ces pierres l'ont entendu. Il est passé dans cette poussière, quand on le menait au tribunal du proconsul Gallion, ce frère de Sénèque, célèbre, dit-on, par sa douceur, mais dont nous constatons surtout le mépris pour les Juifs et les questions religieuses qui pouvaient les préoccuper. A Corinthe Paul eut des amis fidèles, des disciples dévoués, Stéphanas, Gaïus et les autres. Comment se fait-il qu'ici, pas plus qu'à Damas et à Éphèse, nous ne trouvions pas même la trace de quelque sanctuaire consacrant le souvenir de son passage?

C'est aux Corinthiens qu'il adressa les deux incomparables lettres dont, assis sur un vieux bloc de marbre, près du sanctuaire silencieux, nous nous plaisons à relire quelques passages. La seconde est certainement ce que Paul a écrit de plus éloquent et de plus ému. Elles me font comprendre ce qu'il y eut de vivant dans ces chrétiens de la première heure qui se réclamaient chacun d'un chef et constituaient déjà des partis, alors qu'ils étaient à peine disciples de l'Évangile. Paul, Céphas, Apollon, étaient des noms qu'ils faisaient sonner très haut, dans la joie qu'ils éprouvaient d'avoir été affranchis du péché par leur ministère. La grâce d'en haut manifestait en même temps sa présence

dans la jeune Église par l'abondance des dons spirituels qu'elle y répandait. Et pourtant le vieil homme n'était pas tout à fait mort dans ces nouveaux convertis. L'atmosphère impure de la ville dissolue souillait plus d'une fois les faibles, et ce spectacle rendait les plus forts trop intolérants. Paul criait à ceux-là : « Respectez vos corps, qui sont le temple du Saint-Esprit. » Il disait à ceux-ci : « La virginité est belle, mais ne condamnez pas le mariage, car il est saint. » Il attaquait vigoureusement tous les abus en rappelant qu'il faut avoir l'esprit de corps et craindre de faire mépriser l'Église. « Les païens vous regardent, » ajoutait-il. C'est aux Corinthiens qu'il écrivait son admirable page sur l'Eucharistie, mémorial et sacrifice auquel l'homme doit intimement prendre part pour être sauvé; sur la charité dans la vie de l'individu et dans celle de la société chrétienne; sur la résurrection des corps et leur dignité future, comme pour faire honte à ceux qui les profanaient. O jeune et passionnée Église de Corinthe, lettre de Jésus-Christ écrite par le ministère de l'Apôtre, je t'aime jusque dans tes faiblesses, si heureusement effacées par une générosité sublime. Il m'est consolant de prier où tu t'es réunie, où tu as pleuré tes fautes, chanté tes enthousiasmes, et mes lèvres ne craignent pas de baiser avant de partir cette terre de Sodome et de Gomorrhe. Les grands serviteurs de Jésus-Christ qui y ont vécu ont effacé, dans leurs héroïques vertus, la trace impure de toutes les courtisanes qui y sont passées.

Une grotte abrite la fontaine de Lerné. On y voit les restes d'un escalier qui conduisait au sérail de Kiamyl, le dernier représentant de la domination turque à Corinthe. Les Grecs n'ont pas voulu qu'il restât trace de son palais. Les orangers, les rosiers, tout fut brûlé ou détruit. Au lieu appelé les Bains de Vénus des souterrains nombreux semblent monter vers l'Acropole, mais tous sont obstrués. Il est évident que l'homme a fait peut-être autant ici pour détruire que pour édifier.

Avant de regagner notre voiture, le grave maître d'école veut nous faire goûter le vin du pays. Athénée a dit dans ses Soupers de Sophistes qu'il était mauvais. S'il avait bu du nôtre, il l'aurait qualifié d'exécrable. Pour mon compte, je ne connais rien de plus affreux que ce vin résiné.

La population est en fête, et sur la route qui correspond, d'après mes hypothèses, à l'avenue des jeux isthmiques, on exécute une de ces danses sérieuses et lentement cadencées qui ne ressemblent en rien à celles des prêtresses de Vénus. Les hommes sont en tête de la longue chaîne qui serpente gracieusement, et les femmes en queue. Seul le directeur de la danse se donne le luxe de hasarder quelques pirouettes et des ronds de toute sorte en agitant dans l'air un foulard aux voyantes couleurs. Les autres, se tenant par la main, sautent sur place et s'inclinent alternativement en avant et en arrière. Le pappas assiste à ces réjouissances, en esquissant un sourire de satisfaction dans sa belle barbe blanche. A notre vue, il se hâte de venir nous

saluer en nous invitant à entrer chez lui. Nous le remercions de sa politesse. Un des danseurs se détache du groupe pour quêter une offrande au bénéfice des deux musiciens, tambourin et flageolet, qui comptent sur notre générosité.

Un enfoncement elliptique avec gradins, que nous rencontrons sur la route de Cenchrées, près d'une ancienne dervicherie turque, à un quart d'heure de la vieille Corinthe, a dû servir d'amphithéâtre pour des combats de gladiateurs. Sur l'un des deux tombeaux qui sont à quelques pas de là, on croit retrouver les restes d'un autel qu'on abordait par des escaliers taillés dans la façade septentrionale du monument. La grande cité eut sa nécropole dans des carrières de pierre que nous suivons bientôt après. De ces innombrables excavations on tira, à l'époque romaine, des milliers de vases artistement travaillés et des antiquités diverses, que les riches patriciens et les Césars se disputèrent à prix d'or.

On arrive à Cenchrées par la route sur laquelle furent le temple de Diane et le monument érigé à Diogène le Cynique. Voulait-on, en glorifiant cet homme étrange, encourager le cynisme de ceux qui venaient à Corinthe satisfaire sans pudeur leurs brutales passions, ou, au contraire, rappeler à l'homme qu'il y a plus d'honneur à les réprimer qu'à les satisfaire? La seconde hypothèse n'est pas improbable, quand on se souvient qu'un des rois de Corinthe, Périandre, a dit ces belles paroles : « L'amour désordonné des richesses est une in-

sulte faite à la nature. Les plaisirs passent, et les vertus sont éternelles. Avoir la conscience pure, c'est être libre. » En tout cas, c'est dans le quartier aristocratique de Crânée que l'étrange philosophe, roulant son tonneau, aimait à railler les promeneurs vaniteux. C'est, je crois, dans un gymnase de cette partie de la ville qu'Alexandre le rencontra étendu au soleil. L'homme à qui le monde ne suffisait pas s'arrêta devant celui qui, ayant brisé son écuelle, vivait en se passant de tout, et, pris d'admiration, il dit au cynique : « Que veux-tu? je te le donnerai. » Et Diogéne, étendant la main, se contenta de répondre : « Ote-toi de mon soleil. » Le jeune conquérant, étonné et plein d'admiration, se serait écrié : « Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène. »

Le site de Cenchrées est paisible et gracieux. D'innombrables collines ondulent vers le sud comme des tentes bleues et violettes qui vont, en s'élevant peu à peu, rejoindre les monts Oniens. Un petit village, Kékriès, représente l'ancienne ville. La baie, agréablement arrondie, a un phare bâti avec des tronçons de colonnes et des marbres sculptés. Le môle où fut jadis la statue de Neptune s'enfonce visiblement dans les flots. Des ruines, au nord de la baie, marquent la place d'un temple élevé à Vénus. Peut-être y en eut-il un autre d'Esculape vers le sud. Les énormes blocs de granit qui subsistent sur la rive sont ceux-là même qui virent arriver et partir le grand Apôtre. L'eau chaude et salée des Bains d'Hélène tombe toujours sortant

d'une roche grisâtre dans la mer, vers la pointe méridionale d'une anse qui s'arrondissait au-dessous de l'ancien port, et un moulin prouve que l'antique nom de *Kenkroi* (*millet*) peut lui convenir encore, car on cultive toujours dans les champs voisins cette plante nourricière du pauvre paysan. C'est à Cenchrées, avant de quitter la Grèce pour aller à Éphèse, que Paul se fit couper les cheveux à la suite d'un vœu qu'il avait fait. D'ici fut la diaconesse Phébée, une des vaillantes femmes qui ont fait le plus pour la cause de l'Évangile. A Cenchrées, un des meilleurs généraux de l'empire romain, Corbulon, se perça de son épée en apprenant que Néron, dans un moment de mauvaise humeur, venait de le condamner à mort.

Si on suit vers le nord la route de l'ancien Schœnus, le troisième port de Corinthe, on atteint bientôt le site du temple de Neptune, auprès duquel se donnaient les jeux isthmiques. Des fouilles récentes, entreprises par M. Paul Monceaux il y a trois ans à peine, permettent de suivre sur la pente du terrain les murs de l'antique téménos transformé par les Byzantins et les Turcs en véritable forteresse. Une porte romaine vers le nord, une seconde avec passage souterrain au couchant, et une troisième conduisant au stade vers le midi, sont encore visibles. Le temple fut dans la partie septentrionale du quadrilatère. Pausanias, ayant mentionné la tradition d'après laquelle, dans la dispute entre Neptune et le Soleil pour la possession de l'isthme, Briaré, choisi pour juge, donna

la montagne au Soleil, qui la remit à Vénus, et la ville à Neptune, s'applique à nous décrire le sanctuaire du dieu protecteur. C'est celui qu'il semble avoir visité tout d'abord en venant de la Mégaride. On y arrivait par une avenue plantée de pins sur un côté, et ornée de l'autre de statues représentant les vainqueurs des jeux isthmiques. Le périégète nous observe que ce temple de Neptune n'était pas grand. On pourrait d'autant mieux déterminer sa place qu'il renfermait à gauche en entrant une crypte où, d'après la croyance populaire, Palémon prenait acte des serments faits devant son autel, et se chargeait de punir les parjures. Or une crypte est aisée à retrouver là où personne n'a bâti. Des ex-voto, dont l'un au nom d'Alcias le Phocidien, des plaques de marbre destinées à supporter des statues, d'innombrables débris de belle architecture ont été retrouvés çà et là, sans intérêt réel pour la science. L'enceinte s'appuyait au nord-ouest sur le grand mur du Péloponèse. A peu de distance vers le sud, on retrouve la place du théâtre romain et de l'ancien théâtre grec. Une ville paraît avoir été taillée dans le roc.

Au levant de ses ruines, et précédé d'une voie antique, se trouve le site du fameux Stade. Il était au fond d'un ravin. C'est pour obtenir ici une modeste couronne de pins, l'arbre de la contrée, — à Olympie elle était d'olivier, — que les athlètes se condamnaient à toute une vie de fatigues et de privations. Heureux celui qui à la course, au disque ou

au pugilat, était proclamé vainqueur. Il n'avait plus d'autre ambition pour le reste de ses jours. Paul, qui passa près de deux ans à Corinthe, avait-il vu ces coureurs, *omnes in stadio currunt,* ces lutteurs, *non sic pugno quasi aerem verberans?* Je ne sais, mais c'est bien de leur couronne périssable qu'il veut parler, quand il demande aux disciples de l'Évangile de lui préférer la couronne du ciel.

A l'époque où Paul passa par ici, Néron venait de commander le percement de l'isthme. Il avait même soulevé le premier quelques poignées de terre avec une épée d'or. La révolte de Vindex dans les Gaules le rappela en Occident. Les travaux ont été repris après dix-huit siècles, et cette fois ils aboutiront.

Schœnus était le centre populeux auquel le célèbre sanctuaire de Poséidon ou Neptune et ses dépendances se rattachaient directement. Nous sommes, en effet, à un kilomètre de Calamaki.

De Corinthe à Patras.

Nous avons réglé avec l'hôtelier. C'est un brave homme. Sa note soldée, il n'y a plus à dire, comme autrefois, qu'on va à Corinthe pour s'y ruiner. Il a plu toute la nuit. Le soleil se lève derrière de

grands nuages. Qu'il nous accorde au moins quelques joyeux rayons pour ce dernier jour. Les réminiscences classiques vont encore se multiplier sous nos pas. C'est sur un canapé de chemin de fer que nous les noterons.

Après Corinthe, les terres se couvrent de vignes et de moissons. Je comprends que les Grecs aient fait de cette parole : « Entre Sicyone et Corinthe, » le synonyme d'être dans l'abondance. Les raisins qui viennent ici ont les grains petits comme des groseilles, mais sans pépins. Les grappes en sont longues et peu serrées. Sicyone a des souvenirs glorieux dans le monde des arts. Nous saluons au village de Vasilico les restes de l'antique cité.

Le golfe se déroule bientôt tout entier devant nous. On dirait un vaste lac qu'entourent des montagnes boisées, tantôt capricieusement séparées, tantôt formant une vaste chaîne. Sa rive septentrionale est très abrupte, tandis que celle de l'Achaïe, où passe la voie ferrée, a été couverte d'alluvions par des torrents impétueux qui se précipitent à travers les coupures des collines. La pluie qui est tombée cette nuit nous permet de soupçonner ce qu'ils sont en temps d'orage. Les gorges où ils coulent, ombragées d'oliviers, de pins ou de myrtes, peuvent rivaliser avec les plus pittoresques que j'aie admirées en Suisse et dans la Forêt-Noire. Il est même probable qu'une série de monticules boisés, éparpillés de distance en distance et aussi gracieux que ceux-ci, ne se retrouve nulle part. Tout à coup l'un d'eux s'élève en immense cône isolé et nous

arrache un cri d'admiration. La gorge du Diacopton est la plus belle de toutes.

Sur l'autre rive, et dans le lointain, l'Hélicon lève son sommet boisé, où la poésie faisait délicieusement errer les Muses. Dans l'échappée de vue qu'il laisse au sud-est furent Leuctres, Platées et Thèbes, avec le souvenir de ses grands capitaines, Pélopidas et Épaminondas. Plus loin dans les terres, vers le nord-ouest, c'est le Parnasse avec ses deux cimes distinctes, où nous ne voyons pas de neige, bien qu'elles s'élèvent à deux mille cinq cents mètres de hauteur. Là régnait Apollon, et les Muses venaient l'y visiter auprès de la fontaine Castalie. Là sont les roches Phœdriades, d'où l'on précipitait les parjures. Là furent Delphes et le temple d'Apollon, qui s'élevait sur la plate-forme d'un rocher. Sur ses murs les sages avaient fait graver leurs plus belles sentences : « Connais-toi toi-même, » et encore : « Rien de trop. » Dans le sanctuaire, la pythie sur son trépied rendait les oracles qui dirigeaient les affaires de la Grèce.

Puis les deux rives se rapprochent. La ville que nous voyons avec ses murailles vénitiennes, sur la côte septentrionale, c'est Lépante, dont le golfe porte aussi le nom. Ses remparts crénelés s'élèvent jusqu'au sommet de la colline, pour y rejoindre un château fort sur un rocher qui se détache du Rigani. La fameuse bataille où, en octobre 1571, don Juan d'Autriche écrasa la flotte des Turcs et arrêta pour toujours leur marche vers l'Occident, s'engagea beaucoup plus vers l'ouest,

près des îles Échinades, que nous verrons ce soir. L'Anti-Rihon ou le château de Roumélie, et le Rihon ou la Tour de Morée, qui se regardent d'une rive à l'autre, sont à peine séparés par un bras de mer de deux kilomètres. Nous arrivons en gare de Patras.

La ville, au temps de Pausanias, se divisait en trois parties : l'Acropole, la ville moyenne, renfermant l'Agora et les édifices publics, la ville basse ou le port, reliée à la précédente par une grande rue. Aujourd'hui ces divisions n'existent plus, et nous visitons une cité toute moderne, avec de blanches et belles maisons, assez basses pour résister aux tremblements de terre. Percée de larges rues qui se coupent à angle droit, elle se développe gracieusement entre la mer et le pied du mont Panachaïcum, où quelques débris marquent encore la place de l'antique ville achéenne.

Patras était pour les hommes de l'Orient allant à Rome une station à peu près obligatoire. Ils préféraient, toutes les fois qu'ils le pouvaient, traverser l'isthme de Corinthe plutôt que contourner le Péloponèse. Aussi le port de Patras était-il très fréquenté. Auguste couvrit la ville elle-même de riches monuments.

André fut-il laissé ici par Pierre? Y vint-il de lui-même après avoir prêché à Sinope et dans les provinces d'Orient, se proposant de rejoindre son frère à la première occasion? Tout cela est possible. Ce que nous savons par l'histoire ecclésiastique, c'est qu'il y fut crucifié à un olivier. La piété chré-

tienne a certainement développé et orné les récits de son martyre, mais le fond est trop en harmonie avec la nature ardente et généreuse du fils de Jonas pour ne pas être vrai, et on ne lit jamais sans une pieuse émotion l'éloquente apostrophe du frère de Pierre à la croix sur laquelle il allait mourir. Une église en son honneur s'élève au bord de la mer. Quoi qu'en pensent les habitants de Patras, les restes de l'apôtre qui avait eu la gloire de suivre le premier de tous Jésus-Christ, et de lui amener son frère Simon comme une seconde et importante recrue, ne sont plus ici. Ils ont été transportés à Constantinople en 357 avec ceux de saint Luc, qui paraît avoir aussi évangélisé Patras. Nous vénérons sur notre passage la mémoire de ces deux hommes apostoliques.

La source qu'on voit dans l'église de Saint-André, et où l'on descend par quelques degrés, est peut-être celle dont parle Pausanias à propos du temple de Cérès, qu'il avait visité. Les malades y allaient consulter la déesse, et, dans un miroir suspendu au-dessus de la fontaine, à fleur d'eau, ils lisaient, après avoir brûlé des parfums, la réponse que Déméter faisait à leurs anxieuses questions. L'église a été bâtie sur le vieux temple de Cérès, et en partie avec ses ruines. Il y a beaucoup de curieux sur le quai. Les costumes sont très variés. On dit la population intelligente et active.

En mer.

Tandis que le navire s'éloigne de ce beau pays de Grèce, nos yeux y demeurent irrésistiblement attachés. Adieu, terre de poésie, de vaillance, de génie, où tout a été si harmonieusement fait à la portée de l'homme, mais où l'homme eut le tort de se croire à la hauteur de Dieu. Tes grandeurs couvrent tes misères, et les siècles t'ont fait une auréole que, malgré toutes tes défaillances, tu as su conserver. Est-ce un mirage, effet de l'imagination, du soleil, de la gloire? Dans ta ruine tu nous as paru toujours belle, de cette beauté qui, flétrie par la main du temps et des hommes, dit quand même ce qu'elle fut aux jours de ses triomphes et garde jusque dans son irrémédiable décadence une séduisante majesté. Comme le Parthénon, mutilé mais superbe, la Grèce éblouit encore de ses vieilles gloires quiconque remue ses pierres, monuments élevés au courage, à la vertu, au patriotisme, marbres fouillés par le génie, trophées détruits qui redisent sous toutes les formes l'histoire héroïque d'un grand peuple.

Un journaliste grec, patriote enthousiaste, nous fait part de ses espérances, ou mieux de sa foi en l'avenir de la nouvelle Grèce. Cette nation aura

encore de glorieuses destinées. Pour le prouver, il nous montre Missolonghi et évoque les souvenirs de Mavrocordato, de Botzaris et de tous ces braves qui, en 1825, ne pouvant soutenir plus longtemps la lutte, firent sauter la poudrière sur laquelle ils avaient attiré l'ennemi et s'ensevelirent avec lui dans une même ruine. Il n'est pas douteux qu'il y a dans cette race grecque un sang généreux, une intelligence très vive et de nobles aspirations. Malheureusement les Hellènes d'aujourd'hui sont aussi frivoles, aussi vaniteux, aussi inconséquents dans leurs relations politiques et envers leurs hommes d'État, que leurs pères du temps d'Aristide, de Démosthènes et de Phocion. Avec l'organisation des sociétés modernes, il est douteux qu'une nation puisse résister longtemps à une si regrettable versatilité.

La mer est splendide. Le soleil jette un dernier reflet sur la crête des montagnes. Nous laissons à gauche Céphalonie et plus au sud Zante. A notre droite les Échinades se dessinent à fleur d'eau comme une série de petits rochers ayant chacun son mur d'enceinte. A mesure que le soleil se cache derrière Céphalonie et Ithaque, les contours capricieux des côtes prennent des teintes sombres, les écueils ont des formes fantastiques, tandis que des nuages d'argent et de pourpre produisent dans les cieux l'effet de chars grandioses qu'emportent de gigantesques coursiers.

Ithaque, la patrie d'Ulysse, semble une île de fer avec deux points saillants à chacune de ses extré-

mités. Le capitaine du bateau, grec aussi fier de son pays que le journaliste de tout à l'heure, nous indique les détails topographiques qui concordent avec les indications d'Homère : rochers escarpés, criques où le Phorcynis trouve sa place, flanc de la montagne où les Phéaciens déposèrent Ulysse endormi dans la grotte précédée d'un bel olivier, enfin, à l'intérieur des cavernes, stalactites superbes rappellant « ces tissus de pierre, œuvre des Nymphes », dont parle le poète. N'en déplaise à Homère et à sa poésie, l'aspect général de l'île est absolument sauvage. A mon avis, la plus éloquente démonstration de l'empire irrésistible que l'amour du sol natal exerce sur le cœur de l'homme est dans l'ardeur infatigable qu'Ulysse déploya pour retourner dans un si triste pays. Le port est au fond d'une anse. Nous pouvons en voir les maisons qui s'échelonnent au flanc de la montagne. Quelques bateaux touchent parfois à Ithaque pour y acheter de l'huile ou du vin, seules récoltes du pays.

Leucade ou Sainte-Maure est la dernière terre grecque que nous voyons. Elle nous rappelle le souvenir de Sapho, cette dixième muse de Platon :

Non formidata temeraria Leucade Sappho.

Du grand rocher qui s'avance là-bas, la célèbre inspirée se précipita, victime de son amour pour Phaon, et, disent les poètes, elle s'engouffra dans les flots en chantant sur sa lyre. Depuis, sous les yeux d'Apollon, dont le temple dominait la mer, des cri-

minels ou des esclaves, en plus grand nombre que les amoureux, ont dû plus d'une fois exécuter le terrible saut de Leucade. On leur attachait des ailes aux pieds et aux mains, des plumes par tout le corps, et s'ils parvenaient à se soutenir dans leur chute, des barques venaient aussitôt les recueillir et les mettre en liberté.

Un calme profond règne sur les flots. Les étoiles scintillent au firmament. Quelle délicieuse nuit! Qu'il fait bon sur cette mer! A vrai dire, elle n'est pas toujours aussi favorable, et c'est bien elle que César tentait vainement de traverser quand il criait au batelier effrayé : « Qu'as-tu peur? Tu portes César et sa fortune! » L'ambitieux général marchait à l'assaut du pouvoir et de la liberté, la tempête avait raison de multiplier les obstacles sur son chemin. Nous allons vers la patrie, et elle se plaît à hâter agréablement le plus heureux des retours. Le navire glisse sur la plaine liquide et dévore l'espace, tandis que nos pensées flottent agréablement entre le souvenir de ce que nous avons vu et l'image de ce que nous allons bientôt revoir. De longues heures se passent dans cette douce et silencieuse rêverie, jusqu'à ce que la fraîcheur de la nuit nous rappelle à la réalité de la vie en nous invitant à gagner nos cabines. Qu'il faisait bon regarder au ciel et dans son âme, dans le passé et dans l'avenir!

Italie.

Voilà l'Italie, longue et délicieuse avenue de jolies villes et de charmants paysages qui doit nous mener en France! C'est bien.

Nous débarquons à Brindisi devant la colonne où commençait la voie Appienne. Le voyage d'Orient est fini. Dans ma jeunesse, j'ai vécu deux ans en Italie, et je l'ai parcourue en tous sens, inutile de consigner désormais mes impressions de voyage, elles seraient sans intérêt.

J'adresse une dépêche à ma mère pour lui annoncer que nous avons mis pied à terre et qu'elle va me revoir bientôt. J'espère même qu'elle viendra me rejoindre à Rome. Nous allons prier dans une vieille cathédrale, assez mal restaurée au XVIIIe siècle. Nos âmes sentent plus que jamais le besoin de dire quelques mots de reconnaissance à Dieu, qui nous a si bien gardés.

Naples.

Après avoir contourné par Tarente, Métaponte, Salerne, Sorrente, cette Italie méridionale, qui a les plus beaux sites du monde, nous avons fait halte à Pompéi. Il m'était agréable de montrer enfin



Vue de Pouzzoles.

Vol. III, p. 317.



La Voie Appienne, à Rome.

à mon ami une vieille ville debout, après tant de vieilles villes détruites que nous avions si péniblement reconstituées. Le passé n'est plus ici à évoquer par l'imagination; il s'y montre dans la réalité et tel qu'il fut. Nous visitons attentivement l'antique et luxueuse cité, récemment sortie de son tombeau de cendres, avec ses rues pavées mais étroites où pouvait circuler un seul char; ses maisons regulièrement distribuées en vestibule, atrium et péristyle, que les propriétaires ornaient et développaient selon leur fortune; ses temples, ses basiliques, l'Amphithéâtre, les Thermes, le Forum civil et le Forum du marché, le Théâtre, l'Odéon; les boutiques des boulangers et des marchands de vin ou d'huile; enfin la rue des Tombeaux. Dans son ensemble aussi bien que dans ses détails, nous trouvons l'explication catégorique d'une foule de difficultés qui nous avaient embarrassés ailleurs, lorsque, pour toute réponse à nos questions, les champs muets de l'Asie Mineure ne nous offraient que d'insuffisantes ruines. L'architecture qui règne ici peut bien n'être qu'une corruption de l'architecture grecque, mais c'est sur les mêmes plans généraux qu'elle a bâti, et il nous a paru que cette leçon de choses, comme on dit dans nos collèges, nous arrivait fort à propos comme couronnement de tout le voyage. Nous avons passé à Pompéi une très utile matinée.

Ce qui n'était plus dans ses maisons ou ses temples, nous l'avons retrouvé au musée de Naples, qui nous a retenus et intéressés tout un jour. Une voi-

ture nous a promenés le lendemain sur cette incomparable côte de Campanie, où la civilisation corrompue des Romains avait trouvé les plus délicieux quartiers d'hiver qu'elle pût rêver.

Mes pensées me ramenant toujours à l'histoire apostolique, nous sommes allés sur le quai de Pouzzoles, en vue du cap Misène, saluer le souvenir de Paul, qui, vers le milieu de février de l'an 61, y arriva par le *Castor et Pollux* pour être dirigé sur Rome. La petite église de Pouzzoles lui fit un fraternel accueil et le retint toute une semaine. C'est par la via Campana qu'il dut rejoindre à Capoue la grande voie Appienne. On sait avec quel empressement les chrétiens de Rome vinrent l'attendre jusqu'au Forum d'Appius. De là passant aux Trois-Tavernes et à Aricia, il arriva à Rome au milieu d'amis qui lui faisaient un cortège triomphal.

Nous arrivons nous-mêmes à la Ville éternelle, où d'excellents amis nous réservent aussi le plus fraternel accueil. Le vénérable M. Captier, frère d'un martyr et capable, avec son énergique douceur, d'être martyr lui-même, est venu nous attendre à la gare. C'est dans la pieuse et savante famille Sulpicienne que nous descendons. La modestie et la charité qui caractérisent ses membres n'exclut jamais chez eux la plus exquise distinction. Une jeunesse enthousiaste et laborieuse, venue de Paris pour prendre ici ses grades théologiens, nous fait chez eux une petite ovation. M. Vigouroux avec sa barbe obtient surtout

un grand succès auprès de ses élèves, qui ne veulent pas reconnaître leur maître ainsi défiguré. Il me sera agréable de vivre quelques jours dans cette bonne et douce atmosphère où j'ai été élevé.

Rome, 24 mai.

Nous voici donc à Rome. Notre joie est grande d'y retrouver, à côté du souvenir de Paul, le souvenir non moins vivant de Pierre; Pierre, l'âme droite, ardente, dévouée, la main dans la main avec l'apôtre des Gentils; Pierre, l'intuition dogmatique, privilège qu'il a légué à ses successeurs; Paul, la discussion théologique, héritage de l'épiscopat. Quand tous cherchent et réfléchissent, Pierre ne raisonne pas, il voit : TU ES CHRISTUS, FILIUS DEI VIVI! Pierre, la tête, représente la force de centralisation; Paul, le bras, celle de rayonnement. Ces deux énergies de la chaire mère et maîtresse du Pontife romain et de l'activité infatigable de l'épiscopat ont fait l'Église.

Nous avons voulu visiter et vénérer tous les lieux où la tradition nous montre les deux apôtres luttant pour la vérité et la justice, où ils ont souffert et triomphé, et quand nous avons eu baisé pieusement les dalles de leurs prisons, les chaînes qu'avait portées Pierre, la poussière où

avait coulé leur sang, comme les pèlerins du moyen âge, mais sans avoir le mérite de leurs fatigues, nous sommes allés nous agenouiller sur leur glorieux tombeau. Là, dans toute l'effusion de notre âme, nous avons loué Dieu et chanté le *Te Deum* du retour. Nos cœurs s'exaltaient à l'envi dans une sainte reconnaissance et dans le sentiment très profond de l'immense grâce d'un si utile et si heureux pèlerinage. Nous nous sentions l'un et l'autre plus forts pour les grandes luttes, et quand nous sommes descendus de la grande basilique, arrêtant nos regards sur l'obélisque qui rappelle à tous le triomphe de Jésus-Christ sur le monde païen, instinctivement notre main s'est levée vers la croix qui le surmonte, et nous nous sommes écriés : CHRISTUS VINCIT ! CHRISTUS REGNAT ! CHRISTUS IMPERAT ! comme pour renouveler dans cette acclamation solennelle le vœu d'user notre vie et nos forces au service de Jésus-Christ, maître et joie de nos âmes, dans la défense de notre sainte mère l'Église.

Léon XIII, ce frêle et puissant vieillard qui du Vatican gouverne le monde, ce souffle suave qui devient à ses heures une voix terrible, cette flamme vacillante et prête à s'évanouir qui jette sans cesse la lumière partout, a bien voulu nous donner audience. L'auguste pontife, protecteur de la science et ami des prêtres laborieux, comme il me l'avait dit en une autre occasion, a été bon pour mon ami, ce qui m'a été particulièrement sensible. Il a daigné se souvenir de moi et encourager nos prochaines publications. En bénissant

ensuite ma mère, Marie, sa fidèle servante, et Georges Le Camus, mon filleul, arrivés d'hier pour me rejoindre ici, il a en quelque sorte béni le résumé des douces affections qui entourent mon existence. C'est plus de bonheur qu'il n'en fallait au terme d'un si beau voyage. Que Dieu nous donne maintenant de faire servir à sa gloire ce que nous y avons appris!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

SYRIE

ILE DE CHYPRE

LA CÔTE DE SYRIE

VOYAGE A ANTIOCHE

SUR LES CÔTES D'ASIE MINEURE

SMYRNE

ÉPHÈSE

SMYRNE

SUR LA CÔTE D'ASIE MINEURE

CONSTANTINOPLE

LA GRÈCE

ATHÈNES

Première excursion au pied de l'Acropole.

Deuxième excursion à l'Acropole.

Troisième excursion autour de la ville.

ELEUSIS

D'ATHÈNES A CORINTHE

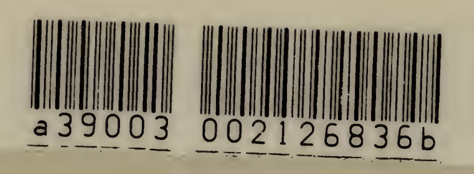
CORINTHE

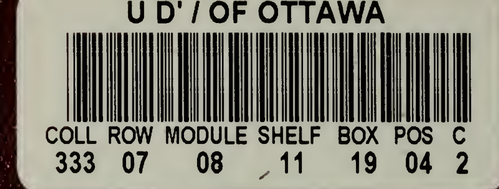
DÉPART POUR L'ITALIE

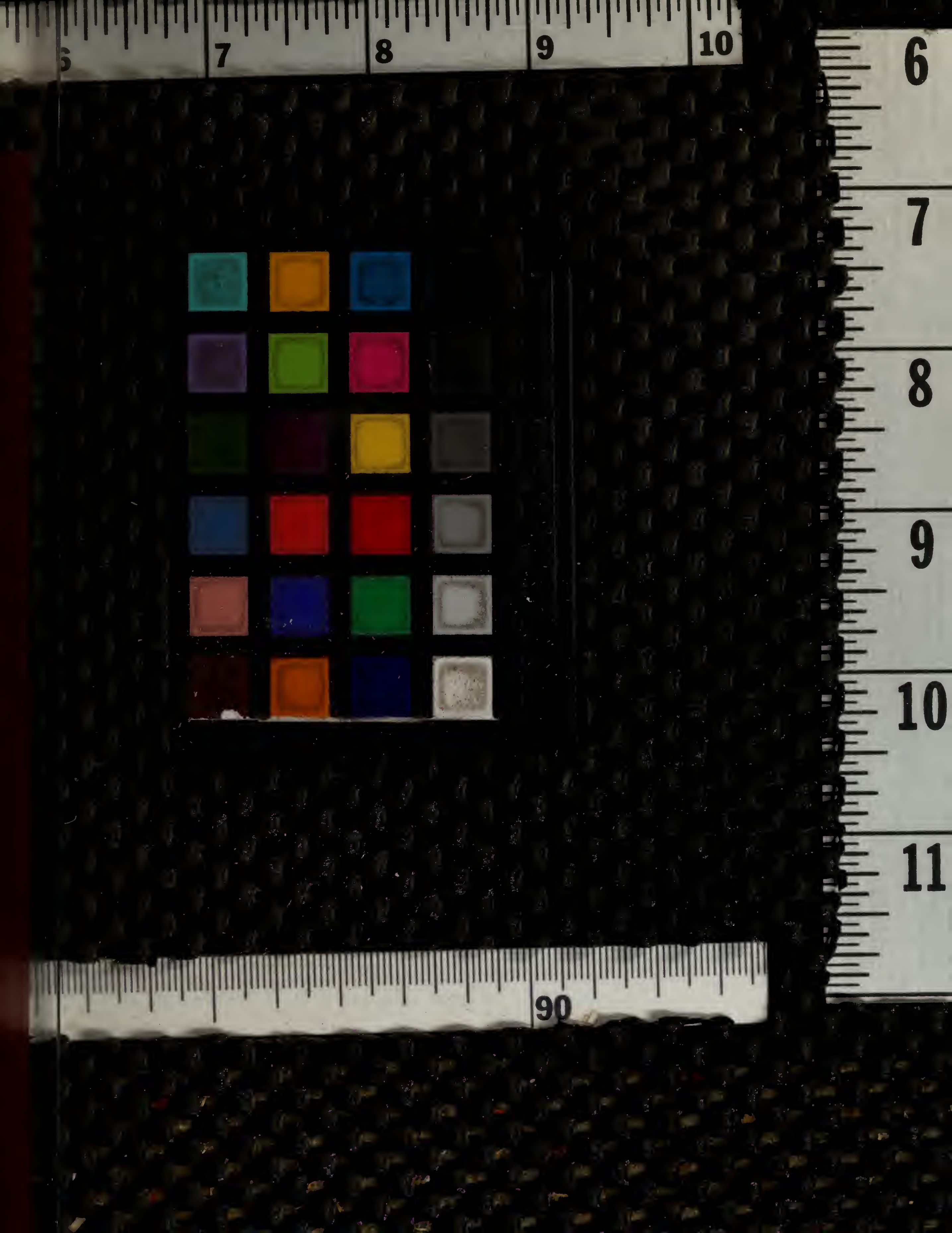
ITALIE



19630. — Tours, impr. Mame.


a39003 002126836b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 08 11 19 04 2



7
8
9
10
6
7
8
9
10
11
90